

§ 3

LE RENARD ET LE COQ

يَنْكُلُ عَنِ الشَّعَلِ حَاظَ الْبَجْرَ أَعْلَى الدِّيكِ فُوْثَى صَدْرَاىَ
 دَالُ مَا تَنْكَرَ أَنْصَلَ جَمَاعَ كُنَالِ الدِّيكِ لِمَامٍ رَاكَّدَ نَحْتِ الصَّدْرَاىَ
 كَيْمِ اصِلِّ بَيْنَ عَيْنِ أَعْلَى الْكَلْبِ أَشَافِ الشَّعَلِ الْكَلْبِ وَزَرَطُ
 أَوْلَ هَارَبَ عَيْطَلُ الدِّيكِ مَا تَجَّ أَنْصَلَ كُنَالِ الشَّعَلِ إِنْ أَنْتَكْظُ
 وَطَوَى أَصْبِرْ لِيَيْنِ أَنْجَدَّ لُوطَ وَنُرْجِعْ¹

On raconte qu'un renard passa à l'aurore près d'un coq qui était sur un arbre : Ne descends-tu pas pour que nous priions ensemble, lui dit-il? — Le coq répondit : L'imâm est endormi sous l'arbre; réveille-le, il fera la prière entre nous. Il lui montra un chien. Le renard le vit, lâcha un vent et s'en retourna en courant. Le coq lui cria : Ne viens-tu pas prier? — Mon ablution n'est plus valable; attends-moi jusqu'à ce que je l'aie recommencée et que je revienne².

(Boulaq, 1292 hég., 2 v. in-4°, t. I, p. 25). Cf. aussi El Ibhîbi, *Mostal'ref* (Boulaq, 1292 hég., 2 v. in-4°, t. II, p. 120). D'après Ech Charîchi, *Commentaire des Séances de Hariri*, t. I, p. 233, les Arabes racontent que, du temps où les bêtes parlaient, le lézard était leur juge et qu'on le surnommait *Abou'l H'isl*, du nom de son fils *El H'isl*. On peut en rapprocher le conte où l'on met en scène 'Adi ben Art'ah et le juge Choraih', le même qu'Ibn el' Hareth ben Qais el Kindi qui fut juge à Koufah au temps du Khalife 'Omar (Cf. Ibn el Djaouzi, *Kitâb el Azkiâ*, p. 50; Ed Damiri, *H'aiat el Haiouân*, t. I, p. 25).

1. Texte en arabe régulier : *حكى ان الثعلب مرفى السحر بشجرة فراى*
فوفها ديبكا فقال له ما تنزل نصلى جماعة فقال ان الامام نائم خلف
الشجرة فابتعد فظنره الثعلب فراى الكلب يضرب وولى هاربا فناداه
اما تاتى لنصلى فقال فدانتفض وضوى فاصبر لى حتى اجدد وضوا
 وارجع.

2. Cf. sur les rapprochements relatifs à ce conte, les notes de mes *Contes populaires berbères*. Paris, 1887, in-18, p. 146-147 et mes *Nouveaux contes populaires berbères*. Paris, 1897, in-18, p. 260-261, auxquels on peut joindre Swynnerton, *Indian Nights Entertainment*, conte IX, p. 131-132; *Les deux amis*; Lancaster, *The sources and mediæval versions of the peace fable* (*Publications of the modern languages Association of America*, XX, 33-35).

§ 4

LE LION, LE RENARD ET LE CHACAL

أَمْرَكِ أَسْبَعُ وَالشَّعْلَبُ وَالذَّيْبُ إِصِيدُ وَأَصْطَادُ أَحْمَرُ وَحِشٌ وَظَبٌّ
 وَغَزَالٌ أَكْعَدُ أَكْسَمُ كَالِ لِلذَّيْبِ كَسَمَ أَعْلِينَ كَالِهِمْ أَحْمَرُ الْوَحْشِ لِ
 الْغَزَالِ لِلْسَّبْعِ وَالظَّبُّ لِلشَّعْلَبِ خَبَطَ أَسْبَعُ أَكْتَلُ كَالِ الشَّعْلَبِ إِنْ
 أَنْكَسَمَ أَحْمَارُ الْوَحْشِ لِلْسَّبْعِ يَتَّغِدُ بِهِ الْغَزَالُ يَتَّعَشُّ بِهِ وَالظَّبُّ
 يُوَكِّلُ بَيْنَ ذَاكَ وَذَاكَ كَالِ أَسْبَعِ إِسْكُ بَيْكُ مُحْبِرُكَ فِي تَنْكَسَامِ
 الْمِيرَاثِ مَنْ عَلَّمَكَ كَالِ عَلَّمَنِي رَأْسَ (اراض) var. هَذَا الذَّيْبُ 1

Le lion, le renard et le chacal partirent pour chasser. Ils prirent un âne sauvage, un faon et une gazelle et dirent au chacal : Partage. L'âne sauvage, dit-il, sera pour moi, la gazelle pour le lion et le faon pour le renard. Le lion le frappa, et le tua. Le renard dit : Je ferai le partage; l'âne pour le lion qui en déjeunera; la gazelle, il en dinera, et le faon il le mangera dans l'intervalle. Le lion lui dit : Très bien! qui t'a enseigné le partage des héritages? Qui t'a instruit? — La tête de ce chacal².

1. Texte en arabe régulier : خرج الاسد والشعلب والذيب يتصيدون باصطادوا حمار وحش وضا وغزالا ثم جلسوا يقسمون فبالا للذيب افسم علينا فغال حمار الوحش لى والغزال للاسد والضب للشعلب وضره الاسد فمات فقال الشعلب انا افسم حمار الوحش للاسد يتغدى بى والغزال يتعشى به والضب ياكله فيما بين ذلك فقال الاسد لله درى ما اعلمك بالعرائض من علمك قال علمنى راس هذا الذيب.

2. Cf. pour les rapprochements avec cette fable, les notes de mes *Contes populaires berbères*, p. 225-226; *Nouveaux contes berbères*, p. 265-268, auxquelles on peut ajouter une version persane dans le dialogue de Behram et de Behrouz dans le *Raouzat us Safa* de Mirkhond, trad. Rehatsek, t. I, 2^e partie, Londres, 1892, in-8^o, p. 307. *Le lion, le loup et le renard*; Ech Charichî, *Commentaire des Séances de Hariri*, Boulaq, 1300 hég. 2 vol. in-4^o, t. I, p. 19; un texte de la Bibliothèque Nationale de Paris, fonds arabe n^o 3464, f^o 27. Dans un conte zekkara du Maroc, le chacal est remplacé par la hyène qui

§ 5

LA HYÈNE ET LE LION¹

تم النهار دابون ماشى شعبان الين اجبر سبع تاكى بى عاره فال
 له دابون اتعل كنا يخبط الاخر تسع خبطات فال له السبع خلينى
 عنك فال له كَابون خلينى نخبطك فال له السبع يباله نوسها
 سبف كابون وخبطه هو الاول تسع خبطات كَام السبع وخبطه واحدة
 قال كَابون تسع

Tem en nehar gaboun machi chebaân ilein ijber seboâ taki ef r'arou; gal lou gaboun; Eitââl kenna iakibat' lokher etsâ khabt'at. Gal lou ssebaâ; khallini ânnek. Gal lou gaboun; khallini nkhebt'ek Gal lou ssebaâ : Iallak enouasouha. Sbeg gaboun ou khabtou houa leououel ettsaâ khebt'at. Gam essebaâ ou khabt'ou ouah' deh. Gal gaboun : Tesââ.

Un jour, la hyène partit bien rassasiée. Enfin elle trouva un lion couché dans son antre. Viens, lui dit la hyène; chacun de nous frappera l'autre neuf fois. Le lion lui dit : Laisse-moi faire. — Laisse-moi te frapper, dit la hyène. Allons, dit le lion, nous ferons ainsi. La hyène commença et le frappa neuf fois. Le lion se leva et frappa un seul coup. — (Cela fait) neuf, dit la hyène.

§ 6

LA HYÈNE ET LE MELON

قال ان كَابون تماشى الين شاف شى من لدج فى النار ابيض

partage le butin également entre eux trois; le lion la frappe de sa griffe, et le chacal, substitué au renard est appelé à faire le partage : il donne une part à la hyène, deux à lui-même et deux au lion. Il est évident que, sous cette forme, la fable est altérée. Cf. Mouliéras, *Une tribu zénète anti-musulmane au Maroc*. Paris, 1905, in-8°, p. 153-156.

1. Je dois ce texte et le suivant à une obligeante communication de M. Destaing, alors directeur de la médersa de Saint-Louis, et aujourd'hui directeur de celle d'Alger.

منه واحدة وسرطها ولحکمها حامية حتى وحرثى جانها جوجه الين امراض
ومنين ابرا تماشى الين شاوب بوش على البكر كمال ما جاك يا حدجه

*Galou ên gaboun temmachi ilein chaf chi mellah'daj fennar.
Egbedh mennou ouah'da ou sret'ha ou lh'egha h'amia : h'atta
oueh'reg h'oumanha jougha. Ilein mredh ounnein bra temmachi;
ilein chaf bouch âla lebh'ar gal; Mah'mak ia h'adja.*

On raconte qu'une hyène partit; enfin elle vit quelques melons dans le feu. Elle en prit un et l'avalâ. Elle le trouva chaud et la chaleur du melon lui brûla le ventre, si bien qu'elle tomba malade. Quand elle fut guérie, elle partit. Comme elle apercevait un pot sur la mer, elle dit : ô melon, que tu es chaud!

LETTRES¹

§ 1

تبليغ السلام وغاية التحية والاكرام من الامير سيد اعل بن احمد الى تكتور يخبر بان امر الصراف مع البيضانين اهل العلك لم يدخله ابد او من اتهمه في الدخول بين الجميع في الصرف فقد كذب وذنوب وظن به ظن سوء لانه معاهد لجميع او لا اندر ولا خصوصية لواحد منهم دون الاخرين في امر البيع ولا الشرا وحمد انجاي اسمعيل لم يبعث له رسولا ولا علم له بمجيئه حتى اتاه وحلوا يمينا غير مشنوية بانه لم يتحدث معه الا في شان الزامل الذي كان يتخادث معه....² العلم بالرفقة والسلام

Le salut le plus accompli, le comble des souhaits et de la vénération. De la part de l'émir Sidi Ely ben Ah'med au docteur³. C'est pour l'informer, en ce qui concerne l'affaire du changeur avec les Maures qui s'occupent de la gomme, que jamais il n'y a été mêlé. Quiconque le soupçonne de s'être mêlé parmi les gens pour le change, ment, commet une faute et a mauvaise opinion de lui. Il tient ses promesses envers tous et non envers un seul à l'exclusion des autres en ce qui concerne la vente et l'achat. Quant à Ahmadou Ndiaye Isma'il, il ne lui a pas envoyé de message et il n'a eu connaissance de sa venue que lorsqu'il est arrivé. Il affirme de façon certaine qu'il n'a causé avec lui qu'au sujet de la bête de somme dont il lui avait parlé avant d'avoir connaissance de la caravane. Et salut.

1. J'ai copié en 1888 à Podor, sur les autographes, ces deux lettres de Sidi Ely, qui sont de 1886.

2. Administrateur du cercle de Podor par intérim.

3. Un mot effacé, probablement قبل.

§ 2

انه من سيد اعلى الى كماندو بدور موجبه اليك كتابك الذى ارسلت (sic) اليه فى خبر الغنم الذى فلت انها سرفها وحد (sic) من عياله بانه بعث رسولا الى السارف الذى فلت ان كان هذا حقا فيرسل لك المسروف جيعا والا بانك تحفف له ما سرف الغنم والغنم الذى فلت انها ذكورا فالوا اربابها انها اناثا ليسوا ذكورا الا وحدا وايضا فقال لك لا تاخذة في امر السراف ان كانوا من عياله ياخذ منهم ما سرفوا او الا بان ليسوا من عياله لم يوخذ بهم والسلام (addition) وايضا فقال لك ياتيك ان شا الله على عجل

De Sidi Ely au commandant de Podor, en réponse à ta lettre que tu lui as envoyée à l'occasion du troupeau qui, dis-tu, aurait été volé par quelqu'un de sa famille. Il a envoyé son messenger vers le voleur indiqué par toi, pour savoir si c'était vrai. Il te renverra tout le troupeau volé puisque tu es certain qu'il l'a été. Mais celui que tu dis être composé de mâles, ses propriétaires prétendent qu'il ne se compose que de femelles sans mâle, sauf un. Il te dit aussi de ne pas le punir pour l'affaire des voleurs s'ils sont de sa famille; il leur reprendra le bien volé, mais ils ne sont pas de sa famille; il ne peut être puni pour eux. Et salut.

(Addition) Il te dit aussi qu'il ira prochainement te trouver.

IV

INFLUENCE

DE L'ARABE SUR LES LANGUES DU SÉNÉGAL

§ 1

GÉOGRAPHIE MAURE

Dès la fin du XVIII^e siècle, les Maures avaient commencé de s'établir pacifiquement sur la rive gauche du Sénégal. Durand¹ mentionne, entre autres, des fractions des Arman-kour, dans le village d'Hyares, dans le royaume du Cayor et d'autres Maures dans le village de Quelis. L'occupation française empêcha cette infiltration d'aboutir à une conquête effective qui eût peut-être été suivie de l'élimination de la population noire comme sur la rive droite du Bas-Sénégal. Une preuve de cet envahissement nous est fournie par le nom maure donné à un grand nombre de localités, à côté du nom dyolof qu'elles portent. Il m'a semblé utile de relever cette double appellation, d'après les renseignements que m'ont fournis les Trarzas à qui j'ai eu affaire.

1. *Voyage au Sénégal*, ch. XIX, p. 234. Sur l'établissement des Noirs entre Saint-Louis et Podor, sur la rive droite; cf. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. I, p. 31.

A

NOMS DYOLOFS

NOMS MAURES

Abdoulso.	Abdounso (canton de Merinaghen).
Aéré.	Eren ارن, Iéré (cercle de Podor).
Amadou Gueye.	Qsar Moh'ammadou Gaï (chef dyolof) (canton de Merinaghen).
Arguin.	Ergougou ارگوكو.
Arohé.	Irouhoun.
Aroudou.	Roud (cercle de Bakel).

B

Babasir.	Qaṣr ech chikh قصر الشيخ (canton de Gandiole).
Babogeye.	Merra (canton du Toubé).
Baéti Aly.	Beït Ali بيت علي (canton de Gandiole).
Boéti Balkar.	Errilsen ارتسن (canton de Khattet).
Bafoulabé.	Diouloulé.
Bakel.	Dourout.
Bakhas.	Mbakhas (canton de Khattet).
Bakha.	Ndiallokha.
Bakhaya.	Argeik (canton de Khattet).
Bambouk.	Tibou.
Baridiam.	Baridjem (canton de Ross).
Barka.	At (canton du Toubé).
Behma.	Bahem.
Bekhar.	Ikhoukh (canton de Gandon).
Bétit.	Iech (banlieue de Saint-Louis).
Bidiem.	Derr'otch درغ (aveugle) (canton de Khattet).
Bidy.	Goudi (canton de Mérinaghen).
Bolou.	Mbolou (cercle de Bakel).
Bonaty.	Bounatchou (canton de Mérinaghen).
Bondiouk.	Koutch.

NOMS DYOLOFS

NOMS MAURES

Bondou.	Garechchen گرشن.
Bordé.	Bord (cercle de Bakel).
Bou.	Tchoutch (canton de Dialakbar).
Bouétville.	Kioul (faubourg de Saint-Louis).
Bounoun.	Boullaizzar بوليزر.
Bram.	Irouou.
Brar.	Guermalal (canton de Mérinaghen).
Bréna.	Brin (canton de Ndiangué).

C

Cayar (lac).	El Meria المرية.
Cayor (pays).	Sonr'an سنغان, Sonqan سنغان.

D

Dado.	Ndat (cercle de Podor).
Dagana.	Sbeïkha سبيجة.
Dakar.	Mbarmou مبرمو (cercle de Dakar).
Dakarbangou.	Ioer (canton du Toubé).
Damga.	Fouda فودة.
Dembarané.	Ntan نتان.
Dengent.	Tigent تگنت (canton de Khattet).
Dialakhar.	Irmenil يرميل (canton de Dialakhar).
Dialmat.	Dialmed (village du Dimar).
Diandal.	Djandal (village du Dimar).
Diaoudoun.	Djoun جون (canton du Toubé).
Diawar.	Ebdjaouar (canton de Ndiangué).
Diawas.	Sak' (canton de Ndiago).
Diektèn.	Koures كورس (canton de Ndiangué).
Dimar.	Diouanen ديونن.
Diobene.	Ndjouben (canton de Gandrob).
Diokkor.	Djokkor (canton de Ndèr).

NOMS DYOLOFS

NOMS MAURES

Djameldiari.
 Djerba.
 Djidieri.
 Djelan.
 Djiaos.
 Djon Onabes.
 Doué.
 Dsalakar.

Djamerdjor.
 Dierbel.
 Djidjer.
 Ndjelan (canton de Nder).
 Djis جيس.
 Djambas.
 Idjououl (cercle de Podor).
 Ndiallakhar.

F

Faldiongo.
 Falibatour.
 Fanao.
 Fasse.
 Felou.
 Figo.
 Fondéos.
 Foss.
 Foul Ouaddo.
 Fourouhimé.

Niakone (canton de Khattat).
 Iarouedh (canton de Khattet).
 Fanek (village du Dimar).
 Fas (canton de Mérinaghen).
 Foul فول.
 Fiq (village du Dimar).
 Fiddouis (cercle de Podor).
 Fouos (canton de Mérinaghen).
 Rakna (canton de Ndiago).
 Frih (cercle de Bakel).

G

Gaé.
 Gagn.
 Galadioul Don.
 Ganai.
 Gandiole.
 Gandon.
 Gati Lissar.
 Gati Lit.
 Gaté Mbodj.
 Gaté Moda.

Gioul.
 Ngana (canton de Ross).
 Ioukech (canton de Khattet).
 Engener.
 Igendjou.
 Gerouël (canton de Gandon).
 Qsar es Sar (canton de Gandiole).
 El Gati (canton de Gandiole).
 Terour (canton de Gandon).
 Ndjerbel (canton de Gandon).

NOMS DYOLOFS

NOMS MAURES

Gaté Madike.	Emr'odjel (canton de Gandon).
Gati Madieye.	Gad Madjéi (canton de Gandiole).
Gali Ndaho.	Gad Mhël (canton de Gandiole).
Gati Masek.	Goumballa.
Gali Osman.	Keur Othman (canton de Gandiole).
Gati Samba.	Ndjen (canton de Gandon).
Gati Sambaka.	Qsar Sambaka (nom d'un roi dyolof) (canton de Gandiole).
Gorée.	El Ah'ja.
Gouinar.	Taidoumt n bidhan (canton de Ross).
Guédaya.	Guédou گدو.
Guedjoudjé.	Goudoudj (canton de Khouma).
Guemban.	Fellakh (canton de Toubé).
Guet N'dar.	Goundoum (faubourg de Saint-Louis).
Guey Galakh.	Giritch (canton de Mpal).
Guey Guélakh.	Koulkhou (canton de Gandon).
Guidakbar.	Edjerkham (canton de Khouma).
Guidimakha.	Igdjoumen يگجومن.
Guier (lac).	Baouel.
Guimben.	Giddoum.et (canton de Gandon).
Guirimpalé.	Gilimbal (cercle de Bakel).
Guoy.	Egdoum.

I

Ibrahim Samba.	Ougzi n etchfar'a وگزی ناچفعا (canton de Mpal).
Irlabé.	Ijerou.

K

Kabdou.	Ain Kalil (canton de Khattel).
Kaarta.	Kourd' كورذ.
Kaiadi.	Jiouè ژيو.
Kaolakh.	Aballa ngai (cercle de Kaolakh).

NOMS DYOLOFS

NOMS MAURES

Kayes.	Igoullen يگولن .
Kelé Bou Bakar.	Qsar Bou Bakar.
Kelkhom Diop.	Iirmi (canton de Khattet).
Keré.	Tidji (تيجي , ombre).
Keur Amadou.	Tell Barkat تل بركت (canton de Khattet)
Keur Balogaye.	Keur Bragai (canton de Merinaghen).
Keur Biran N'diaye.	Qsar Brahim Indjai (canton de Khouma).
Keur Dembanané.	Techchi d'ebith (canton de Khattet).
Keur Gaye.	Lambai.
Keur Ibrahim.	Samba سمبا (canton de Khattet).
Keur Mama.	Bagouinit (canton de Khattet).
Keur Mamour.	Ngaye (canton de Khattet).
Keur Marunna.	Darmankou.
Keur Mbarrik.	Egger Oummetch اگر ومچ (canton de Khattet).
Keur Modi-Yoro.	Simba-Koumba (canton de Mpal).
Keur Moumar.	Iouro (canton de Khattet).
Keur Ndioubnam.	Ndoump (canton de Khattet).
Keur Patésal.	Endjeri (canton de Mpal).
Keur Sambaniakour.	Girou (canton de Mpal).
Khaour.	Khaoulou (canton de Gandiole).
Khattet.	Ierouetch يروچ .
Kita.	Koud.
Koniakary.	Ginou.
Koungel.	Agoung (cercle de Bakel).

L

Laboudoudoua.	Laboudidi (village du Dimar).
Laménayo.	Robta.
Lampsar.	Timar'd'ad'en (canton de Dialakhar).
Leybar.	Edjoubbi (canton du Toubé).
Loegee.	En Nouiga (canton de Ross).
Loëth.	Mlatin (canton de Ross).
Saint-Louis.	Ebdjouk.

M

NOMS DYOLOFS

Madiène.
 Maja Yamboyadé.
 Maka.
 Maka Diama.
 Makataré.
 Manare.
 Mbafou.
 Mbaouar.
 M'baye M'baye.
 Mberaye.
 Mbidjem.
 Mbigné.
 Mbila.
 Mbilou.
 Mboubène.
 Mboye.
 Maraya.
 Mboyem.
 Mboyo.
 Mekhé.
 Menguey.
 Merinaghen.
 Merina Marou.
 Merina Sal.
 Merina Tamsir.
 Mery.
 Messeray.
 Modda.
 Modi Samba.
 Morphil (île).
 Mouit.

NOMS MAURES

Mataou (canton de Khattet).
 Ksër (canton de Khattet).
 Emgi (canton de Gandon).
 Ad'aq Tenouakadja (canton de Dialakhar).
 Tifertith (canton de Gandiole).
 Serou (canton de Khattet).
 Djilouel.
 Mboujou.
 Lgesi (canton de Khattet).
 Iouram.
 Dar (cercle de Mbidjem).
 Azzit (canton de Diago).
 Dialles.
 Mbellour (canton de Kouma).
 D'errig (canton de Dialakhar).
 Indjèm (canton de Dialakhar).
 Bou h'ëfra أبو حفرة.
 Ajaouan.
 Hosseie (canton de Dingo).
 Khar.
 Afet (canton de Dialakhar).
 Merd'an (canton de Mérinaghen).
 Merina Meryem (canton de Mérinaghen).
 Medina Sal (canton de Gandiole).
 Medina n etchfar'a مدينة نأچفعا (canton de Ross).
 Merina (village du Dimar).
 Loubdjia (canton de Khattet).
 Entig انتك; Leikan (canton de Gandon).
 Keur Samba (canton de Ross).
 Djizga جزگة.
 Djout (canton de Gandiole).

Mourghen.
Mpal.

Tindagouba.
Techchoud' (canton de Mpal).

N

Naéré.	Nara (canton de N'der).
Ndaité.	Ndait (canton de N'der).
Ndane.	Tidoumment.
Ndangam.	Giges گيگيس.
N'dar tout.	Farsous (faubourg de Saint-Louis).
Ndiadier.	Njeidi.
Ndiadoum Libou.	Pilit.
Ndiaen.	Koumdjetch كومديتش.
Ndiai.	Ndjayéi (canton de Gandiole).
N'diakar.	Injirou (canton de Gandon).
Ndiangué.	Ndionga (canton de Ndiangué).
Ndiaw.	Ndjaou (canton de Ndiangué).
Ndiében.	Ndjoubin (canton de Gandiole).
N'diéden.	Egdoum (canton de Gandon).
Ndiemal.	Endjemil (canton de N'der).
Ndieye.	Sirou.
Ndiol.	Ajar (canton de Dialakhar).
Ndirole.	Ndjoul.
Ndja.	Ndjak (canton de Merinaghen).
Ndjous Dyèye.	Tfër (canton de Khattet).
Ndogol.	Goun (canton de Mpal).
Ndombo.	Girmouth گيرموث (canton de Khouma).
Ngagne.	Irkeb (canton du Toubé).
Ngalel.	Ngelouel (canton de Gandon).
Ngueye Ngueye.	Nentahad' (canton de Khattet).
Niago.	Mtidjem.
Niorno.	Niora (canton de N'der).
Ntakh.	Iil (canton de Gandon).

NOMS DYOLOFS

NOMS MAURES

N'tal.	Khailoun (canton de Mpal).
Ntiele.	Ndjem (canton de Khattel).

O

Ouali.	Chemama سمامة.
--------	----------------

P

Passebant.	Drar (canton de Gandiole).
Patteguèye.	Badigie (canton de Merinaghen).
Pioudioun.	Boutalō (canton de Gandon).
Podor.	Lek'saiba الفصايب.
Portendik.	Iourou, Njeil.

R

Ragré.	Regreg (canton de Merinaghen).
Raman.	Douerat (canton de Gandiole).
Rao.	Rourou (canton de Gandon).
Richard-tól.	Satchagger سچگر (canton de Ndiangué).

S

Saberé.	Sber (village du Dimar).
Sadaga.	Sagéta (canton de Merinaghen).
Safal.	Sif (canton du Toubé).
Saldé.	Sounkoum.
Samar.	Kour (canton du Toubé).
Sarakholé.	Idjoun, pl. idjamoun.
Segou.	Ieksou.
Semel.	Ta'jen تعزين (canton de Gandon).
Serère.	Egenouith, pl. Genaoun.

NOMS DYOLOFS

NOMS MAURES

Sine Dja.	Sindjak.
Sokam.	Ioumd'adj.
Sor.	Chiren (canton du Toubé).
Souiman.	Sliman (cercle de Podor).

T

Taouey.	Tiouith.
Taré.	Tara (canton de Ross).
Tchiamba.	Youf (canton de Mpal).
Tchilla.	Ted'oumman (canton de Dialakhar).
Tebekou.	Tabagelt (cercle de Saldé).
Témey.	Aktoumar, Temeith (canton de N'der).
Tend Brahim.	Teni تنى (canton de Gandon).
Thiroualé.	Tchouli (village du Dimar).
Thiès.	Tinouï (cercle de Thiès).
Thioueq.	Djiouel (canton de Ndiago).
Tiangaye.	Ntiangai (village du Dimar).
Tiarène.	Ntiarèn (canton de Gandiole).
Tibinoye.	Lakhlaq الاخلاق (canton de N'diago).
Tivaouane.	Tidou.
Tiofi.	Ntiofit (cercle de Podor).
Toro.	Toroud' تروذ.
Toucouleu.	Imour يمور, pl. imroun يمرون; fém. tamouera تمورا, pl. timourrad'in تموراذن.
Toudou Mbakana.	Mbeika (canton de Dialakhar).
Tougn.	Sarien (canton de Gandon).
Tougou.	Elr'od'ia الغذية (canton de Gandon).

Y

Yasagna.	Sousan سوسان (canton de Mpal).
----------	--------------------------------

§ 2

J'ai réuni ici un certain nombre d'emprunts faits à l'arabe, quelquefois par l'intermédiaire du dyolof, par plusieurs langues sénégalaises. On remarquera qu'ils appartiennent surtout au domaine des choses religieuses, ce qui s'explique aisément par les progrès de l'islam¹.

Les ouvrages dont je me suis servi pour cette comparaison employant des transcriptions différentes, il m'a semblé nécessaire d'en adopter une générale applicable à ces langues :

a.	e.
â.	ē (eu de Boilat et de Dard
á.	pour le dyolof; õ de Kobès pour
â.	le dyolof, du <i>Guide de la con-</i>
ā (an de Boilat et de Kobès	<i>versation pour le sérère</i> , de Mon-
pour le dyolof).	tel pour le bambara).
b.	ē (eñ de Kobès pour le dyo-
d.	lof).
đ (dy de Rambaud et de De-	é.
lafosse pour le malinké, de	é.
Rambaud pour le dyolof; dhi	é.
de Boilat pour le dyolof).	f.

1. Outre les renseignements personnels, je me suis servi pour le dyolof, du *Dictionnaire volof-français*, publié par les PP. de la Congrégation du Saint-Esprit, Saint-Joseph de Ngasobil, 1875, pet. in-8°; Rambaud, *La langue wolof*, Paris, 1903, in-12; pour le malinké: Rambaud, *Dictionnaire de la langue mandé (Mémoires de la Société linguistique de Paris, tome IX, 1896, fasc. 3-5)*; *Essai de dictionnaire pratique français-malinké*, par un Père de la Congrégation du Saint-Esprit, Saint-Michel-en-Priziac, 1896, in-8°; pour le dyoula: Delafosse, *Essai de manuel pratique de la langue mandé*, Paris, 1901, in-8°; pour le bambara: Montel, *Éléments de la grammaire bambara*, Saint-Joseph de Ngasobil, 1887, in-12; pour le soso: Raimbault, *Dictionnaire français-soso*, Mission du Rio-Pongo, 1885, in-12; pour le sérère sin ou kéguem: *Guide de la conversation en quatre langues français-volof-anglais-sérère*, Saint-Joseph de Ngasobil, 1880, in-48; pour le temne: Schlenker, *A collection of Temne traditions*, Londres, 1861, in-8°; pour le vei: Koelle, *Outlines of a Grammar of the Vei language*, Londres, 1854, in-8°; pour le mende: Schön, *Vocabulary of the Mende-language*, Londres, 1884, pet. in-8; pour le mandingue: Peroz, *Dictionnaire français-mandingue*, Paris, 1891, pet. in-4°.

g (toujours dur).
ġ (nasal).
h.
ħ (ح arabe, *kh* de Boilat et de Rambaud pour le dyolof; de Péroz pour le mandingue; de Raimbault pour le sôsô, de Rambaud pour le malinké; *h* de Kobès, de Speisser, du dictionnaire dyolof pour le dyolof; du dictionnaire malinké et de Rambaud pour le malinké, du *Guide de conversation sérère* pour le sérère; le *j* de Dard pour le dyolof; le *χ* de Duport pour le sôsô).
i.
î.
j.
j (le ج arabe, le *j* de Duport pour le sôsô).
k.
l.
m.
n.
ñ (le *ny* de Rambaud pour

le dyolof, *gn* de Péroz pour le mandingue; *ni* de Dard pour le dyolof).

î (le *ng* du dictionnaire dyolof; le *ġ* de Kobès, de Speisser pour le dyolof; de Montel pour le bambara, du *Guide de conversation sérère*).

o.

ó.

ō (*oŋ* de Kobès pour le dyolof).

p.

r.

s.

ś (ch).

t.

ṭ (ت = *tch*).

ṭ (*thi* de Boilat pour le dyolof, *ty* de Rambaud pour le dyolof).

u (= *ou*).

ü (*u* français).

w (*w* anglais).

y (demi-consonne).

z.

- أبد dyol. : *abadā, abadān*, éternité, éternellement; bambara, sôsô, mand. : *abada*, éternité, éternel, toujours, jamais; bambara : *abara*, jamais.
- ابليس dyol. : *balis bā, blis bā*, démon; bambara : *blizi*, démon, tentation.
- أحد bamb. : *lahadi*; dyoula : *lahadi*; mandingue : *alahadi*; malinké : *alhadī, alakadi, kari*, dimanche.

- آخر dyolof : *allâhira dâ, lâhira*, l'autre monde; malinké : *lahara*, vie future.
- الد dyolof : *allâhu, yalla dâ*, Dieu; *yallef gâ*, nature divine; serère-nône : *yalla*, Dieu; bambara, dyoula, khassonké, sôsô : *Alla*, Dieu; malinké : *ñalla*, Dieu; sérère-nône, malinké : *yalla*, Dieu; mandingue, soninké, malinké : *Allah*, Dieu; mandingue : *yallah*, Dieu; *allah akbar*, hélas!; *allahu*, heureusement; bambara : *Alla kuburu*, grand Dieu!
- ام dyolof : *almâmi, elimam dâ*, chef religieux; dyoula : *alimama*, imâm (الإمام).
- امر dyoula : *amirulmuminina*, commandeur des croyants (أمير المؤمنين).
- امن dyolof : *amin*, amen, ainsi soit-il; sôsô : *amina*, ainsi soit-il; temne : *amini, amina*, ainsi soit-il (أمين).
- انجيل dyolof : *lindil dâ*, évangile.

ب

- بركت dyolof : *albarkâ bā, arbarkē bā, albarké bā, barké bā*, bénédiction (البركة); *barkèl*, bénir; *barkèlu*, être béni; bambara, malinké : *barké*, bénir; bambara : *barkélé*, béni; bambara : *barkéli*, bénédiction; malinké : *baraka, abarka*, bénédiction; *baraka*, bénir; *barkéla*, béni; *barka, abarka, borka*, merci; *barakala, barikala*, reconnaissant; dyoula : *barika*, merci; *tabarakalla* (تبارك الله), Dieu soit loué; sôsô : *barai*, bénir.
- برى dyoula : *baragi*, lettre (البرية)
- بغل dyolof : *bèrkélé bā, varalé bā*, mulet; sérère-nône : *bar-katé*, mulet.
- بند malinké : *bandari*, drapeau.

ت

- تلا bambara, malinké : *tali*, conte, anecdote; bambara, malinké : *talé*, conte; mandingue : *tâli*, conte; bambara :

- talé*, conter, raconter; bambara, malinké : *talibo*, conter; malinké : *talifo*, raconter; bambara : *talila*, conteur; mandingue : *tálidala*, conteur; malinké : *tali dala*, *tali koumala*, conteur.
- تمر mandingue, malinké : *tamaru*, datte, palmier; khas-sonké, soninké, bambara, malinké : *tamaro*, palmier; mandingue : *tamaru iri*, dattier.
- تاب dyolof : *túb*, se repentir; *túb gā*, pénitence; kéguem : *túb fan*, pénitence; dyolof : *túb'raba bā*, griot converti (qui abandonne les tamtams et ne s'occupe plus qu'à tisser); *túblò*, *túbál*, convertir; *tubi*, apostasier; *tubi bā*, apostasie; *tubilò*, faire apostasier; temne : *tubi*, se repentir; bambara, mandingue : *tubi*, se repentir; bambara, malinké : *tubi*, repentir, pardon; bambara : *tubibali*, impénitence; mandingue : *túbika*, repentir.
- تار dyolof : *tavret bā* (التوراة), Pentateuque.

ث

- ثلث dyolof : *taláta dā*, mardi; kéguem : *taláta fan*, mardi; malinké, mandingue : *talata*, mardi; sósó : *talatè*, mardi; malinké : *talata lem*, *tlata*, mardi; dyoula : *tarata*, mardi; serère nône : *aláda*, mardi.
- ثني dyolof : *altiné dā*, lundi; kéguem : *téning fan*, lundi; malinké, dyoula : *téné*, lundi; malinké, *téné lun*, *tiné*, lundi; malinké, sósó : *ténen*, lundi; bambara : *ténen*, lundi.

ج

- جاجل dyolof : *dololi bā*, la cloche; kéguem : *o dólóli*, la cloche; serère nône : *njululi*, clochette, pl. *njolulija*.
- جد dyoula : *gyamazulawali* (جادی الاولى), djomada premier; *gyamazulahiri* (جادی الاخرة), djomada second.
- جمع dyolof : *adumā dā*, *aldumā dā* (الجمعة), vendredi; kéguem : *dumáling fan*, vendredi; sósó : *ariummè*, vendredi; dyoula : *ariduma*, vendredi; malinké : *ar-*

duma, vendredi; sèrère nône : *aljom*, vendredi; malinké : *déma*, assemblée; dyolof : *dumā dā* (الجامع), la mosquée.

جن dyolof : *diné dā*, génie; kéguem : *dini fan*, démon; bambara : *dina*, génie; malinké, bambara : *diné, jînén*¹ génie; dyoula : *algyine*, génie; sèrère-nône : *jini*, démon qui habite les tamarins; *ajiné*, diable (جن); dyolof : *adanā dā, aldanā dā* (الجنة), paradis; kéguem : *ardana fané*, ciel; bambara : *aridana*, ciel; sôsô : *arianna*, ciel, paradis; malinké : *arjanna*, ciel; dyoula : *aligyenna*, paradis; mandingue : *ardana*, paradis; temné : *rianna*, ciel; landouman : *adana*, ciel; sèrère nône : *aljana*, ciel.

جهنم dyoula : *dandama*, enfer; bambara : *daannama*, enfer; malinké : *dahanama*, enfer; sôsô : *yahanama*, enfer; mandingue : *yahaniba*, enfer; temné : *yahannama*, enfer.

جيب malinké : *giba, difa*, poche; dyoula : *giüfa*, poche (الجيب).

ح

حج dyoula : *alhigyi*, pèlerinage de la Mekke, fêtes des sacrifices; *alhagyi*, pèlerin; *duliāgidah* (ذو الحججة), dzou'l hidjdja.

حر mandingue, malinké : *hariri* (حرير), soie.

حروف dyolof : *haraf bā*, lettre.

1. Ce mot est employé même chez les fétichistes et désigne les esprits qu'on divise en trois groupes : ceux qui vivent dans la brousse et tourmentent surtout les enfants; le plus redoutable est le *wokolo*, noir, velu et de la taille d'un enfant de un à deux mois; le second groupe habite les environs des villages et se tient çà et là où se croisent les chemins; ils préservent des sorts et des maléfices et conjurent la maladie. Le troisième groupe est composé des plus puissants : ils résident, qui dans un arbre, qui dans un rocher, qui dans un monticule, qui dans un puits. Les plus importants sont le *dasiri*, protecteur du village et le *Kore*, protecteur des moissons. A ce dernier se rattache une société secrète, les *Kore-dé* (enfants du Koré) qui se divisent en sept groupes. Cf. le P. J. M. Henry, *Le culte des Esprits chez les Bambaras*, *Anthropos*, t. III, 1908, p. 702-717.

- حرم dyolof : *ormä gā*, politesse (حرمة); *baré, ormä*, être poli; kéguem : *horma fan*, politesse; *may horma*, être poli; malinké : *haram*, haïr; dyoula : *moharamu*, moharrem; dyolof : *berem gā*, idole; *berem bā*, résidence de l'idole.
- حلل dyolof : *a'al dā*, le bien; kéguem : *halal fan*, le bien.
- حلم kéguem : *halam*, réfléchir; mende : *hōlima*, être patient.
- حن bambara : *hina*, amour, affection; *hina fé*, affectueusement.

خ

- خبر dyolof : *habar bā*, histoire, nouvelle; malinké : *hibaru*, histoire; sôsô : *haffari*, avouer; *haffariña*, déclaration; malinké : *kibaru*, histoire; bambara : *kibara*, nouvelle; *kibaro*, histoire, raconter.
- ختم dyolof : *hatim*, écrire; *hetim vā*, écriture, paraphe; dyoula : *hatuma*, carré magique; dyolof : *mahtumé mǎ*, portefeuille rempli de grigris; mandingue : *mahtumi*, portefeuille; bambara : *mutumè*, portefeuille.
- خطب dyoula : *hotuba*, minaret.
- خاص dyolof : *halis bā*, argent, monnaie; kéguem : *hālis fan*, argent; soninké : *halisi*, argent; mandingue : *halis*, argent; khassonké : *haliso*, argent.
- خليف dyolof : *kélifā gā* (خليفة), chef; *nkelif gā*, commandement; *alfā dā*, chef; *élif, yélif*, commander.
- خمس dyolof : *alhamēs dā* (الخميس), jeudi; kéguem : *arhémès fan*, jeudi; sôsô : *alahamisé*, jeudi; malinké : *alamisa*, jeudi; dyoula : *lamisa*, jeudi; malinké : *alhamisa, alakamisa*, jeudi; sérère-nône : *alhamisu*, jeudi.

د

- درس dyolof : *durus*, réciter de mémoire.
- درهم dyolof : *derem bā*, pièce de cinq francs, gourde; malinké, mandingue : *doromé*, gourde.
- درا dyolof : *dārā dā*, école de marabouts.

- دفع dyoula, mandingue, malinké : *marfa* (مدفع), fusil; malinké : *morifa, murfa*, fusil.
- دمی dyolof : *dam dā, dāmā dā*, sang.
- دنا dyolof : *adunā dā*, univers, monde, avenir, existence (الدنيا); bambara, mandingue : *duna*, monde; sôsô : *duña*, monde; bambara : *dnen*, monde.
- دوی dyolof : *dā dā*, encrier (الدواية); dyoula : *dawa*, encre; mandingue : *doubagi*, encre; malinké : *daadi, douba di*, encrier; mandingue : *duba dāha*, encrier.
- دان bambara : *dana*, foi; sôsô : *diné*, religion; dyoula : *diai*, religion; bambara : *danabalta*, incrédulité.

ذ

- ذکر dyolof : *dahari*, réciter par cœur; *daharikat bā*, récitation.
- ذنب sôsô : *yanubi*, péché.

ر

- رای dyolof : *raya bā*, drapeau (راية); bambara, malinké : *rayèt*, drapeau; sérère nône : *raiwa*, pl. *raiya*, drapeau.
- رب temné : *o rābu*, seigneur; dyolof : *yarabi*, ô Dieu!
- ربع dyolof : *alarbā dā*, mercredi; kéguem : *ardaba fan*, mercredi; malinké : *araba, araba lun, alaba*, mercredi; mandingue, malinké : *arba*, mercredi; soso : *arabè*, mercredi; dyoula : *laraba*, mercredi; sérère nône : *alarba*, mercredi; dyoula : *rabiulawali* (ربيع الاول), rabi' premier; *rabiulahiri* (ربيع الاخر), rabi' second.
- رجب dyoula : *radzaba*, redjeb.
- راح temné : *o rihu*, esprit (de Dieu).

س

- سبت malinké, dyoula, mandingue : *sibiti*, samedi; malinké, mandingue : *sibiri*, samedi; malinké : *sibili*, samedi.

- سبح dyoula : *tasabia* (تسبيح), chapelet; dyolof : *subahāna sã*, *subōnu sã*, désolation.
- سبط malinké : *sahata*, *sabara*, *samata*, *samato*, pantoufle, soulier.
- سجد dyoula : *sieri*, prosternation; temné : *misidi*, *misidi*, *misiri*, mosquée (مسجد); dyoula, malinké : *misiri*, mosquée; malinké : *mousiré*, mosquée; dyolof : *tamsir bā*, docteur musulman, qadhi; *tamsir*, prendre le degré de docteur.
- سحر dyolof : *sirò vā*, grimoire, livre de sorcellerie.
- سحل bambara : *sahéli*, nord.
- سربل malinké : *sarabu*, pantalon.
- سرج dyoula : *kerege*, selle; mandingue : *kiréké*, *kourou*, selle; malinké, mandingue : *kirké*, selle; malinké : *hilihé*, selle; mandingue : *kirikéla*, seller.
- سراط dyolof : *sirāt sã*, *serāt sã* (سراط), pont de l'autre monde.
- سلام dyolof : *salam alékum* (السلام عليكم), salut sur vous; *alékum salam* (عليكم السلام), sur vous le salut; dyoula : *mustimu*, musulman; mandingue : *al silami*, musulman; *islami sila*, islamisme.
- سما landouman : *asoumam bir*, nuage; dyolof : *bissimilây* (بسم الله), au nom de Dieu, d'accord; mandingue : *bissimilai*, enfin, peut-être; dyolof : *asaman sã*, ciel; kéguem : *asaman fané*, ciel, firmament.
- سنبل dyolof : *soblèt sã*, oignon; kéguem : *subola na*, oignon.
- سار dyolof : *sār vā*, chapitre (سورة).
- ساک dyolof : *sota*, se frotter les dents; *soṭu bā*, le cure-dents.

ش

- شبابير dyolof : *sébré bā*, l'éperon; kéguem : *o sébré la*, l'éperon; mandingue, malinké : *sébéré*, éperon; malinké : *sabaré*, *sérbé*, éperon.
- شرع mandingue : *sariya*, jugement; *sarya tégéla*, juge; *sarya tégé*, juger.
- شريف dyoula : *sārifou*, chef (شريف).

- شطن dyolof : *seītané* (شيطان), diable; kéguem : *sayīani san* démon; bambara : *sétané*, diable; temné : *setāni*, diable.
- شعب dyoula : *suāmbana* (شعبان), cha'bân.
- شهد dyolof : *sédé, séré*, attester, témoigner; *sédé bā*, le témoin; *sédé sā*, le témoignage; dyoula : *asadu*, témoigner.
- شال dyoula : *suali* (شوال), chaouâl.

ص

- صحو mandingue, malinké : *séfé*, écriture, lettre; malinké : *sébé, sabé, safé*, écrire, écriture, papier; mandingue : *séféli*, écrire; malinké, mandingue : *séfénéla*, écrivain; malinké : *sébélila, sébénéla*, écrivain; mandingue : *séfégi*, encre; malinké : *séfè-di, sabé-di, safé-di*, encre; *sébé di dāha, sébénéla*, encrier; *sébéfria sébéfita*, feuille de papier.
- صدو vei : *súdaka*, aumône; bambara, vei : *sávaka*, aumône; bambara : *sarakabo*, faire l'aumône; *sarakabola*, charitable; *sarakaboya*, libéralité; malinké : *saraha*, bienfait; *saraha dila*, bienfaiteur; temné : *sadka*, sacrifice; dyolof : *sarah*, faire l'aumône; *sarah sā*, charité; *sarahé*, faire l'aumône; *sarahé bā*, l'aumône; *sarahékat bā*, *sarahkat bā*, charitable; *sarahu*, demander l'aumône; *sarahu bā*, mendicité; *sarahtukat bā*, mendiant; *sarahtuânkat bā*, mendiant de profession.
- صفر dyoula : *sofuru*, safar.
- صلا dyoula : *solatu* (صلاة), prière; mandingue, malinké : *salī*, prière, prier; malinké : *salifana*, heure de la prière; malinké : *saliké*, prier; mende : *selī*, prière; dyolof : *dulī dā*, salam, prière des Musulmans, faire le salam; *dulikāi bā*, endroit où l'on prie; *dulitadi*, être impie; *dulitadi bā*, impiété; *ndulī bā*, jeune circoncis; *dulit bā*, homme dévot, pieux; *ndulit gā*, dévotion, piété; mandingue, bambara, malinké : *dali, déli*, prier; malinké : *dali, déli*, prière; bambara : *déliliké*, prière;

- bambara : *délili*, prière; malinké : *dalili*, prière, invocation; bambara : *delila*, pieux; *deliya*, piété; *déliyoro*, église, temple; mende : *jeli*, prier.
- صام temné : *sum* (صوم), jeûne; malinké, mandingue : *sun*, carême, jeûne; bambara : *sun*, jeûne, jeûner; malinké : *sundun*, jeûner; bambara : *suna*, être à jeun; *suñia*, jeûne, carême; mandingue : *sun karu*, jeûner; dyoula : *su*, jeûne; *su ngari*, ramadhan; mende : *sū*, jeûne; *sū hón*, jeûner; nalou : *arsoum*, jeûne.

ط

- طب dyolof : *tubáb bā*, Européen; *tubābu*, être attaché à un blanc; *tubablu*, *tubabtu bablu*, imiter les blancs; kéguem : *o tubáb ah*, Européen; malinké, bambara : *tubabu*, blanc; mandingue : *tubaq*, Européen; sérère-nône : *tuab*, blanc, pl. *tuabja*.
- طبل bambara, mandingue : *tabala*, tamtam de guerre; bambara, mandingue : *tabulo*, tamtam à pied.
- طريف malinké : *mantarké* (مطرفة), marteau.
- طلب dyolof : *taliba bā*, *talibé bā*, *talubé bā*, disciple; *talabón bā*, fête des marabouts au commencement du mois de tamkharèt.
- طاف dyolof : *túfan lā* (طوفان), déluge.

ظ

- ظهر dyolof, *ndolór lā*; kéguem : *ndolór*, midi.

ع

- عبد dyolof : *abduḍabar*, *abduḍambar bā* (عبد الجبار), génie, chef des démons.
- عرب dyolof : *arabu*, Arabe; mende : *lalabu*, Arabe.
- عصر dyoula : *leasara*, prière de cinq heures (العصر).

عفل malinké, mandingue : *hakili*, esprit, intelligence, talent, adresse; malinké : *hakilila*, adroit; mandingue : *hakilima*, intelligence; malinké : *hakilinté*, inintelligent; bambara : *hakili*, esprit; *hakilida*, espérer; *hakilida*, intelligence; *hakilisé*, faculté; *hakilidigé*, se souvenir; sôsô : *habili*, esprit; *habilitaré*, stupide; malinké : *hakilila*, adroit; *hakilili*, adresse; bambara : *fakli*, esprit; malinké : *fakili*, adresse; sôsô : *fakli*, esprit; malinké : *fakilinté*, inintelligent; *fakilila*, adroit.

علم dyoula : *yeleman*, magie.

علا dyolof : *tala bā* (تعالى), immensité (en parlant de Dieu).

غ

غدا dyolof : *bedā bā*, déjeuner.

غفر sôsô : *habari*, pardonner; *habariña*, pardon.

و

فتل dyoula : *fitina* (فتيل) *fiterá*, bougie.

وحر dyolof : *fader dā*, aurore; mandingue : *alfadiri*, pointe du jour.

فردس dyolof : *firdaus bā* (البردوس), paradis; kéguem : *firdaus fan*, paradis.

فرفرف dyolof : *forhan bā* (الفرقان), Qorân.

ف

فب malinké : *kubé* (قبعة), bâtiment en maçonnerie.

فيل dyoula : *kibla*, direction de la Mekke.

فرا mende : *kara*, doctrine, enseignement; dyoula, malinké : *kara*, lire; *vei* : *kāra*, *kāran*, enseigner; mandingue, malinké : *karan*, lire; malinké : *kran*, *kara*, *krango*, lire; *vei* : *kārān*, instruit; temne : *kāran*, lire : *kārāndi*, disciple; dyoula : *karaŋgē*, lire; malinké : *karudin*, écolier; dyoula : *karan*, lecture; mandingue : *karan-*

din, écolier; sôsô, mandingue, malinké : *karamofo*, écrivain, maître d'école; dyoula : *karamorhò*, savant; temné : *karamoko*, *karmóko*, maître d'école; malinké : *karamofo*, maître; *karamohodìn*, écolier; mandingue : *karandula*, école; malinké : *karadula*, école; mandingue : *karañoro*, école; malinké : *karayoro*, école; sôsô : *haran*, lire, apprendre, étudier; *harandi*, écolier; *haransé*, leçon; *haranbañhi*, école; *harankedi*, tableau de lecture; bambara : *kalan*, lire, leçon; *kalandén*, écolier; *kalanke*, étudier; *kalankele*, maître d'école; *kalanjoro*, école; *kaloña*, manière de lire; malinké : *kaha*, lire, apprendre; dyolof : *alhurân dā* (القرآن) Qorân; malinké : *alkoranu*, Qorân; malinké : *alhurán*, Qorân; dyoula : *alkurana*, Qorân; *alkurana tigi*, prêtre, savant; temné : *alukrāna*, Qoran.

فرطس dyoula : *kardasi*, papier; malinké : *kartas*, papier.

فرن bambara : *garna*, corne à poudre.

فرنجل malinké : *koranpolé*, girofle; dyolof : *horompolé dā*, clou de girofle; kéguem : *horompolé fan*, clou de girofle.

فضة dyolof : *alkāti dā* (الفاضي), chef; dyoula : *alkali*, juge; temné : *alikāli*, chef (du territoire de Porto-Lokko).

فعد dyoula : *duliekadi* (ذو الفعدة), dzou'l qa'dah.

فلم bambara, dyoula : *kalama*, crayon, plume; malinké : *kalam*, *halam*, plume; dyolof : *halimā gā*, plume.

ك

كابوس mandingue, malinké : *kabusi*, pistolet; dyolof : *kābus gā*, pistolet; kéguem : *kābus na*, pistolet.

كاغد temné : *kāidi*, pl. *tr'āiri*, *kāiri*, papier; mandingue : *karta*, écrit, *karati*, écrire; dyolof : *kaèt gā*, *kāit gā*, papier.

ككتب malinké, sôsô, bambara, mandingue : *kitabū*, livre, Qorân; dyoula : *alikitabu*, Qorân.

كرم dyolof : *yāram bā*, noble (chez les Maures).

ككبر malinké, mandingue : *kāfri*, infidèle; dyoula : *kāfira*, païen; sôsô : *kāfiri*, infidèle; temné : *kāfri*, infidèle; dyolof : *efār bā*, *ifār bā*, *yéfār bā*, infidèle.

ل

- لاک dyolof : *malākā mā*, ange; malinké : *malaka*, ange; dyoula : *melegè*, ange; kéguem : *malaka fan*, ange.
- لغم dyolof : *gélèm gā*, chameau; kéguem : *ngâlèm na*, chameau; soninké, mandingue : *ñogomé*, chameau; malinké : *ñogoma*, chameau; sérère nône : *ngalem*, chameau, pl. *ngélemja*.
- لاح dyolof : *alua dā* (اللوح), tablette sur laquelle on écrit dans les écoles musulmanes.
- ليم malinké, dyoula, mandingue : *lémurū* (الليمون), citron, orange; sérère nône : *limon*, citronnier; mende : *lumbélé*, orange.

م

- مثل dyolof : *mital mā*, image; natal, figurer, représenter; *netali, nitali*, raconter; *netali bā*, récit, relation; *netalikāt bā, nitalikāt bā*, narrateur; *netaliló, nitaliló*, faire raconter.
- مدّ malinké : *mudé, muré, muro*, mesure.
- مدح dyolof : *mādā bā, medā bā*, hymne musulman.
- مسح dyolof : *almásiu*, le messie; *māsidadar mā, musidadār mā* (المسيح الدجال), antéchrist.

ن

- نبا sôsô : *annabi* (النبي), prophète; dyoula : *nabiu*, prophète.
- نصر dyoula : *neswara, nanzara*, Européen, blanc.
- نعم dyolof : *naamó*, oui, à la bonne heure.
- نفع malinké : *nafa*, profit.
- نار dyolof : *nāri dā*, enfer.

و

وصوب malinké : *sifa* (صبة), genre, sorte.
 وقت kéguem : *vahtu fa lèng*, une heure.
 ولي dyolof : *valiu bā*, musulman vivant en solitaire dans la
 brousse.

APPENDICE

Bien que le poul ait été laissé en dehors de ces études, il me semble intéressant d'ajouter ici trois lettres, que j'ai copiées à Podor, en février 1888, sur les originaux envoyés par le Lam-Toro Sidiou et le Lam Toro Hamed. Je les reproduis avec toutes leurs incorrections.

§ 1

وانه سلام من لام طور صديو الى كمانو بدور بموجبه اليك اعلامك
بان جميع اهل هايير طرا فد تواجفوا معى بالسلم (sic) وبايعونى طرا
وفبلونى ولم يخالفنى احد منهم لا كبير كم (sic) ولاصبيانهم وان جميع
صالحاؤهم (sic) فد جاوا الى ومع وثيقة البافون (sic) الذين كان (sic)
مع وثيقتى هذه وانا كلت معهم وعلونى بانهم والبافون فد بايعونى
طرا بمحضرة جميع صالحاء الطور كلمان بوى والمان جوار والامان دنای
وارط فد وجررب جُرم وارط عد وغير وغير من صالحاء الطور ولان (sic)
اسئلك ان يجعل هذا الامر فى سلك الحديد الى امير اندر واعليه
ذلك والسلام

Salut de la part du Lam-Toro Sidiou au commandant de Podor.
Il importe que tu saches que tous les gens d'Aéré se sont mis
d'accord avec moi, qu'ils m'ont reconnu tous, qu'ils m'ont accepté.
Il n'y a eu aucun opposant, ni grand, ni petit. Tous leurs gens
respectables sont venus me trouver avec l'attestation de ceux qui

étaient restés et que voici (?). J'ai parlé avec eux ; ils m'ont appris qu'eux et ceux qui étaient restés m'avaient reconnu tous, en présence des gens respectables du Toro, comme l'aliman Boye, l'aliman Dhionar, l'aliman Donaï, Ardo Guédé, Farab Diom, Ardo Ad et d'autres des gens respectables du Toro. A présent, je te demande de transmettre ceci par le télégraphe au Gouverneur Général (*Amir Ndar*, l'émir de Saint-Louis) et de l'en informer. Et salut.

§ 2

وبعد تبليغ السلام من لام طور جد الى كمادو بدور اعلانك بان فومى اجلانيون عور رب كان فى هجرة عامما ماضيا اخذنى ثلاث بفرات خيانة ويمشى (*sic*) الى موضع جور ولان (*sic*) فال لامطور ياكما دو باننى سمع ان هذه الفوم اخذ بفرتى رجعوا وجاوز (*sic*) موضعى وخابوا ان يصلوا فى موضعى بسبب ما جعل عامما ماضيا ولان (*sic*) فال لام طور ياكما دو باننى سالك ان يرسل فى سلك الحديد الى موضع جاپين او موضع دكن كل ما يصل هذه الفوم ويراه رب الموضع اخذه حتى يصل غلامى اليكم السلام وايضا تعلم ان اخيه (*sic*) يسمى محمود ير ارسل الى هذه الفوم يتبعه كل ما وجد اخذه حتى يفصيه بفراتى السلام

Après avoir fait parvenir le salut de la part du Lam-Toro H'amed au commandant de Podor. Sache que de mes gens, les Pouls 'Ourourbé qui étaient en émigration l'an dernier, m'ont pris trois vaches par fraude, et sont partis vers Dhiour. A présent, voici ce que dit le Lam-Toro : Commandant, j'ai appris que ces gens qui avaient volé mes vaches sont revenus, ont traversé mon territoire et ont craint d'arriver à ma résidence à cause de ce qu'ils ont fait l'an dernier. A présent, le Lam Toro te dit : Commandant, je te demande d'invoquer par le télégraphe à Dhiapin ou à Dagana pour que quiconque arrivera là-bas et sera vu par le chef de poste soit arrêté jusqu'à ce qu'arrive vers vous mon serviteur. Et salut.

Sache aussi que mon frère, nommé Mahmoud Ir, a été envoyé vers ces gens pour les poursuivre. Tout ce qu'il a trouvé, il l'a pris pour compenser la valeur de mes vaches. Et salut.

§ 3

الحمد لله وحده

وبعد تبليغ السلام من لام طور جد نوتاك الى كمدو بدور اعلامك باننى اختار رُساء (sic) فومى اصحاء ومنها المان بعى والمان دنائى ورت ثنثة وارط كد وجوم ليراب الى مشرف حتى وصل الى موضع جىم ووقف فيه واحد من قوم فُلب كان سبب مسيهم (sic) الى المشرف انما سمع فى اخبار ابراهيم بن الامام هذا بلانيون عور رب بجور ناب فاموا يتبعوا فى ما لكم (sic) ياكلون الحسيس (sic) كالراعى ياكلون فى لبن ما لكم (sic) ييريدون المشى المغرب (sic) ولما جعلو هذا الجعل وخاب ابراهيم فى نفلهم وعلمك بما ارسل اليك وقال لام طور يا كمدو وتعلم هذا البلانيون عور رب تجور (بجور. lis) لا يسكن فى موضع واحد وان شاء يسكن فى موضع لاو او موضع جلى او موضع تور وهذا البلانيون يدورون لايسكن (sic) فى موضع واحد ولان (sic) كان فى موضع دمث تعلم هذا السلام

Louange à Dieu seul.

Après avoir fait parvenir le salut. De la part du Lam-Toro H'amed Noutak au commandant de Podor. Sache que j'ai choisi pour chefs de mes gens, des hommes respectables, desquels Eliman Boyo', Eliman Donai, Ardo Thanton, Ardo Guédé, Diom Lerabé pour aller vers l'Est jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terrain de Diour. Là se tient un des Goulbé qui a été la cause de leur émigration vers l'Est. J'ai appris, par les nouvelles d'Ibrahim fils d'Eliman, que ces Pouls Ourourbé et Badiornabé avaient suivi leurs troupeaux qui mangent l'herbe comme les bergers se nourrissent du lait de leurs troupeaux. Ils veulent aller dans l'Ouest,

mais à cause de ce qu'ils ont fait, Ibrahim a peur de les transporter. Je t'informe de ce qu'il t'a (m'a?) envoyé. Le Lam-Toro te dit : Commandant, sache que ces Pouls Ourourbé et Badiornabé n'habitent pas dans un seul endroit; quand ils veulent, ils habitent dans le pays de Lav, ou dans le pays des Dyolofs, ou dans le Toro; ces Pouls circulent sans s'arrêter dans un seul endroit. A présent, ils sont dans le pays de Doumge. Sache-le. Et salut.

RECHERCHES HISTORIQUES
SUR LES MAURES

Le mémoire ci-après n'a pas la prétention d'être une histoire suivie, encore moins de résoudre tous les problèmes relatifs à l'origine des populations du Sahara Occidental. Avant le xvii^e siècle, en effet, les documents sont rares et incomplets. L'immense étendue de terrain qui va de la Saguiat el Ḥamra à l'embouchure du Sénégal fut, aussi loin que nous pouvons remonter, peuplées par les Berbères Djoddala et Lemtouna dans sa partie septentrionale, tandis que les populations noires s'étendaient beaucoup plus au Nord qu'aujourd'hui et détenaient la plus grande partie du territoire occupé aujourd'hui par les Maures. Les luttes des Lemtouna avec les Djoddala, représentés aujourd'hui par les O. Bou Yahya, les Erguibat etc., nous sont restées inconnues : celles qu'ils engagèrent, à la suite de leur conversion à l'islâm, contre les noirs païens ne nous sont connues que par fragments, grâce à l'éclat jeté à ses débuts, par la dynastie des Almoravides sortie des Lemtouna. Un nouvel élément fit son apparition : les Hassânia, dont l'invasion est un épisode de celle des B. Hilâl dans l'Afrique septentrionale. Du chaos de ces combats qui firent passer à l'état de tribus serves la plupart des anciennes tribus berbères, se dégagea un conflit entre deux partis : celui des guerriers et celui des marabouts qui paraît avoir été berbère, au moins en grande partie. Ceux-ci faillirent l'emporter, mais leur défaite fut complète avec Naṣir eddin et, dès lors, leur rôle actif fut terminé. A ce moment, nous disposons, outre les renseignements indigènes (poèmes, biographies, généalogies),

de ceux fournis par les Européens, et nous avons ainsi des matériaux suffisants pour écrire les annales du Sahara occidental.

Je ne veux pas m'arrêter sur cette dernière source d'informations qu'on trouvera mentionnée dans la bibliographie, mais je dois reconnaître ce que je dois, entre autres, aux travaux de MM. Poulet, Cultru et Gouraud, pour l'histoire et la géographie de ces régions.

Pour les auteurs arabes, mes renseignements m'ont été fournis par les documents suivants : la biographie du cheikh Naşir eddin par Oualid ed Daïmâni ; le *Kitâb el Ansâb* du même auteur et le *Chiam ez Zouaia* de Moḥammed Sa'id el Yadali, dont des copies m'avaient été obligeamment communiquées par M. Destaing, alors Directeur de la Médersa de Saint-Louis. Mon dessein était de les publier en appendice, quand ils ont paru, texte et traduction, dans l'ouvrage de M. Ismaël Hamet, *Chroniques de la Mauritanie sénégalaise*. Cette publication n'est pas à l'abri de toute critique¹ mais néanmoins, elle peut être considérée comme suffisante et je me suis borné à en tirer les tableaux généalogiques (appendice IV) que j'ai dressés à l'exemple d'Eichhorn, de Caussin de Perceval et de Wüstenfeld.

A côté de ces ouvrages, je me suis encore servi des suivants : la qaşidah d'Ibn Khalnâ qui, malgré sa sécheresse, est précieuse pour l'histoire de la seconde moitié du xvii^e siècle et de la première du xviii^e, et la biographie du Cheïkh el Yedali par Moḥammed ben 'Omar el Ghal-laoui. J'ai reproduit en appendice (n^o I et n^o II) ces deux

1. Ainsi l'index alphabétique des noms propres n'indique pas les pages et se trouve par conséquent inutilisable. Les chiffres qui, dans la traduction, indiquent les pages du texte arabe, ne correspondent pas à la pagination de ce texte tel qu'il est imprimé, etc.

documents dont je dois encore la communication à M. Destaing. M. Gaden, chef du bureau politique du Sénégal, fit rédiger par un lettré contemporain, Moḥammed Youra, une description du pays trarza qui abonde en renseignements historiques, géographiques et littéraires : je l'ai largement utilisée dans mes notes et j'ai cru devoir la publier intégralement. Aussi, j'adresse à MM. Destaing et Gaden mes meilleurs remerciements pour ces précieuses communications.

Enfin un auteur moderne, fixé au Qaire, Aḥmed ech-Chinguiti, m'a été d'un grand secours par l'ouvrage vraiment remarquable qu'il a écrit sur Chinguit et l'Adrar. Ce ne sont pas seulement les biographies des nombreux poètes locaux et les extraits de leurs œuvres qui rendent ce livre recommandable, ce sont surtout les renseignements qu'il donne sur la langue, l'histoire, les mœurs, la géographie et le folklore de cette région (voir ADDITIONS à la II^e partie, I, § 2).

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES IMPRIMÉS

CITÉS DANS LA III^e PARTIE

- AHMED ECH CHINGUITI, *El Oouasit fi taradjim odabá Chinguiti*. Le Qaire, 1329 hég., in-8 (voir la Préface).
- ANCELLE, *Les explorations au Sénégal*. Paris, 1887, in-12.
- Annales sénégalaises*. Paris, 1885, in-18 jés.
- Annuaire du Sénégal*. Saint-Louis du-Sénégal, 1864, in-12.
- AVEZAC (D'), *Note sur la première expédition de Béthencourt aux Canaries*. Paris, 1846, in-8.
- BARTH, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central Afrika*. Gotha, 1857-1858, 5 vol. in-8.
- BARTHÉLEMY (E.), *Notice historique sur les établissements français des côtes occidentales d'Afrique*. Paris, 1848, in-8.
- BASSET (R.), *Relation de Sidi Ibrahim de Massat*. Paris, 1883, in-8.
- Id. *Les Dictons satiriques attribués à Sidi Ahmed ben Yousof*. Paris, 1890, in-8.
- Id. *Étude sur les dialectes berbères*. Paris, 1894, in-8.
- Id. *Les noms de couleurs et de métaux chez les Berbères*. Paris, 1895, in-8.
- Id. *Documents géographiques sur l'Afrique septentrionale*. Paris, 1898, in-8.
- BEKRI (EL), *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. de Slane. Alger, 1857, in-8.
- BERLIOUX, *André Brue*. Paris, 1874, in-8.
- BOU 'L MOGHADAD, *Voyage par terre entre le Sénégal et le Maroc (Revue maritime et coloniale, mai 1861)*.
- BOURREL, *Voyage dans le pays des Maures Braknas (Revue maritime et coloniale, sept.-oct. 1861)*.
- BOUTIER ET J. LE VERRIER, *The Canarian*, éd. Major (Hakluyt Society). Londres, 1872, in-8.
- BOUTROUE, *Les expéditions maritimes des Portugais antérieures à la découverte de l'Amérique*. Paris, 1893, in-8.
- Brandenburg-Preussen auf der Westküste von Africa 1681 bis 1721*. Berlin, 1885, in-8.
- CAILLIÉ, *Journal d'un voyage à Tombouctou*. Paris, 1830, 3 v. in-8.

- CANCEL, *Étude sur le dialecte de Tabelbala*. Alger, 1909, in-8.
- CANDIDO LUSITANO, *Vida do Infante D. Henrique*. Lisbonne, 1758, in-4.
- CARRÈRE ET PAUL HOLL, *La Sénégambie française*. Paris, 1855, in-8.
- CHÉNIER (DE), *Essai historique sur les Maures*. Paris, 1787, 3 v. in-8.
- CODERA Y ZAIDIN, *Decadencia y Desaparicion de los Almoravides en España*. Saragosse, 1899, in-12.
- COLAS, *Renseignements géographiques sur l'Afrique centrale*. Alger, 1880, in-8.
- COUR, *L'Établissement des dynasties des Chérifs au Maroc*. Paris, 1904, in-8.
- COURNAUD, (DE) *Vie de l'infant Dom Henri* (trad. du P. Freire). Lisbonne, 1782, 2 parties in-12.
- CULTRU, *Histoire du Sénégal*. Paris, 1910, in-8.
- DELAFOSSE, *Haut-Sénégal-Niger*. Paris, 1912, 3 v. in-8.
- DESBOROUGH COOLEY, *The Negroland of the Arabs*. Londres, 1841, in-8.
- DESTAING, *Un saint musulman au xv^e siècle*. Paris, 1907, in-8.
- DEVIC, *Les aventures de 'Antar fils de Cheddad*. Paris, s. d. in-18 jés.
- DOMBAY, *Geschichte der Scherifen*. Agram, 1801, in-8.
- DONNET, *Une mission dans le Sahara occidental*. Paris, 1896, in-8.
- DOZY, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne au moyen âge*. Leiden, 1881, 2 v. in-8.
- DURAND, *Voyage au Sénégal*, Paris, 1807, in-4.
- EANNES DE AZURARA, *Chronica do descobrimento e conquista de Guiné*. Paris, 1841, in-8.
- Encyclopédie de l'Islam*, t. I. Leiden, Brill.
- ESTANCELIN, *Recherches sur les voyages et les découvertes des navigateurs normands en Afrique*. Paris, 1832, in-8.
- FAIDHERBE, *Le Sénégal*. Paris, 1889, in-8.
- GADEN, *Les Salines d'Aoulil* (*Revue du monde musulman*, 1910).
- Id. *Légendes et coutumes sénégalaises*. Paris, 1912, in-8.
- Id. *Le Poular*, t. I. Paris, 1913, in-8.
- GARCIA DE RESENDE, *Chronica dos valerosos e insignes feitos del Rey Dom João II*. Lisbonne, 1622, in-4.
- GODARD, *Description et histoire du Maroc*. Paris, 2 part. in-8, 1860.
- GOLBERRY, *Fragment d'un voyage en Afrique*. Paris, an X, 2 v. in-8.
- GOURAUD, *La Pacification de la Mauritanie*. Paris, s. d., in-8.
- GRAVIER, *Recherches sur les navigations européennes faites au moyen âge aux côtes occidentales d'Afrique*. Paris, 1878, in-8.
- GRUVEL ET CHUDEAU, *A travers la Mauritanie occidentale*, t. I. Paris, 1909, in-8.
- HAKLUYT, *The Principal Navigations Voyages. Traffiques and Discoveries of the english Nation*. Glasgow, 12 v. in-4, 1903-1905.
- HARTMANN, *Zur Geschichte der westlichen Sudan*. Berlin, 1912, in-8.
- Histoire du naufrage et de la captivité de M. Brisson*. Genève, 1789, in-8.
- El Holal el Maouchyah*. Tunis, 1329 hég., in-8.

- HOUDAS, *Le Maroc de 1631 à 1812*. Paris, 1884, in-8.
- IBN ABI ZER', *Raoudh el Qirtás*, éd. Tornberg. Upsala, 1843-46, 2 v. in-4.
- IBN HAOUQAL, *Description de l'Afrique*. Paris, 1842, in-8.
- IBN KHALDOUN, *Kitáb el 'Iber*. Boulaq, 1284 hég., 7 v. in-4.
- Indice chronologico das navigações*. Lisbonne, 1841, in-8.
- ISMAEL HAMET, *Chroniques de la Mauritanie Sénégalaise*. Paris, 1911, in-12.
- ID. *La civilisation arabe en Afrique centrale (Revue du monde musulman, avril 1911)*.
- JOAO DE BARROS, *Asia*. Lisbonne, 1777-1778, 8 v. in-8.
- Kitáb 'Antarah ben Cheddád*. Beyrouth, 7 v. in-8, 1883.
- KÜNSTMANN, *Die Handelsverbindungen der Portugiesen mit Timbuktu*. München, s. d. in-4.
- ID. *Valentin Ferdinand's Beschreibung der Westküste Afrika's bis zum Senegal*. Munich, 1856, in-4.
- LABARTHE, *Voyage au Sénégal*, Paris, an X, in-8.
- LABAT, *Relation de l'Afrique septentrionale*. Paris, 1718, 5 v. in-12.
- LE MAIRE, *Les voyages du sieur Le Maire aux îles Canaries, Cap Vert, Sénégal et Gambie*. Paris, 1695, in-12.
- LEPITRE, *De iis qui ante Vascum a Gama Africam legere tentaverunt*. Paris, 1881, in-8.
- MAGNIEN (E. DE) ET H. PRAT, *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du Chevalier de Boufflers*. Paris, 1875, in-8.
- MAJOR, *The Discoveries of Prince Henry the Navigator*. Londres, 1877, in-8.
- MARGRY, *Les navigateurs français et la révolution maritime du XIV^e au XVI^e siècle*. Paris, 1867, in-8.
- MARMOL, *L'Afrique*, trad. Perrot d'Ablancourt. Paris, 1667, 3 v. in-4.
- MASSIGNON, *Un poète Saharien (Revue du monde musulman, janvier 1909)*.
- MOHAMMED SA'ID EL YEDALI, *Chiam ez Zoudyá* (ap. Ismaël Hamet, *Chroniques de la Mauritanie*).
- MOLLIEU, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*. Paris, 1822, 2 v. in-8.
- EL OUALID ED DAIMANI, *Kitáb el Ansáb* (ap. Ismaël Hamet, *Chroniques*).
- ID. *'Amr el Ouali Naşir ed Din* (id.).
- POULET, *Les Maures de l'Afrique occidentale*. Paris, 1904, in-8.
- PURCHAS, *Hakluytus Posthumus*. Glasgow, 1905-1906, 20 v. in-8.
- RAFFENEL, *Nouveau voyage au pays des nègres*. Paris, 1856, 2 v. in-8.
- RAMUSIO, *Primo volume et Terza edizione delle Navigazioni et Viaggi*, Venise, 1563, in-8.
- RICARD, *Le Sénégal*. Paris, 1865, in-12.
- SANTAREM (DE), *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique*. Paris, 1842, in-8.
- SAUGNIER, *Relation de plusieurs voyages faits à la côte d'Afrique*. Paris, 1792, in-12.
- SCHEFER, *Relation des voyages à la côte occidentale d'Afrique d'Alvise de Ca da Mosto*. Paris, 1895, in-8.

- SCHMELLER, *Ueber Valenti Fernandez Alemá*. Munich, 1845, in-4.
- SELAOUI (ES) *Kitáb el Istiqsa*. Le Caire, 1312 hég. 4 v. in-4.
- Sirat el Faris el Homam Antar*. Le Caire, 1300 hég., 32 vol. in-4.
- SLANE (DE), *Histoire des Berbères* (tr. fr.). Alger, 1852-56, 4 v. in-8.
- SOARES (J.) DA SYLVA, *Memorias para a Historia de Portugal*. Lisbonne occidentale, 1730, 4 v. in-4.
- SOLTAU, *Geschichte der Entdeckungen und Eroberungen der Portugiesen*. Brunswick, 1821, 2 v. in-8.
- VINCENT, *Voyage dans le pays des Maures Braknas* (*Revue maritime et coloniale*), 1861.
- WALCKENAER, *Collection des voyages*, t. I et II. Paris, 1841, in-8.
- ZURLA (D PL.), *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori Veneziani*. Venise, 1818, 2 v. in-4.
-

On rapporte qu'une partie des tribus maraboutiques pénétra dans le Sahara occidental avec Abou Bekr ben 'Omar, fils de Tilagaguin, fils d'Ourtentak, le premier chef des Lemtouna lorsqu'il y apporta l'islam. A cette époque, la prédominance politique appartenait à une tribu plus ou moins « judaïsante », les Bâfor 'ou Bâfour¹, de qui descendent les Idey Chilli ainsi que les Hadj qui fournissent la *serinye* (chef) du village de Battal dans le Cayor². Elle n'aurait même été complètement réduite que par les Hasania. Elle aurait habité les villages dont on retrouve des ruines à Intimelel (la maison blanche) au sud d'Atar, à Ntourfin, col à l'est de l'O. Abiodh³, et à Foucht, passe du massif de l'Ibi⁴. Toutes ces localités sont dans l'Adrar. Sur ce territoire, ils auraient eu un cimetière à Bobofar⁵ à une journée au sud de Khroufa. Le puits a disparu, mais on y trouve encore des poteries et de la verroterie.

1. Le nom de Bâfour se retrouve dans celui d'un ancien puits; Bir Bâfour ou Inda Bafour (Mohammed ben Ahmed Youra, *Kitâb el Ikhbâr* f. 27 v°; *Kitâb el Ansâb*, p. 88 du texte, 256 de la traduction).

2. Gaden, *Légendes et coutumes sénégalaises* (*Revue des études ethnographiques*, 1912), p. 202.

3. Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 166.

4. Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 75.

5. Sans doute l'Indabafor (إِن دَبْفُور) mentionné plus haut et le puits appelé aussi Bir Beni Afour (بئر بنى أفور), creusé anciennement et où il y eut, entre les O. Ya'qoub et les O. Daiman un combat dans lequel ces derniers furent vaincus. (*Kitâb el Ikhbâr*, f. 27 v°). Entre Inda Bafour, Aïmer et Bir Ingag était enterré Minahna, fils du Cheikh Moud Malek (*Kitâb el Insâb*, p. 87 du texte, 256 de la traduction).

Quelques-uns de leurs descendants vivent chez les O. Daïman; les Ideyrik, les Idey Fou, les Merafoud et les Drakalal sont tributaires de la famille de Moḥammed el Ḥabib; les Idagħmadjik le sont devenus par achat, des Idag Fodia, fraction des Tendagħa dont ils ont adopté les marques pour le bétail : ils parlent zénaga¹.

Après avoir guerroyé dans le Maghrib, Abou Bekr ben 'Omar laissa en 1059, le pouvoir à son cousin Yousof ben Tachfin et se voua à la conversion des infidèles du Soudan² où il mourut en 1087. On montre encore son tombeau dans le Tagant, à l'endroit appelé Elbibah (البيبه) à une journée et demie de Tijikja³. D'après les légendes sénégalaises recueillies par Gaden, il est situé à un point de la barrière orientale du Tagant, nommé Oum Loueygat⁴.

1. Renseignements fournis par M. l'administrateur Gaden, d'après Moḥammed ben Aḥmed Youra, l'auteur du *Kitāb el Ikkbār*.

2. Le domaine des noirs s'étendait du reste assez loin sur la rive droite du Sénégal inférieur, comme le montre la tradition qui rattache leur souvenir aux Saguias d'Aoulaïgat (أُولَايْغَات), en berbère Aoudjogan (أَوْجُكَّان) pluriel d'*Aoudjogi* (أَوْجُك), les puits, creusés par les noirs; l'eau montait à fleur de sol : tout le monde en bénéficiait sans corde ni seau : on y trouve encore aujourd'hui des restes de mottes d'argile et des pierres (*Kitāb el Ikkbār*, f^o 26 v^o-27 r^o; R. Basset, *Documents géographiques sur l'Afrique septentrionale*, p. 52). Un puits ancien de l'Iguidi, appartenant aux O. Alfagħa Ḥabib Allah porte encore le nom d'Aoulaïgat Fàouah (Aḥmed ech Chinguiḥi, *Ouasiḥ*, p. 453).

3. Ibn Zer^c, dans le *Raouḥ el Qirḥās* (p. 81 du texte) dit qu'il mourut des suites d'une blessure faite par une flèche empoisonnée pendant qu'il combattait les paḥens du Soudan, voisins du Ṣaḥara en Cha'bān 488 (octobre 1087) : de même le *Ḥolal el Maouchia* (p. 16). Cette indication a été reproduite par Es Selaoui (*Kitāb el Istiqṣa*, t. I, p. 106). Ibn Khaldoun (*Kitāb el 'Iber*, t. VI, p. 184) dit simplement qu'il y périt (هلك) cette même année. D'après Delafosse, il fut tué dans l'Adrar, en combattant une révolte, d'une flèche empoisonnée décochée par un nègre aveugle de la tribu des Ouangara (*Haut-Sénégal-Niger*, t. II, p. 55).

4. *Légendes et coutumes sénégalaises*, p. 126, note. La tradition a conservé aussi le souvenir d'un marabout nommé Bou Bakar ibn Amar, surnommé Abou Darday qui serait venu sur les bords du Sénégal vers l'an 1200. Il me

Parmi ces tribus maraboutiques ou zouaia, on compte les Tendagha (تندغ), les Massouma (مسوم), les Lemtouna (لمتون), les Tachedbit (تاشديت) et les Id Agjomalla (ايدكجمل) qui se disaient issus des Himyarites¹. Les Medlech qui accueillirent les Tochomcha, comme nous le verrons plus loin, les Kounta et les Iddaghzainbo (ادغزينب) se prétendaient Qoraïchites par les Omayyades; les Ida Ou'l Hâdj se rattachaient aux Anşâr; les Taknânit², les Ida Ou 'Ali et les Ida Belh'asan (ادأباحسن)³ à 'Ali et les O. Abiair (أبيير) à 'Abdallah ben Dja'far, le héros des légendes de la conquête, qui d'ailleurs ne mit jamais le pied en Afrique⁴. A première vue, on reconnaît, d'après les noms, que ces prétendus Himyarites ou Qoraïchites sont de purs Berbères qui ont voulu se fabriquer une illustre origine en mettant à contribution la demi-science

paraît impossible, comme le suppose M. Gaden, de l'assimiler à 'Abd Allah ben Yâsin, antérieur de deux siècles, à moins d'y voir un souvenir confus et inexact des premiers missionnaires musulmans. Nous savons en effet que 'Abd Allah ben Yâsin ibn Meggou, ne réussissant pas à l'origine, à imposer aux Lemtouna les prescriptions de la foi musulmane, se retira avec deux frères, Abou Bekr et Yahya, fils de 'Omar ben Tilagaguin dans une colline entourée par les eaux de la mer (et non du fleuve : voir p. 477, n. 4) couverte de broussailles, accessible pendant la saison sèche et qu'ils y demeurèrent jusqu'à ce qu'ils eussent réunis mille hommes avec lesquels ils soumirent successivement à l'islâm les Lemtouna, les Djoddala et les Massoufa (Ibn Zer', *Raoudh el Qirtâs*, p. 78-79 du texte; Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 183, reproduit par Es Selâoui, *Kitâb el Istiqa*, t. I, p. 100).

1. D'après le *Kitâb el Ansâb*, p. 91 du texte, 259-260 de la traduction, les Lemtouna Zouaia (Lemtouna marabouts) seraient les Idaklon (ايدكلن), parmi lesquels les Godjah (كججه) se disant issus de Turki, fils de Magog, fils de Japhet, les Tachedbit, les Thagât et les Idjmalla (اجمل).

2. Les Taknânit possèdent encore un certain nombre de puits dans l'Iguidi. Cf. Ahmed ech Chinguïti, *Ouasi*, p. 403-404.

3. Deux principales tribus de Chinguït.

4. Lettre du Cheikh Sid Moḥammed *apud* Ismael Hamet, *Chroniques sénégalaises*, p. 6-7 du texte, 160 de la trad.

de leurs tolbas. C'est du reste, une tendance commune aux populations converties à l'islâm ; j'en citerai un exemple entre cent : Abou 'Abd Allah ibn Merdanich, roi de Murcie et de Valence, après la chute des Almoravides, prétendait appartenir aux Djod'am et aux Todjib de l'ancienne Arabie ; or son surnom indique une origine chrétienne récente : Merdanich = Martinez et les chrétiens le nommaient Lope ou Lobo¹.

A ces groupes maraboutiques, d'origine berbère, se joignent les descendants de cinq personnages originaires de Taroudant et qui portaient le nom de *Tochomcha* (les cinq) à cause d'une épreuve puérile où ils avaient montré leur scrupuleuse honnêteté². Ils quittèrent leur pays pour aller s'établir à Abair (أبيير) dans l'Adrar³, mais ils y restèrent peu de temps et ils émigrèrent à cause des troubles civils qui éclatèrent dans le pays.

Le premier était Ibn Ibadj Youqob qui fut l'objet d'un prodige. Tandis qu'il fuyait avec sa femme et sa sœur, emportant ses biens sur une ânesse, un éléphant tout harnaché vint s'agenouiller devant lui et le transporta dans le Tiris⁴ chez les Medjles ou Medlech où il s'établit.

1. Cf. Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*, t. I, p. 365-367 ; Codera y Zaidin, *Decadencia y Desaparición de los Almoravides en España*, p. 113-114, et note 30, p. 310-311.

2. *Chiam en Zouaia* ap. Ismaël Hamet, *Chroniques sénégalaises*, p. 59-60 du texte, 228-229 de la traduction. On donna aussi à leur ensemble le nom de Zouaia et ils ont été célébrés dans un poème de Moḥammed ben Sa'ïd ed Daï-mâni, l'auteur du *Chiam ez Zouaia* ; cf. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 234. Cf. aussi des vers de Moḥondh Baba ben 'Abid ed Daimani ap. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 394.

3. Abair était un des qṣour de l'Adrar, proche de Chinguiṭ (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 412-413).

4. Le Tiris est au N.-O. de l'Adrar, cf. Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 196, 283 ; Bou 'l Moghdad, *Voyage*, p. 485-486 ; Donnet, *Une Mission*, p. 15 ; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 424-425 ; Gruvel et Chudeau, *A travers la Mauritanie*, p. 144, 145, 155. Moḥammed ben Eṭ Ṭaleb a mentionné plusieurs fois cette région dans ses vers. Ainsi : (ṭaouil)

Le second qui vint le rejoindre était Elfagha (var. Edj-fagha) Mohondh Amghar¹, l'ancêtre des O. Daïmân, tribu maraboutique très considérable des Trarzas². Il épousa la fille du Cheikh et aussi une des femmes des Mejdles. La première était originaire des Id'ag Chid'ak (ايد كشدك), tribu maraboutique du Maroc ou, suivant une autre tradition, des Medjles (var. Medlech مدلس). Les membres de cette famille étaient, dit-on, à l'abri de la foudre et des voleurs. Elle lui donna cinq fils : Alfagha Mousa qui parla le jour de sa naissance et prononça ces mots : قال مليك : « un roi a dit », ce qui mit en fuite les accoucheuses, craignant d'en entendre davantage ; Alfagha Abhondh

نَحْمَلْنَ أَنْ قَدْ شَمِنَ مِنْ جَالِ تِيرِسٍ مَخِيلاً بِهَا الْقَى النَّعَاعَ وَدِيمًا

« Elles (les litières) sont parties en observant, du côté du Tiris, de lourds nuages qui y déversaient leur contenu et des pluies continuelles. »

(Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasi*, p. 128).

1. Une généalogie sans fondements fait remonter ce Mohondh à Abou Bekr par son père Amir Illo b. 'Ali b. Yaḥya b. 'Ali b. Yabbo b. Maghmaiah (مَعْمِيَّة) b. Abou Bekr b. Sâqib b. Ibrahim b. Abou Bekr b. Mousa b. 'Isa b. 'Omar b. Yaḥya b. Sa'îd b. Idris b. 'Abdallah b. Moḥammed b. Abd er Raḥman b. Abou Bekr eṣ Ṣiddiq (Lettre du cheikh Sid Moḥammed, *ap.* Ismael Hamet, *Chroniques sénégalaises*, p. 4 du texte, 158 de la trad.). Les noms étrangers à l'arabe prouvent le peu d'authenticité de cette généalogie.

2. Ils ont été célébrés dans les vers de Moḥammed el Yedâli (modjtath).

ديمان في الناس تبر
فيوسهم يوم عيد
وغيرها كالنهار
وليلهم كالنهار

« Les Oulad Daïman sont comme l'or pur, et les autres comme de l'argile. « Leur journée est un jour de fête et leur nuit est pareille au jour ».

(Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasi*, p. 238). Le poète s'était copié lui-même, car il avait dit dans une pièce adressée à Sidi 'Abd Allah ibn Râzikah (رازكه) el 'Alaoui, en parlant des Zouaia : (modjtath)

هم في المكارم تبر وغيرهم كالطفال

« Ils sont comme de l'or pour leurs belles actions et les autres comme de la poussière. »

(Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasi*, p. 234).

(ابهنص), Yahya, Alfagha Aoubak (اوبك), Alfagha Abiâdj (ايد هنص كص)¹ et Id Hondh Kadhdha (ايباج).

Le troisième fils fut Ida Mossa (يد مس) qui épousa une sœur d'Ida Abiâdj (var. Ida Ibâdj) venu avec lui de l'Adrar, et aussi une femme des Medjles, sœur de celle qui était mariée à Ida Abiâdj².

Le quatrième fut Iddadj Agda Borghah (يدج اكدا) qui épousa la fille d'Alfagha Mohondh Amghar, et aussi une femme des Medjles, sœur utérine de la femme du cheikh Alfagha Mohondh Amghar. Il fut l'ancêtre des Ida Ouiddâdj (ايدوداج)³.

Le cinquième fut Abhandhâm (ابهنصام) qui épousa une femme des Medjles, étrangère aux quatre premières femmes. Il fut l'ancêtre des Doui Ya'qoub⁴.

Toutefois, d'après une autre tradition, les Tochômcha habitaient dans les terres du Sud : les uns étaient pasteurs les autres sédentaires. Ils demeurèrent ainsi un certain temps jusqu'à ce que les noirs vissent leur faire la guerre : 80 des plus nobles d'entre les Tounkilya (تونكليا) ou O. Daïman, périrent. Le reste des Tochomcha émigra vers le Tell (Tiris, Adras, Tagant)⁵. Si l'on admet cette tradition, on devra placer l'établissement des Zouaïa à proximité des noirs après leur départ de Taroudant et avant leur séjour dans l'Adrar et chez les Medlech.

1. *Chiam ez Zouaïa*, ap. Ismaël Hamet, *Chroniques sénégalaises*, p. 60 du texte, 229 de la traduct. qui ne nomme que l'aîné; *Kitâb el Ansâb*, id., p. 77 du texte, 245 de la trad.

2. *Chiam ez Zouaïa*, ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 61 du texte, 230 de la trad.

3. *Chiam ez Zouaïa*, ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 61 du texte, 230 de la trad.

4. *Chiam ez Zouaïa*, ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 61 du texte, 230 de la trad.

5. Lettre du cheikh Sidi Mohammed ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 3 du texte, 158-159 de la trad.

Pendant un certain temps, les Zouaïa (ou marabouts) eurent à souffrir des avanies que leur infligeaient diverses tribus, comme les Khebabcha, les 'Azizât, les Berâbich et les Zénaga (الانباط أزناشي)¹. Après leur départ, les Zouaïa respirèrent, mais bientôt ils furent opprimés par les O. Rizg (اولاد رزغ). Ces derniers reconnaissent pour ancêtres Rizg ben Addi (ادى) ben Hassân b. Hasan b. Mousa b. Ḥamid b. Sa'ïd ben Ḥassân b. El-Mokhtâr b. Moḥammed ben Ma'qil². On trouverait encore des membres de cette famille près de Miknâsah : c'est d'eux que sont issus les Zmeirat (ازميرات)³ dans le Sahara. Une tradition rapporte que les O. Rizg auraient précédé les autres tribus au Sénégal et auraient occupé l'île où s'éleva plus tard Saint-Louis⁴. Les Tochomcha furent donc opprimés par les O. Rizg⁵ et surtout des O. Bou 'Ali. L'insécurité était telle que quand ils arrivaient à un puits, ils ne faisaient pas

1. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 53, 62 du texte, 222, 232 de la trad.

2. Une autre tradition les fait descendre de Ma'qil par Moḥammed ben Ya'qoub b. Habba b. A'radj (var. Sirâdj) b. El Mahdi b. Moḥammed ben 'Obeïd Allah b. Chodjair (سجير, var. شجير, سكيل, سجير) ben Ma'qil. Cf. Ibn Khaldoun, *Kûtâb el 'Iber*, t. VI, p. 60. Les fractions des O. Rizg étaient les O. Mazzouk, les O. 'Abid, les Dja'afra, les Sekâken, les O. Yasin et les Reḥamnah (Ismael Hamet, p. 96 du texte).

3. Var. Zobeirât (زبمرات) et peut-être les Roqattat (رقيطات) d'Ibn Khaldoun (*Kûtâb el 'Iber*, VI, p. 60), qui se composaient de familles issues de Djelâl, de Sâlem et de 'Othmân, fils de Moḥammed, fils de Ma'qil.

4. La tradition sénégalaise les place déjà à Branangouyar, entre le village actuel de Bran et l'étang de Wèl à l'époque où Bou Bakar b. Amar apparut sur les bords du Sénégal. Il aurait même fait un long séjour parmi eux ; c'est de là qu'il serait parti chez les noirs infidèles (Gaden, *Légendes et coutumes sénégalaises*, p. 126-127). Les O. Rizg ne comprenaient pas seulement que des Arabes, puisqu'une fraction appelée du nom herbère de Taghridient, aujourd'hui soumise à l'émir des Trarzas, prétend avoir fait partie de cette tribu (Gaden, *op. laud.*, p. 202).

5. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. Sénég.*, p. 58 du texte, 227 de la trad.

agenouiller leurs chameaux, mais ils les abreuvaient debout et remplissaient leurs outres¹.

A la fin du VII^e siècle et au commencement du VIII^e, un de leurs persécuteurs les plus acharnés était Gueddoul ben Bou Mossa (كُدُولُ بْنِ بُوْمَسَّ) des O. Bou 'Ali². A certains moments, s'il faut en croire l'écrivain arabe, ils eurent recours à la magie pour se débarrasser de ses attaques. Un jour, étant arrivés avec ses gens au puits d'Agnint (اَكْنَيْنَت) ³, Gueddoul et les siens passèrent la nuit à se partager les Tochomcha et convinrent de les attaquer le matin s'ils ne payaient pas leurs redevances. A cette nouvelle, les Tochomcha répondirent : « Non pas, c'est nous qui nous les partagerons ». Douze d'entre eux récitèrent la sourate *Ta-ha* (xx^e sourate) sur un crottin de chameau et le déposèrent dans un trou. Un des compagnons de Gueddoul le combla par mégarde avec ses talons et le lendemain, ses compagnons le trouvèrent mort. Ils abandonnèrent leurs projets et les Tochomcha furent sauvés⁴.

1. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, p. 53 du texte, 228 de la traduction.

2. Une des fractions des O. Bou 'Ali, les Dhalhân (ظَلْهَانَ), habitait primitivement auprès d'un puits auquel elle a donné son nom : Tin Dhalhan (تِن ظَلْهَانَ), en arabe Tin Dhallah (تِن ضَلَّه). Je ne crois pas qu'on puisse identifier les O. Bou 'Ali avec les Ida Ouali, d'origine maraboutique, qui forment une partie importante de la population de Chinguït et qui possèdent aux environs les palmeraies de Toul et d'Amdaïr el Kebir et une partie de celles d'Amhainith, d'Amdaïr eş Şaghir, d'Itouaizzigt et de Timinit (Cf. Ahmed ech Chinguït, *Ouasi*, passim).

3. Du berbère اَكْنَيْنَت, diminutif d'Ignin اَكْنَيْن, arbre appelé en arabe *tandhob* تَنْضَب dont on fait des javelots : le nom berbère est probablement dérivé du wolof *gonaké gâ*. C'est un puits profond où il y a peu d'eau; près de là est enterré le Ouali Khailid خَيْلِيد, auteur du *Kitâb el Aşel el Mosaffa* (Ahmed Youra, *Kitâb el Ikhbdar*, f° 28).

4. *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénégal.*, p. 53 du texte, 222 de la traduction.

D'après un autre récit, deux hommes des O. Bou 'Ali, de la branche des Lahm b. El-Hadoum (لحم بن الحدوم) étaient partis à la chasse avec deux chiens : ils revinrent sans avoir rien pris. Ils passèrent près d'une femme vertueuse des Tochomcha : on dit qu'elle appartenait à la tribu des Idadjfagha¹ qui faisait sa prière, hors de son campement. Elle avait près d'elle son fils, un enfant gras et beau. Les deux hommes se dirent : Aujourd'hui nos deux chiens sont restés sans manger : cet enfant sera leur nourriture. Ils le partagèrent en deux et le leur donnèrent pendant que la mère répétait : « Mon Dieu ! tu vois cela ; on dirait que tu ne le vois pas ! »². L'un des chiens ayant fini sa part voulut enlever celle de l'autre : ils se battirent ; un des chasseurs tua le chien de son compagnon et tous deux s'entretuèrent : la conséquence fut la ruine des O. Bou 'Ali³.

Les O. Rizg furent chassés à leur tour par les O. Mobârek⁴ dont le chef était Aoudaika el Akra'. Il vint réclamer les redevances aux Tochomcha qui refusèrent d'abord, mais lui donnèrent un manteau. Il leur laissa sa lance en

1. Les Idadjfagha sont comptés parmi les tribus maraboutiques des Trarzas (Poulet, *Les Maures de l'Afrique occidentale française*, p. 261).

2. Une tradition analogue existe au sujet de la fille de Sidi 'Amer Amhâdj au Sig ; au sujet du fils du marabout Sidi 'l Hououâri, près d'Oran. Cf. mes *Dictons attribués à Sidi Ahmed ben Yousof*, p. 41-42, et les auteurs cités. En ce qui concerne El Hououâri, la mort de son fils est aussi racontée d'une autre manière. Cf. E. Destaing, *Un saint musulman au XV^e siècle*, p. 63-67.

3. *Chiam ez Zouaïa*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 53 du texte, 222-223 de la trad.

4. Les O. Mobârek descendaient de Moḥammed, fils de 'Amrân, issu de Ḥassan par 'Othmân, Maghfar et Loudaï (voir le tableau généalogique). Toutefois, Poulet (*Les Maures*, p. 98 et suivantes) fait de Mobârek (M'barek) un frère de Maghfar. La descendance indiquée par Delafosse, *Haut-Sénégal-Niger*, p. 377, est encore différente. Les O. Mobârek se partagent en quatre groupes : les Gachouch, les O. Mobârek du Bakounou, les O. Mobârek du Ouagadou (O. Maḥmoud) et les O. Khouizi. Ils se montrèrent hostiles à El Ḥâdj 'Omar.

signe de protection. Peu après, sur le conseil d'Aḥmed ben Damân, ils émigrèrent vers le Sahel. Toutefois, Aoudaïka, voulant établir son autorité sur toutes les tribus alla réclamer l'impôt chez les Doui Yaqoub, à Tin Iendjaou, après avoir vaincu ceux des Zouaïa qui lui refusaient ce tribut consistant en grains, vêtements et tabac (*sic*). Les Doui Ya'qoub, qui paraissent avoir été des Zenagas, bien qu'ils prétendent descendre des Tochomcha, refusèrent et la guerre éclata. A la bataille d'Agaiart (أَكْيَرْت) les O. Mobârek furent vaincus et Aoudaïka périt de la main d'El 'Okaira' ben El 'Afan. A l'annonce de sa mort, sa femme, qui se nommait Karṭoufâ (كَرْطُوفَا), monta sur un arbre appelé en berbère *Tichit* (تَيْشِط) et fit entendre ses lamentations. Depuis lors, l'arbre fut appelé Tichit ait Karṭoufâ (تَيْشِطَايْت كَرْطُوفَا)¹.

C'est approximativement à cette date qu'on peut placer la fondation de Chinguët, plutôt que vers l'an 400 de l'hégire, comme on l'a proposé. Aḥmed ech Chinguëti, dans le *Ouasi* dit 500 ans environ avant l'an 1329 de l'hégire c'est-à-dire vers 829. Il n'y a aucune confiance à ajouter à la tradition rapportée par Barth (*Reisen*, t. V, p. 522-523) d'après laquelle un certain 'Abd er Rahmân, homme distingué, originaire de cette ville serait allé à la cour de Haroun er Rachid, au III^e siècle de l'hégire. D'après Sidi 'Abdallah ben El Hâdj Ibrahim el 'Alaoui, dans sa *Risâlah* intitulée *عَلْ وَبَكْرِيَّةٌ مَجْدُ عَلْ وَصَحِيحَةُ النُّقْلِ إِدْوَعْلَى وَبَكْرِيَّةٌ مَجْدُ عَلْ*, le nom de Chinguët signifie « les sources des chevaux » (عيون الخيل). Cette ville aurait été fondée, ainsi que le qṣar voisin d'Abair²

1. *Chiam ex Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénégal.*, p. 61-63 du texte, 230-232 de la trad.

2. Voir plus haut, p. 448, note 3.

par des Alides venus de Tabelbalet¹. Ils y auraient formé quarante ou quarante-deux tribus (?) tant de race pure que de confédérés. L'établissement des Portugais à Chinguiï n'a aucun fondement historique, en dépit des allégations d'un ouvrage qu'on ne consultera qu'avec une extrême défiance².

A cette époque un nouvel élément vint se mêler à la lutte entre Marabouts, Arabes et Zenagas : ce sont les Maghâfirah dont le nom propre³ finit par désigner la caste des guerriers en opposition avec la caste maraboutique et les tributaires.

Les généalogistes racontent que Ḥasan ben 'Aqil eut deux fils : Aoudaï (أودَيِّ) ou Addi (أَدِّي) et Adlim (ادلیم) ou Delim. Suivant d'autres, Addi était père de Delim et non son frère. La mère de celui-ci était une servante de Addi qui eut des relations avec elle en cachette de sa femme. Quand elle mit au monde un fils, petit comme elle et lui ressemblant, on dit : Dolaïmah a enfanté Delim. Il grandit mais son père le reniait à cause de la jalousie de

1. Tabelbalet ou Tabelbala est une oasis à 145 kilomètres environ au S.-S.-O. de Beni 'Abbès; elle contient deux qşour : qşar Cheraia à l'Ouest et qşar Zekri, plus exactement qşar Merabtên à l'Est. Le véritable qşar Zekri, aujourd'hui ensablé, aurait été fondé par la tribu des Ahel Zekri qui aurait émigré vers le Sahel, lorsque, suivant la légende, il fut détruit par le sultan El Akḥal (le sultan noir). La population parle un dialecte mélangé de songhaï et de berbère. Cf. Cancel, *Etude sur le dialecte de Tabelbala*, p. 2-6; Léon l'Africain, *Della descrizione dell' Africa*, Ramusio, t. I, 1^o 74.

2. C'est celui de Dounet, *Une mission au Sahara occidental*, p. 55. Cf. sur son peu de valeur, Gruvel et Chudeau, *A travers la Mauritanie occidentale*, t. I, p. 35-36. Cf. sur Chinguiï Barth, *Reisen und Entdeckungen*, t. V, p. 255; Vincent, *Relation*, ap. *Annuaire du Sénégal*, 1864, p. 132-133; Panet, *Revue coloniale*, t. V; Colas, *Renseignements géographiques sur l'Afrique centrale*, p. 9-11; R. Basset, *Documents géographiques sur l'Afrique centrale*, p. 53-54; Aḥmed ech Chinguiï, *El Ouaşif*, p. 410-415, 416, 486-541.

3. D'après Aḥmed ech Chinguiï (*Ouaşif*, p. 72) les B. Maghfar serait une tribu nombreuse des environs de Fas, oncles du sultan du Maghrib par Khanâthi (خنثائي), fille du cheikh Bakkâr.

sa femme qui était hilalienne. Quand il eut atteint l'âge d'homme, sa bravoure et son énergie se manifestèrent. Un jour les guerriers étaient partis, la femme hilalienne resta en arrière avec ses enfants et Delim avec eux. Tandis qu'elle arrangeait sa litière, voici que des ennemis fondirent sur eux. Ses enfants s'enfuirent; il ne resta que Delim qui combattit jusqu'à ce qu'il eut délivré la femme de son père et tué des guerriers. Lorsqu'on s'arrêta pour manger¹, elle voulut comme d'ordinaire faire passer ses fils avant Delim, mais celui-ci s'écria : « Par Dieu, qu'aucun d'eux ne s'avance alors qu'ils ont fui et que je t'ai délivrée! » Dès lors, on le prit en affection². Il est inutile d'ajouter que ce récit n'a aucune valeur historique : c'est simplement un épisode du roman de 'Antar, transporté de l'Arabie en Mauritanie³. Tout ce qu'on peut conclure, c'est que cette branche, en raison de son origine, paraît avoir été tenue à l'écart. Aussi il est impossible d'admettre avec la généalogie publiée par M. Ismaël Hamet (*loc. laud.*) que les chefs des Trarzas Damân, Haddi, 'Ali Chandhora, etc., dont on verra plus loin l'histoire, descendent de Delim par son fils 'Azzouz⁴. La généalogie suivante due au Cheïkh

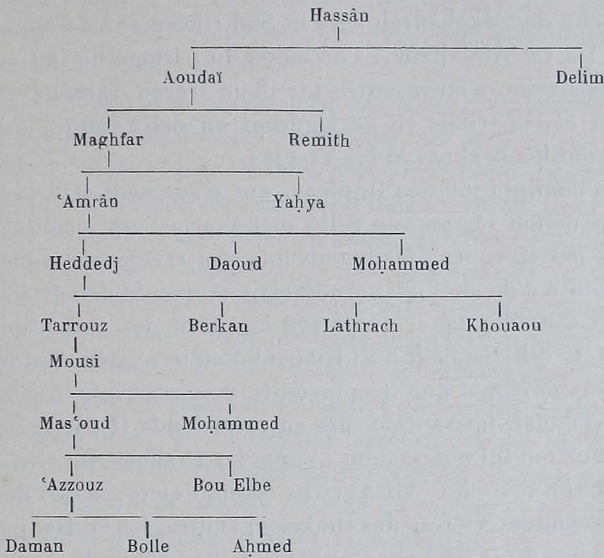
1. يتغدون variante de يتعادون.

2. Ism. Hamet, *Chroniques sénégalaises*, p. 96 du texte.

3. Cf. *Sirat el Fâris... Antar*, t. I, p. 81; *Kitâb 'Antarah ben Cheddâd*, t. I, p. 33; Devic, *Les aventures d'Antar*, p. 49-50.

4. La généalogie donnée par Poulet (*Les Maures de l'Afrique occidentale*, p. 136) n'est pas non plus admissible : il fait descendre les O. Delim de Remith (رميث), fils de Delim, fils de 'Antar, fils de « Makh-Far » (Maghfar). Or Remith est regardé comme frère de Maghfar, ancêtre des Loubeidhât et des Rehahla, tribu actuelle des Trarzas O. Nâser. Les O. Delim nomadisent entre les établissements espagnols de Rio de Ouro et l'Adrar; ils occupaient autrefois le Tiris; ils sont divisés en deux groupes : les Loujaikat et les O. Bamar (Poulet, *Les Maures*, 136-137) et forment, avec les O. Bou Sbâ et les Erguibat l'appoint le plus considérable des bandes de Ma'el 'Ainëin et de son fils El Haïba, et des troupes de brigands qui écumant le Sahara occidental. On trouve aussi leur nom écrit Dhelim (ظليم). Cf. sur eux Barth (*Reisen und Entdeckungen*, t. V, p. 562-564) qui les divise en deux groupes : les O. Delim

'Abd Allahi des Ahl Bou Hobeyni (Tendagha), et communiquée par M. l'administrateur Gaden, me paraît plus vraisemblable, en tenant compte, bien entendu, des lacunes certaines :



C'est de Tarrouz et de Berkân que se réclament les Trarzas et les Braknas (formes du pluriel des noms propres cités) et si l'étymologie de Terrouz est douteuse, il n'en est pas de même de celle de Brakna. C'est un mot berbère, de la $\sqrt{B R K}$, signifiant noir¹. Comment des gens issus de pure race arabe (les Ma'qil) ont-ils pu porter un nom berbère? Il n'est pas impossible du reste que Tarrouz et Berkân soient simplement des éponymes destinés à justi-

el Aḥmar et les O. Mâref; R. Basset, *Relation de Sidi Brahim*, p. 32, note 8 et les auteurs cités.

1. Cf. mon étude sur *Les noms des métaux et des couleurs chez les Berbères*, p. 27-28.

fier les pluriels Trarza et Brakna. Il faudrait admettre alors que des tribus berbères, fortement mélangées d'Arabes, ont rattaché leurs ancêtres à une souche arabe.

Tarrouz et Berkân sont considérés comme les chefs de la marche des Maghâfirah vers le Sud : avec eux se trouvaient les O. 'Abdallah. A l'occasion du partage du butin, une discussion s'éleva entre les deux frères Tarrouz et Berkân et les tribus se partagèrent en deux camps qui formèrent les Braknas et les Trarzas.

Mais l'émigration des Braknas, qui n'eut peut-être pas lieu en même temps que celle des Trarzas est racontée d'autre part avec les détails suivants. Au XIV^e siècle, sous la conduite d'un chef qui se nommait 'Amar 'Abdallah, ils vinrent s'établir dans la contrée au nord des forêts de gommiers d'El Fatak et d'El Hiebar¹ dont ils s'attribuèrent l'exploitation ainsi que de plusieurs mines de sel. 'Amar ben 'Abdallah laissa deux fils entre lesquels il partagea les tribus qui lui obéissaient : l'une, les Braknas, fut attribuée à son fils aîné 'Ali Agrichy (Haqqoreich حقريش) de qui descendent les rois des Braknas ; l'autre, les O. Hâdji, à son second fils El Aghi Darmanko². Les chefs de cette tribu, dont les membres étaient marabouts et, d'après Durand, faux, hypocrites, dissimulés, avarés et superstitieux,

1. La forêt d'El Hiebar, qui appartient aux Darmankour, était composée principalement de gommiers rouges. Elle était à trente-deux lieues de l'escale du Coq et du fort de Podor, et à quarante lieues de l'escale du Désert (Trarzas), à vingt lieues de Portendik, à soixante lieues d'Arguin et à vingt-cinq lieues de la rivière S. Jean et du cap Mirik dont les Anglais s'étaient réservés la propriété par le traité de 1783 (Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. 1, p. 223-224). Un rônier marquait l'escale de Darmankour, du reste peu fréquentée par les marchands (Mollien, *Voyages en Afrique*, t. 1, p. 32).

2. Les Darmankour ou Idaou el Hâdj fondèrent diverses colonies au Cayor, sur la rive gauche du fleuve. Ainsi les Gadde-El dont les serinye ont pour nom de famille 'Amar, les Ngoumbala, etc. (Gaden, *Légendes sénégalaises*, p. 202).

portaient le titre héréditaire de Chems¹. La généalogie de Carrère donne pour successeur à Haqqoreich, El Mokhtâr, Sidi Ali et Aḥmed qui eut quatre fils : Sidi 'Ali, Manşour, Moḥammed et Bakkâr que nous verrons plus loin, contemporain de 'Ali Chandhora et vivant par conséquent au commencement du xviii^e siècle.

Les Maghâfira, représentés par les O. Damân, vinrent à Agonint réclamer aux Tochomcha, en manière de redevance, un manteau, un sac à provisions plein de grains et du tabac; le chef était Sasi ben Damân. Ils obéirent mais, suivant leur usage, firent remettre ce tribut par les plus pauvres d'entre les justes de leur communauté : c'était le moyen d'attirer sur l'opresseur la vengeance divine. Elle menaça Sâsi qui se hâta de rendre ce qu'il avait reçu². L'habileté d'Abou Zeïd el Ya'qoubi et l'intelligence de son cousin Baba Aḥmed de Tachedbit délivra les Tochomcha des exigences de Sid Brahim ben Sid Aḥmed el 'Arousi qui séduisant les gens par ses ruses et ses artifices parcourait les campements des Zouaias du Sud dont le chef paraît avoir été In dag Sa'ad et Tachedbiti³.

Un combat sur lequel nous n'avons pas de renseignements précis fut livré à In Ieich (النيش), entre les O. Rizq et les Maghâfirah, dans lequel Amhainin ben 'Isa fut tué. Les O. Rizg rentrèrent dans leurs campements. A cette époque, ils étaient divisés : les uns avec les Lektaïbât

1. Labat, *Relation de l'Afrique occidentale*, t. I, ch. xvii, p. 196-197; ch. xix, p. 244; Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 34; Durand, *Voyage au Sénégal*; Golberry, *Fragment*, t. I, p. 213-214, 221-223; Mollien, *Voyage en Afrique*, t. I, p. 32; Carrère et Paul Holl, *Le Sénégal*, p. 223.

2. *Chiam ez Zouaia* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 63 du texte, 232-233 de la trad.

3. *Chiam ez Zaouia* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 63-64 du texte, 233-234 de la trad.

(الكتيبات, لكتيبات) campaient à Tin Iâchil¹; les autres, ayant pour chef les O. Bou 'Ali, à Tilimmas. Ceux-ci firent une expédition dans l'Est et revinrent chargés de butin. Au retour, quelques-uns de leurs détachements passèrent par Tin Iâchil pour regagner Tilimmas. Le dernier, fait d'une trentaine d'hommes, fut attaqué par trahison, pillé et massacré par les Lektaiât. Les O. Bou 'Ali, furieux, demandèrent du secours aux Maghâfirah à qui leur chef, Moḥammed ben 'Isa, offrit des grains de choix, des vêtements de luxe et du tabac de qualité supérieure, appelé *tabgha Kabbal* (طَبَغُ كَبَل). Les Maghâfirah acceptèrent et se mirent en marche contre les Lektaiât. A cette nouvelle, ceux-ci prirent la fuite avec les B. Rizg, mais ils furent rejoints et battus à In Titâm²: le fils de l'émir des B. Rizg, Ech Chobail ben Amhainin (أَمْهَيْينِينَ) ben 'Isa, fils de celui qui avait péri à In Ieich, fut tué ainsi que deux fils d'El Mousi. La bataille se livra en 1040 (1630-1631)³.

1. Tin Iâchil (تِنْ يَاشِل) est un puits ancien, abondant en eau: en berbère Tin Iachchidj (تِنْ يَشْحِج). *Iachchidj* signifie en berbère « celui qui est qualifié par la vie ». Il appartenait anciennement aux B. Rizg, aux Akhlifa et aux Lektaiât. Ce campement a été regretté dans une pièce de vers composée par Aḥmed ben Chein ed Dalmâni, quand il se trouvait à Marrâkoch. Elle commence ainsi: (taouil)

الا ليت شعري هل ابيتن ليلة ⑤ وللنفس بين المأمئيين ثلوج
وهل لي بذات الحى عيش الذه ⑥ منازلنا قسا وحيث نروج

« Si je savais si je passerai encore une nuit et si mon âme aura de la tranquillité entre les Mâmain (puits entre Tiniâchil et Agnint).

« Et si je goûterai encore une fois les plaisirs de la vie à Dzât el Ḥayy: c'était jadis nos demeures, alors que nous étions inconstants. » (*Kitâb el Ikhbâr*, t^o 29-30.)

2. In Titâm (انْتِيمَان) est appelé In Titân (انْتِيمَان) dans le *Kitâb el Ikhbâr*.

3. Cf. la *qasidah* d'Ibn Khalnâ v. 56, qui donne la date de 1040 hég. *Kitâb el Ikhbâr*, f. 29 v^o; *Chiam ez Zouaia*, p. 65-67 du texte, 235-237 de la traduction. C'est par erreur que M. Ism. Hamet donne 1648-1649 comme correspondant à 1040; ailleurs, *La civilisation arabe en Afrique centrale* (*Revue du monde musulman*, t. XIV, p. 9), il donne 1628, concordance également fautive.

Après la bataille, Aḥmed, Sâsi et 'Attâm, fils de Dâmân¹ vinrent réclamer des redevances des Tochomcha. Ceux-ci refusèrent et repoussèrent même la demande d'un chameau pour chacun des chefs. Ils se retirèrent, mais en route, Aḥmed rencontra El Mokhtâr ben 'Abdallah des O. 'Abdallah (Braknas) qui amenait à El Fâdhel b. Moḥammed b. Idiman un chameau en présent. Il alla alors conseiller aux siens de s'attirer les bonnes grâces des Tochomcha et leur protection près de Dieu et de devancer les O. 'Abdallah en leur portant des cadeaux. Le conseil fut suivi et depuis lors, ils tinrent la première place dans les prières des marabouts².

Une autre demande de redevances fut écartée par des moyens magiques. Haiba, fils de Sid Ibrahim el 'Arousi vint, comme son père, à la tête d'une armée, réclamer un tribut aux Tochomcha. Ceux-ci se réunirent à Tigoufatin (تِغَوْفَاتِينَ) et firent appel à Sid el Amin el Barakallah, lui promettant une contribution de grains et de beurre s'il écartait l'ennemi. Il planta, aux quatre coins du camp des Tochomcha, quatre piquets sur lesquels il avait récité le verset 110 de la sourate XVI du Qorân, les versets 47 et suivants de la sourate XVII, le verset 55 de la sourate XVIII et le verset 22 de la sourate XLV. Ensuite, il ordonna aux jeunes gens de pousser des cris. Haiba, effrayé, décampa avec tous ses gens³.

C'est, je crois, à cette date qu'on reportera la séparation des Tochomcha, placée par l'auteur du *Chiam*, immédia-

1. Deux fils de Dâmân, ainsi que Moḥammed Kerim ed Daïmâni, furent loués dans une longue qasidah par Moḥammed b. 'Abdallah b. Abidjen des Ida Ou 'Ali (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasi*, p. 13-17).

2. *Chiam ez Zouaia* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 67-68 du texte, 237-238 de la traduction.

3. *Chiam ez Zouaia* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 68-69 du texte, 238-239 de la trad.

tement après la journée d'In Titâm. Les B. Idimân¹ se joignirent aux Idaghamhad (أيدغمهد, var. Idaghamhad (أيدغمهد)); les Idamâssa (أيدماس) aux Ida Ankedj (يدن كح) var. Idan Abidja (يدن ابج) les Alfaghioun (الالفغيون) aux Ida Godja (أيدكج) les Doui Ya'qoub et les B. Iddam au Soudanais Abou Bekr Djoub et les Idan Abiadj (أيدن ابيج) aux Ida Iedjba (أيديجب)².

Les Zouaia n'abandonnèrent pas sans lutte la prééminence aux Maghâfirah, et, à un moment, ils faillirent triompher. Ils choisirent pour chef le ouali Abou Bekr Nâsir eddin ben Abhour qui était d'origine lemtouna³ : il avait un frère nommé Monir ed Din. Il était de petite taille; il avait le teint blanc, les cheveux frisés, le nez peu saillant et les talons écartés. On cite de lui de nombreux miracles, dont quelques-uns sont de vrais tours de passe-passe. Il s'acquît de la réputation comme guide spirituel, annonçant l'avenir, indiquant d'avance ceux qui seraient sauvés, si bien que les gens finirent par se laisser guider par lui dans leurs affaires temporelles. Il avait des extases et la vénération qu'on lui portait était excessive. On recueillait pour les boire sa salive et l'eau dont il s'était rincé la bouche : on mangeait avec dévotion le reste de ses repas. Lui-même prit d'abord le nom de *Sidnâ*, puis

1. Le chef de cette famille, Moḥammed b. Idimân était regardé comme le protecteur des marabouts contre les O. Rizq et les sultans des Al-Tenkolla (آل تَنكَل) *Chiam ez Zouaia*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 70 du texte, 240 de la trad.

2. *Chiam ez Zouaia* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 67 du texte, 237 de la trad.

3. *Vie de Nâsir eddin* ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 8-50 du texte, 104-218 de la trad. C'est cette biographie qui a fourni les principaux éléments pour ce qui suit. Cf. aussi Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 470-471.

d'Oudjeft (اوجفت)¹ ajoutèrent un renfort de 60 hommes. L'expédition arriva de nuit près d'Abakh (اباخ) fleuve du Châmâna. Le roi du pays qui se nommait Birogrig (بروگرگ) fut averti par ses sujets de l'approche d'une armée de blancs (بيضان). Il manda un de ses chefs² qui vint accompagné de huit cavaliers et lui communiqua la nouvelle que les blancs avaient passé le fleuve (le lac?). Le chef déclara que c'était faux et que l'informateur était connu pour un lâche, puis il partit. Le lendemain arrivèrent les Musulmans, guidés par En Nadjib monté sur un chameau et frappant du tambour. A sa vue, le roi nègre prit la fuite à cheval, mais il fut rejoint et tué par les cavaliers maures. Le qâdhi 'Othman voulait confier le gouvernement du Châmâma à un des principaux de Guennâr (گنار), mais, sur le refus des habitants, il en investit Inça Sâr (انطى) oncle maternel des enfants de Hamad Fâl (همد فال) et frère d'Abdjingâr (ابجنگار). C'est lui qui, comme le prédit Nâsir eddin, tua plus tard le qadhi 'Othmân à la journée d'Indjiri. El Fâdhel délivra un certain nombre de femmes

qadhis à Kathib el Qodhât, mais quand, à la mort de 'Othmân, les Tolbas eurent proclamé pour chef suprême El Mobârek, El Fâdhel, qui était son concurrent, alla se joindre aux Maghâfirah (*Vie de Nâsir eddin*, p. 44-45 du texte, 210-211 de la trad.). Il mourut en dzou'lhidjdja 1099 (nov.-déc. 1684). Son fils Aḥmed Zarrouk fut enterré à Agdernit.

1. Il s'agit ici de la ville d'Aoudjeft (اوجفت) dans l'Adrar, à deux jours de Chinguit, peuplée en grande partie de Samâsida et aux environs de laquelle sont de nombreuses palmeraies (Aḥmed ech Chinguiḥi, *Ouasi*, p. 416, 418).

2. Le texte porte بطريق من بطارقة que M. Ism. Hamet, p. 175, traduit par « patriarche ». Il ajoute en note que بطريق ou بطريك est le latin « patricius » (*sic*) « qui sert à désigner un général d'armée chrétienne et aussi les patriarches revêtus d'une dignité spirituelle comme les évêques d'Orient ». Il a confondu le mot بطريق qui dérive du latin *patricius* par l'intermédiaire du grec πατριχος et est donné à tous les généraux chrétiens, et le mot بطريك qui vient du grec πατριάρχης et désigne en Orient les patriarches d'une secte chrétienne (nestoriens, melchites, jacobites).

et d'enfants des Zouaias que les rois nègres avaient enlevés.

A ce moment, Nâsir eddin groupait autour de lui, non seulement des Zénagas et des Zouaias, mais encore des Maghâfirah et des nègres. Mais cet accord ne dura pas. Les Zouaias voulurent lever la *zekkah* (impôt légal), et cette contribution fut mal vue des guerriers. Un des tributaires (الْحَبَّة) nommé Babbah (بَابَه) la refusa et fut appuyé par les Hassania qui déclarèrent que l'impôt devait être payé de bon gré¹. A Tachedbit, on fit des difficultés : bien plus, Haddi² envoya une troupe de Maghâfirah enlever de vive force tout ce que Sid el-Hasan ben El Qâdhi, chargé de lever l'impôt, avait recueilli. Les tolbas passaient du reste pour avides comme on le voit par une parole du chef des O. Rizg : cependant ils songèrent à conserver la paix. Une députation composée d'El Moșafâ ben El Qorrâh, du cheïkh El Amin ben El Fâdhel et de Moħammed ben Baba Aħmed fut envoyée chez les Trarzas et les autres Maghâfirah. Mais Maħmoud ben 'Aballa (عَبَلَّ) fit échouer leur mission : un fetoua avait été rendu par un personnage vénéré, El Hâdj 'Abdallah el Belħasani, déclarant qu'il était licite de verser le sang des tolbas et de piller leurs biens. Tous les Maghâfirah étaient d'accord, tandis que leurs adversaires étaient divisés. Ainsi les Tochomcha et les Idjaidjba (الْجَيْجِبَة) étaient unanimes à vouloir la guerre ; d'autres se partageaient entre les deux partis, comme les Ida Ou 'Ali et les Ida Belħasan de Chinguiť. Les premiers

1. D'après une tradition communiquée par M. l'administrateur Gaden, la guerre eut effectivement pour cause le refus de payer l'impôt et ce fut Boubba, tributaire de Kheyliť Ould Mokhtâr, marabout de Tachedbit, qui le refusa à son patron et se réfugia auprès du chef des Trarzas.

2. Peut-être Haddi, chef des Trarzas, fils d'Aħmed O. Daman et père de 'Ali Chandhora.

étaient commandés par 'Abdallah b. Tâleb, connu sous le nom d'El Ghâdhi (القاضي = العاطي) et ils venaient à peine de terminer la guerre qui avait eu lieu à Chinguït. D'autres restèrent entièrement neutres, comme les O. Abieiri (البييري)¹.

C'est alors que commença la guerre de Chorbobbah (شورببده)².

L'armée de Nâsir ed din comptait douze mille hommes : il la divisa en deux corps : l'un commandé par El Qâdhi opéra dans l'Ouest et revint avec du butin sans avoir livré bataille; l'autre ayant à sa tête Moḥondh ben Djabba el Bârtili (محمض بن جبّ البارتلي) et El Moṣṭafa ben Okhtaïr, partit pour l'Est et eut à In Toudjadj avec les Maghâfirah une sanglante rencontre dans laquelle le chef zouaia fut blessé.

1. Aḥmed ech Chinguïti, *Ouasit*, p. 429.

2. Le sens de ce mot est incertain. Dans un passage, l'auteur de la *Vie de Nâsir eddin* le prend comme un nom de lieu « Nâsir eddin disait aux gens de Chorbobbah qui étaient Zouaias (لاهل شرببه من الرواية) » et dans un autre passage (p. 15 du texte) : « C'est le mot qu'ils emploient pour quiconque vient de recevoir un ordre; ils le prononcent d'un ton élevé en baissant les coins des lèvres et en remuant la tête; c'est aussi un cri de guerre par lequel ils s'excitent à combattre l'ennemi quand ils le rencontrent : « مشتق من قولهم لكل من اتاهم شُرْبِيَّةٌ وهو امر له ان يفعل فعلا وهو ان يصوت بعد ان يرخى شدقيه ويحرك اسه وهو عندهم من اصوات اهل الحرب يكضوه بذلك على قتال العدو اذا لقيهم (شُرْبِيَّة) ». Dans le *Ouasit* (p. 178, note 6, et p. 469, note 1). Aḥmed ech Chinguïti le prononce Charbabba (شُرْبِيَّة) et l'explique en disant que شر a le sens de guerre et que بَب est un nom d'homme : le tributaire Babba qui refusait de payer. Dans un de ses poèmes, Moḥammed ibn el Talab el Ya'goubi donne la leçon Chirbobba : (taouil)

على حافظ من عهد شُرْبِيَّة حافظوا على ملكه مثل المطجرة مهليع

« Sur une voie droite et large comme la voie lactée dont ils ont maintenu la conservation depuis le temps de Chirbobba. »

Il s'agit de la famille d'Abou Mousa b. Ya'la b. 'Amir (Aḥmed ech Chinguïti, *loc. laud.*).

Dans la journée de Djioua (جيو)¹ qui suivit, les Maghâ-firah attaquèrent d'abord les troupeaux des tolbas et tuèrent deux hommes des Ida Ou Djâqos (ايد و جاقس) qui recherchaient leurs chameaux. Mais Nâsir eddin se mit à leur poursuite avec les Azzoun qui perdirent 33 hommes et leur reprit leur butin.

La journée qui vint après déterminâ la défaite du parti des Marabouts. Nâsir eddin, d'après les traditions, avait prévu sa mort et l'annonça en des termes qui rappellent un propos de Léonidas aux Thermopyles². El Fâdhel el Kaouri, ayant reçu des mets accommodés au safran, les fit offrir à Nâsir ed Din. Mais celui-ci les refusa en disant à El Mâhi ben El Fâdhel et à Moḥammed ben El Amin ben El Fâdhel : « Nous n'en mangerons pas, car nous déjeunerons aujourd'hui de choses plus délicates et plus agréables que celles-ci ». C'était le matin de la journée de Tirtillas³ et l'imâm prédit la mort de ceux qui devaient y succomber, lui compris.

1. S'agit-il du Djioua, autre nom de Mersa que les Européens appelaient Portendick (Altération de Port d'Haddi). Cf. Bou 'l Moghâdâ, *Voyage*, p. 483; Donnet, *Une Mission*, p. 8; Gruvel et Chudeau, *A travers la Mauritanie*, p. 89, 160. En ce cas la bataille aurait été livrée au bord de la mer. C'est à tort que M. de Slane (*Histoire des Berbères*, t. II, p. 15, note 1) a cru retrouver dans Portendick le nom de la tribu Iemtouna des B. Ourtenâq (ورتنطق), Ibn Khaldoun, *Kitâb el Iber*, VI, 181). Portendik se nommait encore Port d'Addy au xviii^e siècle.

2. Plutarque, *Apoptegmes des Lacédémoniens*, § 13.

3. Tirtillâs (تيرتلاس), qui signifie en berbère « les os sont cachés » à cause des morts qui y sont enterrés, est un des puits de l'Aouilil, région qui se trouve entre Amendou (امندو, var. Amender امندر) du côté occidental, et Aoutcharfar (أَوْجَفَر) du côté oriental, jusqu'à El Ghaicha (الغَيْشِي) du côté nord. Le nom berbère d'Aouilil (اوليل) est Aoutchatchen (اوجاچن), pluriel d'Aoutchitch (اوجيچ) (*Kitâb el Ikhbâr*, f^o 14-15). Aouilil est déjà mentionné par Ibn Haouqal, comme contenant une mine de sel; il était éloigné d'Aoudaghost d'un mois de marche et de Sidjilmasa d'un mois et demi. L'auteur ajoute qu'on se trouvait alors en pays musulman, ce qui semblerait indiquer qu'à son époque

Les Zouaias furent cependant vainqueurs. Ils tuèrent plus de cent Maghâfirah et parmi eux leur chef Maḥmoud ben 'Aballa, l'instigateur de la guerre et poursuivirent leurs ennemis jusqu'à Tanâfalit, mais Nâsir eddin succomba avec sept de ses compagnons et ce fut une perte irréparable. Avec lui périrent son frère Ḥomâin (حجين). Aballa (أبَلّ), Ḥabib ben Alfagha (ou Atchfagha) Aoubak (حبيب بن الفغ اوبك), Mâhi (مَاه) ¹; Moḥondh ben Alfagha (ou Atchafagha) El Amin (محمض بن الفغ الامين), El Mokhtâr ben Aoubak (حويك var. اوبك). El Moṣṭafa ben Motaili (صنّب) Adjouad ben Ya'qoub ², Ṣanba ben Ourzig (بن ورزك) esclave d'Ibrahim, plus deux hommes des O. Zeïneb. Trente-trois des Azzoun et deux hommes furent blessés : Iâ Moḥaououam (يأحموم) et Yâballa (يابَلّ) ³.

(1^{re} siècle de l'hégire, x^e siècle de J.-C.) le pays environnant n'était pas converti à l'islâm (Ibn Hauoual, *Description de l'Afrique*, trad. de Slane, p. 68). El Bekri, un siècle après, mentionne les salines d'Aoulil dans le pays des Djed-dala (*Description de l'Afrique*, p. 79). On assimile aujourd'hui Aoulil à Arguin, malgré l'opinion de Reinaud qui y voyait à tort les salines de Gandiole. Cf. Desborough Cooley, *The Negroland of the Arabs*, p. 22-23; Gaden, *Les Salines d'Aoulil (Revue du monde musulman*, 1910, p. 436-443); Gruvel et Chudeau, *A travers la Mauritanie occidentale*, t. I, ch. v; Hartmann, *Zur Geschichte der Westlichen Sudan*, note 21, p. 18-19. On appelle aujourd'hui Aoulil In Ouelalen (إِنّ وِلَالين). A son extrémité occidentale est une mine de sel appelée Intaouert (انتورت) qui signifie en arabe Abou'l Melj. Une des sebkhas porte le nom de Hâdith (حادث) d'où sort El 'Adilah (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 13).

1. Mâhi ben El Fâdhel fut tué par Et Tounisi ben Sid Brahim, père d'El Karifah (*Kitâb el Ansd̄b*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 81 du texte, 249 de la trad., qui l'appelle El Mâhi الماهي).

2. Il est appelé Adjouad Maṣgharâ (أجود مصغرا) par le *Kitâb el Ansd̄b*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 89 du texte, 258 de la trad.

3. Le vers 54 de la qaṣidah d'Ibn Khalnâ dit que la bataille de Tirtillas eut lieu بعام شته. En appliquant à ce chronogramme le calcul de l'Aboudjed, on trouvera le chiffre de 355 (ش = 300, ن = 50 et ه = 5) qui est manifestement impossible. Mais on m'a communiqué au Sénégal une notation différente que je donne ci-dessous, et dans laquelle ش = 1000, ن = 50 et ه = 5. Le chiffre ainsi obtenu est 1055. Comparée aux dates qui suivent, celle-ci me paraît trop

Sur l'avis du qâdhi 'Abd Allah ech Chinguiti les cadavres de Nâsir eddin et de ses compagnons ne furent pas lavés et on ne prononça pas sur eux les prières des morts : on les considérait en effet comme des martyrs, ayant péri en combattant les infidèles.

Il y eut ensuite une rencontre à El Khaouâr (الخوار)¹ contre les Trarzas commandés par Haddi : elle paraît avoir été de peu d'importance.

La guerre se prolongea encore pendant plusieurs

reculée. La qaṣidah, v. 54, nous dit en effet que la paix qui suivit Chorbobbah eut lieu بعام شغه. Avec l'aboudjed oriental, nous trouvons 385 (ش = 300, ب = 80 et ه = 5) aussi impossible que le chiffre précédent. Avec l'aboudjed sénégalais, nous avons 1085 (ش = 1.000, ف = 80, ه = 5) qui est admissible. Mais si nous gardons pour la date de la bataille 1055 (شغه), il faut admettre que la guerre a encore continué 30 ans après la mort de Nâsir eddin. Or, comme nous le verrons plus loin, les événements se précipitèrent. Il est évident qu'il y a lieu de se défier des chronogrammes. On pourrait peut-être pour Chorbobbah (bataille de Tirtillas) lire بعام شغه (ش = 1000, ع = 70, س = 5) = 1075. Cette correction aurait pour avantage de ne pas modifier la date de la paix, qui paraît assurée par d'autres synchronismes. On peut supposer qu'après la mort de Nâsir eddin, la guerre dura encore dix ans ; la mort de Haddi, chef des Trarzas, étant placée en 1095, dix ans après la conclusion de la paix. Je ne donne, bien entendu, cette correction que comme une hypothèse.

Voici la table des chronogrammes telle qu'elle est employée chez les Maures :

1. ايقش.	4. دمت.	7. زعد.
2. بكر.	5. هنت.	8. حفظ.
3. جلس.	6. وضع.	9. طضع.

هذا لرموز تدعى عند البيضان بالغبار

La première lettre à partir de la droite compte pour une unité, la seconde pour une dizaine, la troisième pour une centaine et la quatrième pour un mille. Ainsi dans ايقش : ا vaudra 1 ; ق 10 ; ش 100 et بكر : ب compte pour 2 ; ك 20 ; ر 200, etc.

La valeur de chacune des lettres est donc la suivante : ا = 1 ; ب = 2 ; ت = 400 ; ج = 3 ; ح = 8 ; خ = 600 ; د = 4 ; ذ = 700 ; ر = 200 ; ز = 7 ; س = 300 ; ش = 1.000 ; ص = 60 ; ض = 90 ; ط = 9 ; ظ = 800 ; ع = 70 ; غ = 900 ; ف = 80 ; ق = 100 ; ك = 20 ; ل = 30 ; م = 40 ; ن = 50 ; ه = 5 ; و = 6 ; ي = 10.

1. Là est enterré Abou Maïdjah (أبو مبيجة) Ahmed Châ Allah, fils de Ya'qoub In Allah (*Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 78 du 'exte, 247 de la trad.).

années, mais elle fut marquée par les défaites des marabouts qui étaient loin d'être organisés comme leurs adversaires¹. Après la mort de Nâsir eddin, ses partisans prêtèrent serment au faqih El Amin qui était le plus instruit des hommes de son temps et avait des sympathies chez les marabouts comme chez les Maghâfirah. Ceux-ci déclarèrent qu'ils se soumettraient à lui, ce qu'ils n'avaient pas voulu faire pour Nâsir eddin qui n'était pas des descendants de Sid el Fâdhel² : en effet, il était Lemtouna. El Amin se montra alors disposé à faire la paix avec les Maghâfirah. Mais les tolbas le déposèrent et proclamèrent à sa place le qâdhi 'Othmân.

Celui-ci avait la réputation d'être sévère pour les rebelles, doux pour les faibles. Il recommença la guerre contre les Mâghâfirah qui furent battus par une troupe de 800 hommes à Tilmas : on leur enleva 400 chameaux appartenant aux O. 'Aid. Là périt Adjouad ben Alfagha Aoubak. Le qâdhi 'Othmân n'assistait pas à cette bataille.

Ce succès fut suivi d'un grave échec. El Ḥasan étant allé, avec les principaux qâdhis, percevoir l'impôt de l'achour chez les O. Khelif et les O. Rizg, fut bien reçu en apparence, mais Aoudaïka ben Bou Ayoub Borigrig (un descendant du roi nègre de Châmâma?), les chefs des Arghiouât (أرغيوأت) et des Barân (بران) conspiraient leur perte. Ils firent prévenir Haddi et les Maghâfirah par Sid Aḥmed et Teferiti et El Fâdhel el Bafori que les tolbas d'El Ḥasan étaient dispersés au milieu des populations. Les Braknas refusèrent de se joindre aux Trarzas qui, secondés par Ghailân, les O. Khalif et les Noirs attaquèrent les tolbas et les exterminèrent, sauf un petit nombre, à

1. Aḥmed ech Chinguïti, *Ouasil*, p. 470.

2. Ancêtre de Ma el 'Aïneïn et de son frère, Cheïkh Saad Bouh.

l'endroit appelé depuis Kathib el Qodhât¹. Parmi les morts se trouvait El Máhi, tué par 'Isa ben Kounta el Kholaïfi. Après sa mort, une lueur jaillit de son pied et l'on put, à sa lumière, enterrer ses compagnons².

Ce désastre fut vengé par El Fâdhel el Kaouri qui se trouvait chez les Ida ou Fâl et qui, avec quelques cavaliers, alla attaquer les O. Khalif, les Bâfor et les Arghiouât. La journée prit le nom d'Eṣ Ṣâki (الصاك). Aoudaika ben Bou Ayoub et le Sid Aḥmed ben Abou Bekr furent tués avec 38 hommes des O. Khalif et un certain nombre d'Arghiouât.

Le qâdhi Othmân voulut à son tour venger El Ḥasan sur les noirs qui avaient pris part au guet-apens. Il marcha contre eux, mais fut surpris par eux de bon matin : sa troupe fut défaite et lui-même, comme l'avait prédit Nâsir eddin, fut tué par Intaşar qu'il avait mis à la tête du Châmâma. Avec lui périrent également Mouloud Moḥammed, El Moṣṭafa ben El Fâdhel, Amna ben Alfaghâ, El Mokhtâr El Iadhanhandhi (اليدنهضى var. المهنضى) avec son cousin Abhandham ben Mohondh b. Alfagha Aoubak et d'autres.

Cette mort divisa les tolbas. Les uns proclamèrent Nour eddin El Mobârek b. Ḥabib Allah, tandis que les O. Rizg se ralliaient à El Fâdhel el Kaouri. Sur les instances de son frère Ibrahim, celui-ci se désista, mais il passa avec les siens du côté des Maghâfirah, El Mobârek resta seul chef des tolbas. Il avait la peau blanche, la taille élevée, de beaux traits et les extrémités fines. Il passait pour le plus savant, le plus généreux et le plus brave des jeunes gens de son époque. A la tête de 400 hommes — on voit

1. Cet endroit est aussi appelé A'lib el Ghodhaia (كتيب = آعليب الغظايا) (القضاة). Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasit*, p. 470.

2. *Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet; *Chron. senég.*, p. 83 du texte, 252 de la trad.

combien les 12.000 guerriers de Našir avaient diminué — ; il marcha contre les Maghâfirah. Ceux-ci le cernèrent à El 'Arch¹, mais il remporta la victoire. Toutefois ils réunirent tous leurs alliés et leurs tributaires et vinrent l'attaquer à Tin Iadjmâr (ثِنِّ بَجْمَار) ou Tindjemâr (ثِنِّبَجْمَار)². La journée fut désastreuse pour les tolbas. El Mobârek fut tué par un homme des O. Dâmân, et avec lui un grand nombre de personnages considérables : Mateili, oncle de l'imâm, et ses deux fils, El Qâdhi et El Hâdi, Aḥmed Sinbeiro (سِنْبَيْر), fils d'El Fâdhel b. Moḥondh b. Idimân; Aḥmed et El Amin, fils d'El Moṣṭafâ ben El Fâdhel, 'Abdallah en Nâmiri, Moḥondh ben Â'didj (مَحْنَصُ بْنُ أَدِيح), var. 'Azabadj (أَعَزْبَج); El Mokhtâr ben Mâhi, Aghlakouraid' (أَعْلَكُورِيد), neveu du qâdhi 'Othmân; Moḥondh et El Amin, fils d'Alfaghâ Balla (بَلَّ)³, Aḥmed ben Khalnâ⁴;

1. Mare d'hivernage dans l'Aftout de Faye (Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 227, 275).

2. En berbère Tindjoummaren (ثِنِّبَجْمَرَن) : ce mot désigne les lignes qui ornent les coupes, car cet endroit a des lignes blanches et rouges. (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 13-14). C'est sans doute le Tindjmareh de Gruvel et Chudeau (*A travers la Mauritanie*, p. 65-67), saline et puits près de l'Aftout Saheli. Là fut enterré Abou Haïda El Mokhtâr, célèbre pour sa science, fils de Yahya, des Ida Ya'qoub (*Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet; *Chron. sénég.*, p. 91 du texte, 260 de la trad.).

3. Il n'est pas probable qu'il soit le même que Billa, dernier fils d'El Mokhtâr b. 'Othman, car son nom était 'Abdallah. Mais peut-être est-ce le même que le faqih Billa, cousin d'El Fâdhel el Kaouri, mentionné dans la qasidah d'Ibn Khalnâ, v. 8, et enterré à In Tizzit (انْتِزِيْت, var. انْتِزِيْت), puits ancien, dans un marécage boisé, au S. d'Aouleyat; en berbère In Tizidh ان تَنْز. Il a le sens de السفا, arbuste épineux, et on le trouve sous ce nom dans ces vers :

وَصُنْتُ الدَّمُوعَ لَدَى أَرْبَعِ بَوَادِي [الاراكِ بَوَادِي] الصَّفَا

« J'ai retenu mes larmes près d'Arba', puis à Ouâdi' Arâk, puis à Ouâdi's Safâ. »

(*Kitâb el Ikhbâr*, f° 27 v°; *Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet; *Chron. sénég.*, p. 82 du texte, 250 de la trad.).

4. Peut-être un ancêtre de l'auteur de la qasidah.

Moḥammed ben Moḥondh ben El Ḥasan In d Aoubak, les deux fils d'Adjouadj; Imidjen (إميدجن) ben El Moṣṭafá, frère de Mouloud qui tomba avec le qâdhi Othmân, etc. D'autres périrent dans les journées qui suivirent, parmi lesquels Ḥabib Allah, fils d'Aḥmed Sinbeiro, tué avec le qâdhi 'Othmân.

Ce désastre amena de nouvelles défections : le faqih El Amin se retira avec des femmes et des enfants chez les Maghâfirah, tandis que Monir eddin, frère de Nâsir eddin, était proclamé par les survivants et se dirigeait avec une centaine de cavaliers sur le Fouta et les Ida Iadjba (إيدك ينجب). Ceux-ci avaient proclamé En Naḥoui ben Ag d'Abd Allah, ce qui amena des difficultés. Enfin, Monir eddin resta seul imâm. Il fit quelques courses heureuses ; mais le plus grand nombre de ses gens étant partis avec El Mokhtâr ben Ag d'Abdallah pour une expédition lointaine, un parent des Maghâfirah, 'Ali Abou 'Ali (اعلى ابو اعلى) vint les avertir qu'ils pouvaient surprendre Monir eddin et En Naḥoui. Celui-ci, ne jugeant pas la lutte possible, proposa d'aller retrouver son frère El Mokhtâr, mais Monir eddin refusa et tous deux succombèrent à la journée de Bakalla (بكلل) où périrent également Chellidj el Fâdhel, fils de 'Abd Allah b. Moḥondh b. Idimân¹; Ḥâbidâ (حاييدى), fils de Moud Aoubak b. Aḥmed ben Tameknaid'²; et Aḥmed Daoula (احمد دول) fils de Moḥondh b. Alfagha Aoubak³.

Il ne restait plus qu'El Mokhtâr ben Ag d'Abd Allah qui

1. *Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 81 du texte, 250 de la trad.

2. *Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 88 du texte, 256 de la trad.

3. *Kitâb el Ansâb*, ap. Ism. Hamet, *Chron. sénég.*, p. 89 du texte, 257 de la trad.

revint et fut proclamé imâm¹. Il continua la guerre avec succès, tua aux Maghâfirah une centaine de leurs principaux personnages et leur enleva un butin considérable de chameaux, de chevaux, d'esclaves, etc. Dans une expédition contre les Lietama (ليتاما), tribu des Braknas, et les O. Embarek, il obtint d'abord quelques succès, toutefois la sanglante bataille d'Amadir (أَمْدِرْ) qui dura toute une journée, affaiblit considérablement sa troupe. Il se retira pendant la nuit et délibéra avec ses compagnons pour savoir s'ils ne fuiraient pas chacun de leur côté. Mais son frère Amâdjén ben Ag d'Abdallah (اماجن بن اكد عبدالله) lui rappela que ses prédécesseurs avaient préféré la mort à la fuite. Le combat recommença au matin ; les tolbas furent cernés et tous exterminés. El Mokhtâr ben Ag d'Abdallah, jeté à terre par sa jument, fut tué du coup et eut la tête tranchée. On raconta que les ennemis ayant voulu la placer sous les marmites dans les braises du foyer, elle fut violemment projetée au loin dès qu'on l'approcha du feu. Cette journée de Tin Iefdhadh (تن يفضاض), var. : Tin Beidhâdh (تين بيضاض) fut la dernière bataille livrée par les tolbas. Quelques-uns furent encore tués au delà du Sénégal, d'autres franchirent le fleuve comme Moḥondh ben Djobbâ el Bâstili et Moḥondh ben Cheïkh et Tendaghi et allèrent faire la guerre sainte contre les noirs idolâtres.

La guerre était terminée par l'épuisement des marabouts : Dans la tribu d'El Mokhtâr ben Ag d'Abdallah, il ne restait plus un seul homme adulte : les femmes et les enfants étaient prisonniers des Maghâfirah. Un certain nombre de familles zouaïa avaient déjà, comme nous l'avons vu, cher-

1. C'est par erreur que M. Ism. Hamet suppose un El Mokhtâr chef des Maghâfirah et trouve de l'obscurité dans le texte ; celui-ci est très clair (*Chron. sénég.*, p. 214 et note 1).

ché asile chez eux : elles durent subir leurs conditions de paix. L'accord fut conclu sur la dune d'El Khodia : les marabouts renonçaient à tout pouvoir temporel : ils devaient laver les morts des guerriers, prononcer sur eux les prières, présider à leurs mariages : pour salaire, ils recevraient un mouton : ils devaient en outre héberger pendant trois jours tout guerrier qui circulerait dans leurs campements et lui fournir une monture pour regagner le plus proche. A partir de cette date, les Hassania ne devaient plus creuser de puits, mais on leur devait le tiers de l'eau de chaque puits des marabouts auprès duquel ils s'arrêteraient. En revanche, les guerriers devaient protéger les marabouts contre tout pillage¹.

II

Il nous faut maintenant remonter de plus de deux siècles en arrière et voir les débuts d'un élément qui entrera en scène après la victoire définitive des Maghâfirah, l'élément européen.

Après les Français qui connaissaient le Rio de Ouro, avant que les pilotes de l'Infant Dom Henrique eussent passé le cap de Noun², sous l'énergique impulsion de l'Infant, les Portugais avaient commencé l'exploration des

1. Ahmed ech Chinguiti, *Ouasi*, p. 471.

2. Cf. sur cette question Estancelin, *Recherches sur les voyages et les découvertes des navigateurs normands en Afrique*, p. 136-156 ; d'Avezac, *Note sur la première expédition de Béthencourt*, p. 5 ; Gravier, *Recherches sur les premières navigations européennes*, p. 15 ; Lepitre, *De iis qui ante Vascum a Gama Africam legero tentaverunt*, p. 58-59, 61, 66 ; P. Margry, *Les navigations françaises*, ch. I, p. 13-70 ; Boutroue, *Les explorations des Portugais*, p. viii, 12-13, contre l'avis opposé du vicomte de Santarem, *Recherches sur la priorité de la découverte*, passim et Major dans son édition du *Canarien*, p. 102 et suiv. note. Je dois reconnaître toutefois, en laissant de côté la question des Normands, que le récit du moine donné par Boutier et Le Verrier (*ibid.*, ch. LVI-LVIII, p. 97-109) ne peut être considéré comme une autorité sûre.

côtes de l'ouest de l'Afrique en vue du trafic de l'or et des esclaves. En 1443, après une première reconnaissance, Nuno Tristão découvrit l'île d'Adeger (var. Adeget, Gete) assimilée à Arguin où il vit vingt-cinq barques, montées chacune de quatre Maures, qui passaient de l'île au continent. Il fit descendre dans sa chaloupe vingt hommes qui donnèrent la chasse à cette flottille et firent quatorze prisonniers. De là, il s'avança vers une autre île qu'il appela « de las Garzas », à cause des nombreux hérons qu'il y trouva. Il revint à Lisbonne ramenant des esclaves noirs vendus par les Maures¹.

L'année suivante, Lançarote (ou Lancelot), écuyer de D. Henrique, Estevão Affonso, Rodrigo Alvares, João Dias et João Bernaldes, ayant obtenu à certaines conditions l'autorisation de l'Infant, créèrent dans la ville de Lagos une compagnie pour continuer et exploiter les découvertes. Ils équipèrent dix caravelles dont le commandement fut donné à Lanzarote. A leur arrivée dans l'île de las Garzas, Martim Vicente et Gil Vasques, accompagnés chacun de huit soldats, s'approchèrent dans des barques de l'île de Nâr², prirent d'assaut une ville qu'ils trouvèrent sans défense, y tuèrent beaucoup de monde et ramenèrent 155 prisonniers. Lanzerote attaqua d'autres îles, entre autres

1. João de Barros, I^{re} Décade, l. I, ch. vii, p. 63-64; « La relation de Martin Behaim ap. Schmeller », *Ueber Valenti Fernandez Alemá*, p. 24 est assez obscure. Cf. aussi Soares da Sylva, *Memorias*, t. I, p. 421, 423-424; Candido Lusitano, *Vida do Infante D. Henrique*, p. 219-222; Künstmann, *Valentin Ferdinand's Beschreibung*, p. 38-39; De Courband, *Vie de l'Infant D. Henri*, 2^e part., p. 73-75; Walckenaer, *Collection de Relations de voyages*, t. I, p. 70; Eannes de Azurara, *Chronico do Descobrimento*, ch. XVII, p. 99-102; *Indice Chronologico das Navegações*, p. 26; Major, *The Discoveries of Prince Henry the Navigator*, p. 93-94. Le sommaire donné par Soltau (*Geschichte der Entdeckungen und Eroberungen der Portugiesen*, t. I, p. 13-14), est confus et peu exact.

2. Nâr est le nom que les Dyolofs donnent aux Maures et à leur langue.

Tider¹, située également dans la baie d'Arguin et en ramenèrent 40 prisonniers. A leur retour, les chefs de l'expédition reçurent une magnifique récompense de D. Henrique². Le but de l'Infant était d'installer dans l'île d'Arguin un poste solidement occupé, à l'abri d'une attaque des Maures de la terre ferme pour protéger plus efficacement le commerce³.

En 1445, un écuyer de l'Infant Dom Henrique, Gonçalo de Cintra, partit avec un seul vaisseau et, guidé par un Zénaga (hum Moro Azenegue) qui devait lui servir d'interprète, aborda aux îles de la baie d'Arguin et s'engagea pendant la nuit dans une petite baie où le reflux le laissa à sec⁴. Les Maures des environs vinrent l'attaquer par

1. Cf. Donnet, *Une mission*, p. 65.

2. João de Barros, I^{re} Décade, l. I, ch. viii, p. 65-70; Candido Lusitano, *Vida do Infante D. Henrique*, p. 223-229; Eannes de Azura, *Chronica*, p. 105-131; De Courmand, *Vie de l'Infant D. Henri*, 2^e partie, p. 78-85; Soares da Sylva, *Memorias*, p. 424-426; Walckenaer, *Collection de Relations*, t. I, p. 70-71; Major, *The Discoveries of Prince Henry*, p. 95; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, I, p. 15-16, confond cette expédition avec celle de Nuño Tristão.

3. Cf. Damião de Goes, *Chronica do Principe D. João*, p. 28; Soares da Sylva, *Memorias*, I, 426 (qui a reproduit Damião de Goes); Kunstmann, *Die Handelsverbindungen der Portugiesen mit Timbuktu*, p. 172.

4. El Bekri mentionne déjà près d'Aouilil (Arguin), l'île nommée Aiouni (أيوني) où l'on ne pouvait arriver de la terre ferme par la marée haute, mais qui, à marée basse, devenait une presqu'île (*Description de l'Afrique* texte arabe, p. 171) Ibn Abi Zer' (*Raoudh el Qirtás*, p. 79 du texte) nous rapporte également qu'au début de sa mission, 'Abd Allah ben Yasin se retira avec Yahya ben Ibrahim et sept personnes des Djoddalas, dans une île de la côte sur laquelle on arrivait à pied lorsque la marée était basse, et en barque quand elle était haute : on y trouvait des arbres sauvages, du gibier, des oiseaux et des poissons. Ibn Khaldoun (*Kitáb el 'Iber*, t. VI, p. 183) donne des détails différents qui me paraissent moins exacts : les neuf émigrants se seraient retirés dans une île du Nil (بحر النيل), séparée par un courant peu profond en été, mais divisée en plusieurs îles en hiver. Cette description indiquerait une île du Sénégal et c'est la conclusion qu'a tirée M. de Slane (*Histoire des Berbères*, t. II, p. 69, note). L'argument que les Zénagas habitaient au nord du fleuve du Sénégal quand les Portugais firent leurs premières explorations (qu'il place à tort en 1446) n'a pas non plus de valeur. Les Zénagas n'étaient pas des Djoddalas, et d'ailleurs les noirs occupaient, au temps des Lemtounas, la rive septentrionale du Sénégal.

surprise et lui tuèrent huit hommes dont Gonçalo de Cintra qui donna son nom à la baie ¹.

Cet échec ne découragea pas l'Infant et c'est sur ce point que se dirigèrent en 1446 Antão Gonçalves, Diogo Affonso et Gomes Pires, avec des caravelles. Suivant João de Barros, ils auraient été envoyés par D. Pedro, régent du royaume. Ils devaient faire la paix, traiter du commerce avec les Maures et les convertir. Leur tentative échoua; toutefois, ils ramenèrent un Maure qui consentit à les suivre pour voir l'Infant (D. Henrique ou D. Pedro?) et laissèrent en otage un des leurs, João Fernandes. L'année suivante, Antão Gonçalves, Garcia Mendes revinrent avec des navires que la tempête sépara. Ils se retrouvèrent aux îles d'Arguin. Ils commencèrent par attaquer un village où ils trouvèrent 25 Maures : à lui seul, Lourenço Dias de Sétubal en prit sept à la course. On traita ensuite de la rançon des prisonniers et l'endroit fut nommé pour cette raison Cabo do Rescate. Les Portugais y retrouvèrent João Fernandes en bonne santé. Il avait vécu de la vie des Maures, chez un chef nommé « Ahude Maymoum » et donna à ses compagnons des renseignements sur l'existence misérable que menaient les indigènes, vivant d'une sorte de graine sauvage, d'herbes, de lézards, de sauterelles et surtout de lait, quelquefois de pêche. Le terrain était stérile; les seules demeures étaient des tentes; les vêtements étaient faits de peaux de bête : seuls, les chefs avaient des haïks et des étoffes moins grossières. Ils étaient

1. Eannes de Azurara, *Chronica*, ch. XXVII, p. 140-146; Soares da Sylva, *Memorias*, I, 426-427; Antonio Galvão ap. Purchas, *Hakluytus Postumus*, t. X, p. 9; João de Barros, 1^{re} Décade, l. I, ch. ix, p. 71-72; Candido Lusitano, *Vida do Infante Dom Henrique*, p. 230-234; De Cournand, *Vie de l'Infant Dom Henri*, II^e part., p. 86-90. Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, I, 22; Walckenaer, *Collection de Relations*, t. I, p. 71; *Indice chronologico*, p. 33; Major, *The Discoveries*, p. 95.

divisés en clans et n'obéissaient pas à un roi. Les Portugais revinrent avec João Fernandes, et, à leur retour, tuèrent quelques Maures au Cap Blanc et firent 55 prisonniers qu'ils ramenèrent en Algarve¹.

Une autre expédition, organisée par Gonçalo Pacheco de Lisbonne, avec autorisation de l'Infant et composée de trois caravelles, commandées chacune par Dinis Eannes de Grâ écuyer de Dom Henrique, Alvaro Gil inspecteur de la Monnaie à Lisbonne et Mafaldo de Setubal débarqua à Arguin. Les Portugais y prirent sept Maures, puis quarante-sept autres; ensuite, longeant la côte, ils firent encore cinquante esclaves, mais perdirent sept des leurs dans l'île de las Garças. Ils furent rejoints par neuf vaisseaux de la flotte de Madère qui les aidèrent à ravager l'île d'Arguin d'où les Maures s'enfuirent, laissant huit tués et quatre prisonniers².

La même année, D. Henrique chercha à s'établir d'une façon permanente dans l'île d'Arguin et de dominer par là la côte africaine. L'Infant équipa une nouvelle flotte de quatorze caravelles à laquelle il donna pour chef Lanzarote,

1. João de Barros, *Asia*, 1^{re} Décade, l. I, ch. x, p. 75-83; Eannes de Azurara, *Chronica do descobrimento*, ch. XXIX, p. 151-152; XXXII, XXXVI, p. 162-163; ch. LXXVII, p. 364-370; XCI, p. 430-431; Ant. Galvão ap. Purchas, *Hakluyt Postumus*, t. X, p. 9; Soares da Sylva, *Memorias*, p. 427-428; Candido Lusitano, *Vida do Infante Dom Henrique*, p. 234-250; Martin Behaim, ap. Schmeller, *Ueber Valentí Fernandez Alemá*, p. 22; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, I, p. 23; Walckenaer, *Collection de Relations*, t. I, p. 71-73; Major, *The Discoveries*, p. 95-100. Le récit de la croisière est inexact et diffère dans De Cournand, *Vie de l'Infant Dom Henri*, II^e partie, p. 90-108.

2. Eannes de Azurara, *Chronica do descobrimento*, ch. XXXVII-LVIII, p. 184-228; João de Barros, 1^{re} Décade, l. I, ch. ix, p. 73 (qui nomme l'un des chefs Dinis Fernandes); Martin Behaim, ap. Schmeller, *Ueber Valentí Fernandez Alemá*; Soares da Sylva, *Memorias*, I, p. 431; Candido Lusitano, *Vida do Infante Dom Henrique*, p. 252-254; De Cournand, *Vie de l'Infant D. Henri*, p. 108-111; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, I, 23-24, suit l'orthographe des noms de Barros); Walckenaer, *Collection de Relations*, t. I, p. 173-174 (les noms propres sont inexact).

illustré par les expéditions précédentes. Avec lui étaient Soeiro da Costa, Alcaide Mór de Lagos, qui avait servi en Espagne et en France, et Alveiro de Freitas, commandeur d'Aljezen qui avait fait la guerre en Afrique. Ils furent rejoints par trois vaisseaux venus de Madère, avec Tristão Vaz, capitaine de Machico, Alvaro Dornellas et Alvaro Fernandes. Il en vint de Lisbonne, commandés par D. Alvaro de Castro, qui devint plus tard comte de Monsanto et Alvaro Gonçalves de Ataïde qui fut ensuite comte d'Atonguia. Cette flotte partit le 10 août 1445. Un premier débarquement eut lieu à Tider, l'île fut aisément soumise; les habitants pris, tués ou dispersés. Lanzarote, regardant sa tâche comme accomplie résigna le commandement en chef de l'expédition et chaque capitaine de vaisseau redevenant libre de ses mouvements : quelques-uns se dirigèrent au Sud, vers les rivages des royaumes nègres : d'autres se réunirent à Soeiro, ravagèrent les côtes du Sahara, mais sans résultat, et retournèrent en Portugal¹.

Une expédition faite en 1446 par Gomes Pires n'eut pas de résultats. L'année précédente, il commandait un vaisseau de la flotte de Lançarote et, à son retour, il était entré en pourparlers de commerce avec les Maures du Rio de Ouro et leur avait promis de revenir au bout d'un an. Il tint parole et se présenta à l'époque fixée avec deux caravelles; mais ses tentatives pour nouer des relations commerciales échouèrent et tout le bénéfice de l'expédition consista dans la capture de 79 Maures².

1. Eannes de Azurara, *Chronica do descobrimento*, ch. XLIX-LVIII, p. 228-270; LXIII-LXVII, p. 309-334; João de Barros, *Asia*, 1^{re} Décade, l. I, ch. XI, p. 83-98; ch. XIII, p. 108-113; Candido Lusitano, *Vida do Infante Dom Henrique*, p. 255-259; De Courmand, *Vie de l'infant D. Henri*, p. 111-128; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, t. I, p. 29-33; Soares da Sylva, *Memorias*, t. I, p. 431-434; 440-442; Major, *The discoveries of the Prince Henry*, p. 101-104.

2. Eannes de Azurara, *Chronica do descobrimento*, ch. LXXXIX, p. 427-429;

Une autre expédition, envoyée en 1447 ou 1448 n'eut pas de résultat. L'Infant avait adressé à Massat trente-six Maures prisonniers pour être échangés contre des nègres; mais il s'en fallut de peu que les Portugais, commandés par Antão Gonçalves, ne périssent par une trahison des Maures¹.

Le 22 mars 1455, un vaisseau dirigé par Vicente Dias de Lagos, partit ayant à son bord Alvise da Ca da Mosto et arriva à Arguin où l'on connaissait quatre îles : Arguin, l'ilha Branca (la blanche), ainsi nommée à cause de ses sables; las Garças et las Corações inhabitées. Ca da Mosto nous apprend que la première était le centre d'un commerce considérable consistant principalement en esclaves et en or; toute l'année, c'était un va et vient des vaisseaux des Portugais qui s'en étaient réservé le monopole : les indigènes étaient des Zénagas sur lesquels Ca da Mosto donne des détails intéressants. A l'aspect des premiers vaisseaux portugais, ils pensèrent être en présence d'oiseaux gigantesques, à cause des voiles qu'ils prenaient pour des ailes. Puis, les voiles ployées, ils crurent voir d'énormes poissons, d'autres les prirent pour des fantômes circulant de nuit. On s'explique aisément comment les premières relations furent difficiles avec les Portugais pressés, d'ailleurs, à les traiter en ennemis. Du reste, les renseignements de Ca da Mosto concordent avec ceux

XCH, p. 432-435; João de Barros, *Asia*, I^{re} Décade, l. I, ch. xiii, p. 114-117; ch. xv, p. 125-170; Soares da Sylva, *Memorias*, I, 442; Candido Lusitano, *Vida do Infante Dom Henrique*, p. 304-306; De Cournand, *Vie de l'Infant D. Henri*, p. 145-146, 166-167; Major, *The Discoveries*, p. 115-116; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, p. 47-49.

1. Eannes de Azurara, *Chronica do descobrimento*, ch. XCIII, p. 436-440; Soares da Sylva, *Memorias*, I, 447-448 (ne donne qu'un récit très sommaire de cette expédition dont il nomme le chef Diogo Gil : de même De Cournand, *Vie de l'Infant D. Henri*, p. 168-169); Major, *The Discoveries*, p. 117; Soltau, *Geschichte der Entdeckungen*, t. I, p. 48-50.

de Fernandes qui avait séjourné chez eux. Poursuivant son voyage, il arriva à l'endroit appelé Duas Palmas, entre le Sénégal et le Cap Vert où les Zénagas (Azenagues) se procuraient des nègres idolâtres comme esclaves¹.

Ca da Mosto mentionne déjà à Arguin en 1455 un château construit par ordre de D. Henrique, mais on peut croire que ce n'était qu'une construction provisoire remplacée plus tard par un château définitif. En effet, en 1464, Soeiro Mendes d'Evora, nommé gouverneur de l'île, jeta les fondements d'une forteresse², ou plutôt en termina la construction. En effet, d'après Künstmann³, la construction

1. Alvise da Ca da Mosto, *Navigazioni*, ap. Ramusio, *Primo Volume*, f° 98 v°-101 r°; Major, *The Discoveries*, p. 138-143; D. Pl. Zurlo, *Di Marco Polo e degli altri Viaggiatori Veneziani*, t. II, p. 121-134.

Il est étrange que les auteurs portugais que j'ai consultés aient commis une erreur de dix ans et plus sur la date de cette expédition. On pourrait croire à une confusion entre deux voyages de Vicente Dias, mais tous parlent de la présence d'Alvise da Ca da Mosto à bord du vaisseau. Soares da Sylva (*Memorias*, I, 426) donne 1444, et mentionne qu'il poussa jusqu'à la Gambie (Rio de Gambia); Candido Lusitano (*Vida do Infante Dom Henrique*, p. 229-230) porte la même date et ajoute qu'il ignore les résultats de l'expédition, sauf la découverte de la Gambie. De Courmand (*Vie de l'Infant D. Henri*, II^e partie, p. 84) a simplement traduit Candido Lusitano. Quant à l'*Indice Chronologico*, il place le départ du vaisseau de Vicente Dias le 22 mars 1445, juste dix ans avant la date exacte (p. 31-32). Or, outre que celle-ci est donnée par Alvise da Ca da Mosto lui-même, il aurait dû paraître invraisemblable à un auteur sérieux que ce Vénitien, né en 1432, pût se trouver à l'âge de 12 ou 13 ans sur un vaisseau portugais d'exploration, d'autant que ce ne fut qu'en 1454 qu'il fut présenté à l'Infant (cf. D. Pl. Zurlo, *Di Marco Polo e degli altri Viaggiatori Veneziani*, t. I, p. 101-112; Schefer, *Relation des voyages à la côte occidentale d'Afrique d'Alvise da Ca da Mosto*, p. ix-xix).

2. L'*Indice Chronologico* (p. 40) a fait une confusion en disant que le fort d'Arguin fut construit par Soeiro Mendes, gentilhomme de la maison du roi, en 1449. Le diplôme par lequel Affonso V nomme Soeiro Mendes gouverneur d'Arguin dont il avait fait construire le château est du 26 juillet 1464. Cependant, d'après João de Barros (*Asia*, I^{re} décade, l. II, ch. 1, p. 139) il aurait été bâti en 1461.

3. *Valentin Ferdinand's Beschreibung*, p. 41-43, note 61. Cf. aussi du même auteur, *Die Handelsverbindungen*, p. 177-180, 205-206; Schmeller, *Ueber Valent Fernandez Alemá*, p. 44-45. C'est aussi l'opinion du vicomte de Santarem : dans une note de son édition de la *Chronica do Descobrimento* d'Éannes de

commencée sous le prince Henrique ne fut terminée que sous Affonso V. En récompense, celui-ci en aurait nommé gouverneur, l'architecte, Soeiro Mendes. D'ailleurs, en 1481, à son avènement, João II envoyait encore des ouvriers et du matériel pour achever la construction du fort¹. Depuis, sa possession passa au prince D. João, puis à Fernão Gomes, moyennant un tribut annuel de 100.000 reis².

Établis à Arguin où étaient des pêcheries considérables, les Portugais essayèrent de pénétrer dans l'intérieur du continent dans l'espoir d'arriver par terre aux états du Prêtre-Jean. En conséquence, ils travaillèrent à l'établissement d'un comptoir à Haden (Huaden, Aden, Guaden, Ouadân)³ par où s'écoulait une partie du produit des

Azurara (p. 100), il dit que l'infant D. Henrique commença la construction du fort en 1448; Soares da Sylva (*Memorias para a historia do Portugal*, l. I ch. cxxxii, t. I, p. 415) attribue la construction, soit à D. Henrique, soit à Affonso V. Un obscur auteur, à qui Schefer a eu tort de faire des emprunts (Davity, *Description générale de l'Afrique*), dit que le fort d'Arguin fut construit en 1441, sous la charge de Seïroc Mendes (*Relation des Voyages à la côte occidentale d'Afrique*, p. 39, note 1). Major, *The Discoveries*, p. 94, place cette fondation en 1448.

1. Künstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 174, 209-210. De même Walckenaer (*Collection des voyages*, t. II, p. 249-253) dit que le fort d'Arguin, commencé par Affonso en 1455, ne fut terminé que sous João II, en 1492. Je dois cependant faire observer que les chroniqueurs portugais que j'ai consultés ne parlent que de la construction du fort S. Jorge de la Mina : cf. Garcia de Resende, *Chronica dos valerosos e insignes feytos*, ch. XXXIII, f° 13-14. Il est à remarquer qu'une confusion semblable existe dans Martin Behaim (ap. Schmeller, *Ueber Valenti Fernandez Alemá*, p. 22) où il est dit qu'un fort fut bâti à Arguin et qu'on y établit un prêtre du nom de Polon (de nomine Polono), originaire de Lagos, mais il ajoute : « et hic fuit primus qui divinum officium celebravit in Guinea ».

2. João de Barros, *Asia*, I^{re} Décade, l. II, ch. II, p. 143.

3. Cf. sur cette ville, Alvise da Ca da Mosto, *Navigazioni*, f° 99-100, et les commentaires de Zurlo, *Di Marco-Polo*, t. II, p. 121-135; Golberry, *Fragments*, I, 212-212; Major, *The Discoveries*, p. 141; Walckenaer, *Collection*, t. I, p. 104; Künstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 175; Ahmed ech Chinguïti, *Ouasi*, p. 419-420; Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, passim. Elle était habitée par deux tribus : les Kounta et les Ida Ou'l Hâdj. Des guerres eurent lieu

salines de Teghazza. Ce pays payait tribut à Ioualaten (Oualata). La mort du roi interrompit ce projet qui fut repris sous João II, au dire de Marmol¹. En tout cas, les Portugais, possédèrent des établissements à Azogui, dans une palmeraie à 13 kilomètres O.-N.-O. d'Atar, entre cette ville et Tasirt²; c'était la principale de tous : ils en possédaient aussi à Amder³ et près de Ouaddân⁴. Ils y avaient affaire aux Zénagas, aux Loudayas et aux Berabich. Néanmoins le château bâti par eux à Arguin ne tarda pas à être négligé et à tomber en ruines, comme on le voit par une lettre de D. João III, citée par Künstmann⁵. Une garnison y était maintenue sans doute au nom de l'Espagne, car en 1587, Hakluyt en fait mention dans la préface qu'il met en tête du récit du voyage de Laudonnière en Floride⁶. L'occupation du Portugal par l'Espagne ne semble pas avoir nui tout d'abord à Arguin où le commerce était très florissant en 1591 : les Européens cherchaient à attirer l'or qu'on recueillait du Darha (O. Dra'a?) et qui était porté au Maroc, quoique le Darha ne fût qu'à 60 lieues d'Arguin (?). Les objets d'échange étaient des couteaux, des clochettes, des miroirs, des bracelets de verre et

entre les gens de Ouaddân et ceux de Chinguiï : l'une d'elles est rapportée dans une qašidah de Harm ben 'Abd el Djalil el A'laoui, mort en 1270 hég. (cf. Ahmed ech Chinguiï, *Ouasiï*, p. 27-32, 473-477). Les Kounta prirent le parti des Ida Ou'l Hadj de Ouaddân contre les Ida Ou 'Ali de Chinguiï qui furent vaincus et la ville assiégée. La paix fut conclue moyennant un tribut imposé aux vaincus et la palmeraie de Tanouchert entre Chinguiï et Ouaddân fut donnée pour gage aux vainqueurs. (Cf. sur Tanouchert, Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 186, 228, 231, 232; Ahmed ech Chinguiï, *Ouasiï*, p. 417.)

1. *L'Afrique*, t. III, p. 7.

2. Cf. Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 169, 172, 173, 194, 198, 199.

3. Cf. sur Amder, Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, 145, 147, 165, 167, 169, 172, 194, 222, 230, 238.

4. Künstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 217.

5. *Die Handelsverbindungen der Portugiesen*, p. 181.

6. *Principal navigations*, t. VIII, p. 445.

toute sorte de verroteries. Les marchands européens en tiraient de l'or, des esclaves nègres, des peaux de buffle, de la gomme, de la civette, des œufs d'autruche, des chameaux, des vaches et des chèvres¹.

La domination de l'Espagne, alors en guerre avec la Hollande, amena pour les Portugais la perte de leur établissement d'Arguin, au moment où ils se préparaient à reconquérir leur indépendance. Trois vaisseaux hollandais, ayant pris une barque où se trouvaient un des principaux Maures de la côte, apprirent par lui l'état du fort et le peu de sympathie que les indigènes éprouvaient pour les Portugais. Les Hollandais débarquèrent sans difficulté le 29 janvier 1638 et le 25 février, la place se rendit. « Ce n'étoit qu'un carré d'environ vingt cinq toises de face, dont près des trois quarts étaient environnés par la mer. Les murs avaient quatre toises de hauteur et douze pieds d'épaisseur, avec un chemin couvert palissadé, mais sans fossé, ni autre ouvrage extérieur. La face du côté de la terre avoit deux batteries de dix canons chacune; il y avait encore dix canons en batterie sur les trois autres »².

Maîtres d'Arguin, les Hollandais fortifièrent la place régulièrement et développèrent considérablement le commerce. Mais en 1665, ils ne purent résister à la vigueur d'une attaque des Anglais qui s'emparèrent d'Arguin en deux jours. Toutefois, l'année suivante, les Hollandais revinrent en force et obligèrent à capituler les Anglais qui n'avaient même pas réparé les brèches du siège pré-

1. *A relation sent by Melchior Petomy to Nigil de Moura*, 26 janvier 1591, ap. Hakluyt, *Principal navigations*, t. VII, p. 88-89; Künstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 213; id., *Valenti Ferdinand's Beschreibung*, p. 43-44.

2. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, p. 70-72. Cf. aussi Künstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 181 (la date de 1633 donnée par Barbot est une erreur); Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 13; Walckenaer, *Collection de Relations*, I, p. 253; Berlioux, *André Brue*, p. 25-26.

cèdent. Ils traitèrent avec les chefs maures du voisinage et ne négligèrent rien pour accaparer le commerce, surtout de la gomme, qu'ils achetaient à un prix excessif pour ruiner la Compagnie française du Sénégal¹.

Aussi en 1678, Ducasse fut envoyé du Havre avec un vaisseau de guerre pour s'emparer du fort; mais, ne se trouvant pas en force suffisante pour attaquer les Hollandais alliés aux Maures, il alla chercher au Sénégal des secours que lui accorda Jacques de Fumechon, directeur général et commandant pour la Compagnie. Parti le 11 août, arrivé le 22, il commença les opérations du siège qui fut conduit si activement que le 29, le commandant hollandais Derlincourt (ou Der-Lyncourt) demanda à capituler². Il obtint des conditions favorables, s'embarqua pour la Hollande avec tous les siens, tandis que les Maures alliés avaient la liberté de se retirer où ils voudraient³.

Toutefois la Compagnie française ne sut pas profiter de ses avantages. Elle se contenta d'enlever les canons, les munitions et les marchandises et, bien que la possession d'Arguin fut laissée entre ses mains, elle abandonna ce poste en se contentant d'interdire le trafic sur cette côte. Aussi en 1685, les Hollandais tentèrent d'y établir un comptoir avec la protection et sous la suzeraineté de l'Electeur de Brandebourg. Cette première tentative échoua, mais une seconde, favorisée par la guerre qui éclata entre la France, l'Angleterre et les États Généraux, fut plus heureuse. Le comptoir fut rétabli et la négligence apportée

1. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, p. 72; Kunstmann, *Die Handelsverbindungen*, p. 181-182.

2. Je ne sais où Donnet a trouvé que les Français s'emparèrent d'Arguin « après un terrible combat contre les Zénagas » (*Une mission*, p. 67).

3. Le Maire, *Voyage aux îles Canaries*, p. 46-47; Labarthe, *Relation de l'Afrique*, p. 72-75; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 179-180; L. du Casse, *L'amiral Ducasse*, p. 22-28.

par les agents de la Compagnie à faire valoir leurs droits au Congrès de Ryswick en 1698, laissa, malgré des réclamations tardives, ce poste au pouvoir des Hollandais et de l'Electeur¹.

III

On a vu que Haddi, fils d'Ahmed, chef des Trarzas, joua un rôle important dans la défaite des tolbas. La tradition lui attribue l'adjonction à sa tribu des Raḥaḥela² et des Loubeydat, sous la forme légendaire suivante : Fils d'une femme des O. Mobârek, il alla demander à son oncle, chef de cette tribu, le secours de quelques guerriers. Il en reçut sept, Boyied et Raḥḥel, ancêtres des Loubeydat et des Raḥaḥela. Aujourd'hui ceux-ci sont parmi les tributaires³. Il fut en relation avec les Français et c'est probablement d'après lui que ceux-ci donnèrent à Iourou (يورو) le nom de

1. Le P. Labat, *Nouvelle Relation de l'Afrique*, t. I, p. 78-91; Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 13; Berlioux, *André Brue*, p. 280-281; *Brandenburg-Preussen auf der Westküste von Afrika*, p. 45; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 180. Je n'ai pas pu consulter l'ouvrage du Dr. Stuhr, *Die Geschichte der See- und Kolonialmacht der grossen Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg auf der Küste von Guinea und auf den Inseln Arguin und Sanct Thomas*, Berlin, 1839, in-8.

2. A une époque indéterminée, les Raḥaḥela furent l'objet d'une attaque des Ida Ouatch à Ifarchi (إيقرشي, var. إقرشي) à l'ouest de Tindagsammi

(تندكسم), en berbère In Farchi (إنت قرشي), c'est-à-dire l'endroit où il y a beaucoup d'araks. Il y avait là un puits profond dont l'eau était bonne pour les chameaux à cause de sa salure, puis le sable a coulé et l'emplacement en est inconnu aujourd'hui. Après un combat d'une heure, les Ida Ouatch furent repoussés, mais en partant, ils emmenèrent une jument fameuse appelée Er Rabya (الرَبْيَى) dont la rapidité est encore célèbre chez les Raḥaḥela (*Kitāb el Ikhbār*, fo 54 v^o-55 r^o).

3. Manuscrit de cheikh 'Abd Allah, communiqué par M. l'administrateur Gaden.

Port d'Addy (Haddi) altéré dans la suite en Portendick¹.

Il mourut en chaoual (11 sept.-9 oct.) ou en dzou'l Qa'dah (10 oct.-8 nov.) 1095 (1684) à Izdelaf². C'est là qu'en 1092 (1681) était mort Bakkâr ben 'Ali³. Par cette date, on voit qu'il y a eu une confusion dans le récit du P. Labat, suivi par Berlioux, qui fait réconcilier Haddi avec le Brak du Oualo, Fara-Pinda, en 1715. Il donne la description de la femme et de la mère de « Sidy Addi » qui l'accompagnaient. Mais ce voyage fut fait en réalité par La Courbe, et en 1685. Il est évident que le P. Labat a transposé des faits, à moins qu'on n'admette, ce qui n'est pas vraisemblable, que deux chefs de Maures Trarzas aient porté en même temps le même nom⁴. Même en adoptant la date rétablie par Cultru, il ne peut s'agir de Haddi mort en 1684.

Il fut remplacé par 'Amar Agoudjil (أمر آكجيل var. Agjeid; en berbère, l'orphelin) qui régna jusqu'en ramadhân 1114 (janv.-fév. 1703) : il fut assassiné à Aguilit par les O. Delim⁵. Le cheïkh 'Abdallah b. Moḥammed ibn Abidja composa un poème sur sa mort⁶.

Sous son règne, La Courbe, gouverneur du Sénégal qui remontait le fleuve pour visiter les escales, entra en relations avec Chemchi, le chef de la tribu des Darmankour ou Ida Ou 'l Hâdj. Il reçut sa visite à l'escale du Brak; ce prince était accompagné de deux de ses fils et de trois marabouts. « C'étoit un petit homme assez blanc de visage qui paraissait 65 ou 66 ans; il avoit la barbe grise et longue.

1. Le P. Labat, *Nouvelle Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xix, p. 211; Poulet, *Les Maures*, p. 27.

2. *Qaṣidah* d'Ibn Khalnâ, v. 3-5.

3. *Qaṣidah*, d'Ibn Khalnâ, v. 1.

4. Le P. Labat, *Nouvelle Relation*, t. III, p. 125-128, 135-152.

5. Poulet, *Les Maures*, p. 27; *Qaṣidah* d'Ibn Khalnâ, v. 11-12.

6. Ap. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 17-20.

Il étoit coiffé d'un bonnet rouge autour duquel il y avoit un matel ou pièce de mousseline blanche qui y faisoit dix ou douze tours et composoit son turban. Il étoit vêtu de pagnes blanches, taillées à la manière des nègres, mais ce qu'il avoit de plus qu'eux, c'étoit une grande pièce d'étoffe de laine blanche barrée de soie écarlate, dont il étoit négligemment enveloppé. » La Courbe se rendit ensuite à l'escale du Désert pour assurer le commerce de la gomme et remédier au pillage des commis des traitants¹.

Vers 1686, d'après le récit de La Courbe, successeur de Chambonneau, les Maures (Trarzas?) profitant de la crédulité des Ouolofs et de la discorde qui régnait chez eux, passèrent le Sénégal, tuèrent le Brak Farakomba, et chassèrent le damel et le Bour ba Ouolof de leurs États, mais les Ouolofs finirent par les repousser². En même temps, les attaques isolées continuaient de la part des Maures contre les marchands isolés qui remontaient le Sénégal; ainsi en novembre 1685³, ce fut une des raisons qui motivèrent le voyage du gouverneur rapporté plus haut.

Enfin, on place sous son règne deux combats dont nous ne connaissons que les noms et les dates : celui de Tâdjâl en dzou 'l hidjdjah 1100 hég. (16 sept.-14 oct. 1689) et celui d'Omm A'bân en ramadhân 1107 (4 avril-3 mai 1696)⁴.

1. Le P. Labat, *Nouvelle Relation*, t. III, p. 105-112 attribuée à Brue la conduite de La Courbe. Cf. Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 101-102, et sur la piraterie commise par le P. Labat, le même ouvrage, p. 6-7, 128-129. Berlioux a purement et simplement reproduit le récit de ce dernier (*André Brue*, p. 223-228).

2. Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 100; Le P. Labat, *Nouvelle Relation*, t. III, p. 85-86; Destaing, art. Djolof, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, t. I, p. 1086.

3. Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 95. C'est à tort que le P. Labat (*Nouvelle Relation*, t. III, p. 55-56) place cette aventure en 1714 sous le gouvernement de Brue, et nomme Gaudebou le héros de l'aventure, au lieu de Gaudebon. Il prétend que ces Maures faisaient partie d'un corps d'armée du sultan du Maroc.

4. *Qaṣidah* d'Ibn Kbalnâ, v. 9-10.

'Ali Chandhourâ (شندورة, var. شظورا) succéda à son père : les écrivains européens et musulmans font de lui un grand éloge¹. Le fort d'Arguin et le comptoir de Portendick étaient situés dans ses possessions et c'est là qu'il faisait le commerce de la gomme. Au début de son règne, il semble avoir cherché à s'appuyer sur le Maroc. Il se rendit avec un marabout de Chinguït, 'Abdallah Moḥammed ben 'Abd Allah b. Eṭ Ṭaleb b. Ḥabib b. Abidja qui se prétendait chérif, à Miknâsah, auprès de Mouley Isma'il, sultan du Maroc, pour lui demander du secours contre les O. Rizg qui étaient encore puissants et de qui il avait tout à craindre. Le sultan lui donna une armée considérable, avec laquelle il s'avança dans le Sud et anéantit les O. Rizg².

Peu après son avènement, mourut son parent Ahmed Daya en rebi' I 1117 (23 juin-23 juillet 1705)³. Le petit-fils de ce personnage, 'Ali ben ech Charghi Daya ben Aḥmed Daya dans une surprise des B. 'Attâm à Ilkhatti⁴.

1. *Qasidah* d'Ibn Khalnâ, v. 15-17; Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 34; Durand, *Voyage au Sénégal*, ch. XX, p. 265.

2. Aḥmed ech Chinguït, *Ouasiṭ*, p. 4-5. Les historiens du Maroc ne parlent pas de cette expédition.

3. Je ne sais sur quelle autorité s'appuie M. Ism. Hamet pour placer son tombeau à In Farague. Le vers de la *qasidah* qu'il analyse n'en fait pas mention (v. 13).

وموت اجدى عام زيشق وفي ربيع الاول فحتق

(*La civilisation arabe*, p. 7). Le *Kitâb el Ikhbâr* dit formellement qu'il est enterré à Tamghart (تمغرت), en berbère, la vieille femme ou la dame, ainsi que le ouâli Abou Zeid ben Ya'qoub, auteur de prodiges et de miracles (fo 30).

4. Ilkhaṭṭi (الخطّ) est le nom ḥassania du ouadi appelé en berbère Agouni (أغوني); c'est un lieu d'habitation des Trarzas et il s'y livra de nombreux combats. Les Ahl Ag Mottâr (أگمّتار), y surprirent les Ahl 'Abballa (عَبَلَل) et tuèrent leur émir Birâm (برام) ben Mahmoud. Il avait avec lui deux serviteurs. Les Ahl 'Abballa y livrèrent aussi une bataille aux O. Attâm pour le motif suivant. Des jeunes gens de cette dernière tribu avaient attaqué les Ahl 'Abballa, et en avaient blessé, chassé et tué plusieurs. Ce fut la journée de Tintchagmâtchek el 'Oggâl (تنّ جَعْمَاچِك العثَال). Les Ahl 'Abballa

On peut placer à cette époque la bataille d'Abbouï (ابوط) livré par les O. 'Attâm aux O. Aḥmed ben Dâmân. Ces derniers avaient tué Abanna ben 'Ali (أَبْنُ بَنِ أَعْل) Hassân el 'Attâmi, ce qui amena une guerre importante. Les O. 'Attam firent une expédition, surprirent les O. Dâmân, les poursuivirent depuis le matin jusque dans la nuit, et tuèrent Moḥammed Cheïn (شَيْن) ben 'Amar ben Sid Aḥmed

partirent vers le Sud et s'arrêtèrent à Ilkhaḥḥi. Les O. 'Attâm restèrent dans le Sahara du Nord jusqu'à ce que l'hiver fût fini. Ils partirent alors en toute hâte avec leurs troupeaux, leurs femmes et leurs tentes à l'insu des Ahl 'Abballa, qu'ils surprirent. Ceux-ci résistèrent peu de temps, puis s'enfuirent après avoir perdu dix-sept de leurs nobles. Ils abandonnèrent leurs tentes, leurs troupeaux, leurs enfants et leurs femmes. Chacune des tentes des O. 'Attâm s'installa sur l'emplacement d'une des tentes des Ahl 'Abballa, s'emparant de ce qu'elle possédait en troupeaux et en nègres. A Ilkhaḥḥi est enterré l'émir Moḥammed ben Mokhtâr b. 'Amar ben 'Ali Chandhoura. Là eut lieu également une rencontre célèbre entre les Ida Ou 'Ali et les Ida bel Ḥasan. Des contestations s'étaient élevées entre eux, puis les premiers, rencontrant le cheikh Bâbât (بَابَات) des Ida bel Ḥasan, marabout et non guerrier, qui instruisait un disciple, les tuèrent tous deux. Les Ida bel Ḥasan envoyèrent contre eux, sous la conduite de 'Abd er Raḥmân une troupe qui les trouva retranchés dans le marais de Bou Traïfia, où il y avait beaucoup d'arbres et de l'eau en abondance. 'Abd er Raḥman les défia et les vainquit; sa victoire fut célébrée dans de nombreuses qaṣidas de 'Abd Allah surnommé El Aḥoual, neveu du cheikh Bâbât, et mort à la bataille de Tandoudj au XIII^e siècle de l'hégire (cf. sa biographie dans Aḥmed ech Chinguiḥi, *Ouasiḥ*, p. 304-314). Voici quelques vers de l'une d'elles :

جادات بطيف سوى لى ام عمار	لله لله لقيها السارى
لما راوا عابد الرجاء منقبضا	تحت العجاجة مثل الضيغم الضار
ولوا فرادى ومثنى مدبرين ولم	يثنوا من الرعب وجها بعد اذار
اوصى اليهم نذيرا ثم جاءهم	فى منعة بعد اىضاء وانذارى

« Omm 'Ammâr a été généreuse en envoyant son fantôme me visiter la nuit; quelle heureuse rencontre que celle de son fantôme nocturne.

« Quand ils virent 'Abd er Raḥman s'élaner dans la poussière, tel un lion dévorant.

« Ils tournèrent le dos séparément et par couples; et dans leur effroi, ils ne tournèrent pas la tête dans leur retraite.

« Il leur donna un avertissement, puis il vint à eux après les avoir avisés et avertis. »

Aḥmed ech Chinguiḥi, *Ouasiḥ*, p. 308-309; *Kitâb el Ikhbâr*, f° 10-13.

ibn Dâmân¹ qui protégeait la retraite et les litières où étaient portées les femmes. Tant qu'il vécut, nul ennemi ne put en approcher. Au matin, on s'aperçut qu'il était mort. 'Othmân ben Ibrahim prit sa place et ne cessa de défendre les litières jusqu'à la nuit. Auparavant, il était obscur, quoiqu'un héritage l'eût enrichi. Dès lors, il occupa la première place dans la tribu. Sidi Moḥammed en Nâbighah el Ghallaoui² a dit de lui dans une qaṣidah consacrée aux événements du Sahara.

« Combien en avons-nous laissés ! Combien en avons-nous séparés comme la mort de celui qu'on a tué, Abanna !

« Combien de Maghâfir lui ressemblaient en foule pour le sang avant qu'il n'eût terminé une année !³ »

C'est peut-être aussi vers cette époque qu'eut lieu une rencontre entre les Trarzas et les O. Dâmân d'une part et

1. Son fils Aḥmed fut tué plus tard avec ses deux fils à Inzamaddi (إِنزَمَدِّ) par une troupe d'Ida Ou 'Aïch. Inzamaddi « avec un ز ressemblant à un ظ » est un des puits des Tagnant dans l'Adjar, en herbère Inzamaddhen (أَنزَمَطَنَّ) Zamaddhen signifie « fermé » parce que de grands tas de sable bouchent une partie du puits (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 26; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasit*, p. 454.)

2. Moḥammed en Nâbighah el Ghallâoui ech Chinguiṭi el Ḥaoudhi est l'auteur d'un traité abrégé des miracles de Sidi Moḥammed el Yedâli, d'une biographie de ce saint intitulée *التجيم والسند العالی فی تعریف الیبدالی* ou *التجم الثاقب فی بعض ما للیبدالی من المناقب* (voir l'appendice) cf. Ism. Hamet, *La civilisation arabe*, p. 9-10. Il est enterré à Tinfandja (تِنْفَنج) c'est-à-dire Dzat Fandj (ذَات فَنج). Ce Fandj était un homme des Idaghban (إِدَاغِبَان) qui creusa ce puits (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 29, v. 26-27). Cf. aussi Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasit*, p. 90-94, qui déclare ne pas connaître le nom de son père, mais qui cite de ses vers.

3. Mètre ouafir.

فکم ترکناه وکم ابنا	کقتل من قد قتلوا آبنا
فکم به من مغفرى عاما	فی الدم قبل ان یتم عاما

(*Kitâb el Ikhbâr*, f° 25-26.)

les Braknas de l'autre à Intimadhi (إِنْتِمَاظِ). Le combat fut acharné. D'abord les Trarzas furent mis en fuite et poussés à travers le Farsahâ (فَرْسَاةَ), jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un grand arbre à Ikhroufa (إِخْرُوفَ). Là, ils trouvèrent Iḥmaida (أَحْمِيدَةَ) ben 'Ali ben Ech Charghi b. Aḥmed ('Ali Chandhourâ?) b. Heddi b. Aḥmed ben Dâmân avec quelques personnes. Ils arrêterent la poursuite et mirent à leur tour les Braknas en fuite¹.

Mais l'intérêt du règne de 'Ali Chandhourâ consiste surtout dans ses rapports avec les Européens. Le 29 juillet 1717, Brue, revenu au Sénégal où il était envoyé par la Compagnie Mustelier qui avait remplacé la Compagnie des Indes, conclut avec lui un traité qui ne fut pas toujours observé².

Le 23 février 1723, Brice commandait à Froger de la Rigaudière qui était à la tête de l'escadre de la Compagnie de laisser à Arguin le gouverneur Both qui devait réclamer l'exécution du traité de 1717 et la restitution de 50 captifs qu'il avait pris à bord de deux barques de la Compagnie, *la Captive* et *la Pompe*³. 'Ali Chandhourâ, en effet, ne cessait de montrer de bonnes dispositions pour les Hollandais. Le 26 février au matin, une escadre, commandée par Périer de Salverte, avait débarqué des troupes qui s'emparèrent aisément du fort d'Arguin, abandonné par ses

1. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 40. Intimâdhi est un mot d'origine berbère : In dag temâdhi (إِنْدَتَمَاظِ) c'est-à-dire le puits d'Ag Temâdhi, nom d'une fraction des O. Daïman, dont il ne reste plus qu'un petit nombre. Dag temâdhi signifie « maître de cent » ذُو مَائَةٍ.

2. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xix, p. 22; Berlioux, *André Brue*, p. 258-259; Cultru, *Histoire du Sénégal* (p. 174) dit à tort que 'Ali Chandhourâ était roi des Braknas.

3. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xii, p. 150.

défenseurs après une courte résistance. En même temps, 'Ali Chandhourâ permettait à un gouverneur hollandais Jean Beers, de s'établir à Portendick et de s'y fortifier. La conduite maladroite et cruelle du gouverneur français d'Arguin, Duval, souleva les Maures contre lui. Les Hollandais surent profiter de ces dispositions. 'Ali Chandhourâ marcha contre Arguin et bloqua le fort dont le commandant Jean de Both, à bout de munitions, dut capituler entre les mains des Hollandais. A cette nouvelle, la Compagnie envoya une nouvelle escadre commandée par Froger de la Rigaudière. Celui-ci échoua devant Arguin, mais il occupa Portendick que les Hollandais avaient abandonné et qu'il se fit céder par 'Ali Chandhourâ par un traité qui renouvelait les clauses de celui de 1717; il confirmait à la Compagnie le droit absolu de faire seule le commerce sur la côte, à condition de payer les coutumes ordinaires à 'Ali Chandhourâ et à Abou 'Ali, fils d'Abou Bekr (Bouali, fils de Bou Bakar). C'était ce dernier qui, maître de l'escale de Portendick, avait conclu le traité au nom du roi des Trarzas. Les coutumes accordées étaient les suivantes :

Droits du gouverneur d'Arguin.

« Au gouverneur pour sa protection et son droit de courtage : mille Piastres, à raison d'une Piastre par quintal. La Piastre évaluée à trois livres monnoyée de France.
3.000 livres

Prix de la gomme.

« Mille pièces de toile bleüe, appelée Blaenkaton de 25 aulnes d'Hollande, ou 12 aulnes un tiers de France, chacune coûtant 17 Florins, revenant à 21 livres 5 sols monnoye de France
21250 livres

« Plus 500 douzaines de miroirs de carton, à six douzaines par quintal, à sept sols la douzaine	175 livres
« Plus 500 douzaines de peignes de bois, à six sols la douzaine	150 livres
« Plus 2000 cadenats, à cinq sols la pièce	500 livres
« Plus 2000 couteaux Flamands, à cinq sols pièce	500 livres
« Total de ces articles	25575 livres

Coutumes ou droits que l'on paye à Ali Chandora pour la charge d'un navire de tel Port qu'il puisse être.

« Depuis un très long temps ce Chef des Maures exige de chaque vaisseau un droit qu'on appelle coutume de 2400 piastres en espèce. Mais il peut prendre pour la moitié de cette somme 300 pièces de toille bleue, évaluée à 1200 piastres, mais qui reviennent en effet à 21 livres 5 s. la pièce, qui font 6375 livres, et comme il ne manque jamais à profiter de cette alternative, il se trouve qu'au lieu de 7200 livres, il reçoit

9975 livres

« Outre la coutume, on a encore introduit l'usage de luy faire un présent de diverses marchandises, qui monte à

2870 livres 10 s.

« On paye au Maitre-Langue, c'est-à-dire à l'Interprète, pour cent jours que durent la traite et chargement, à raison d'une demie piastre par jour, moitié en espèces et moitié en toille bleüe 50 Piastres qui reviennent à 150 livres.

« A 20 Laptots Maures, c'est-à-dire gens de journée qui servent à charger le bâtiment, à un quart de piastre par jour, pour le même tems et aux conditions cy-dessus

1418 livres 15 s.

« Total de ces 4 articles 14469 livres 15 s.

« Ce qui fait avec les articles précédents 40044 livres 15 sols pour la traite de 700.000 livres de gomme sans les dépenses du bâtiment. 40044 livres 15 s. ¹.

La Compagnie y construisit un nouveau fort dont la situation physique et militaire fut aussi mal choisie que possible ². Le 29 mars 1723, sous l'influence d'un favori nommé Malikouri, maître de Bequio et de la plus grande partie de l'île de Bifeche, 'Ali Chandhourâ écrivit à Brue pour lui annoncer son intention de vivre en paix avec les Français et d'ordonner aux Trarzas qui étaient dans le fort d'Arguin avec les Hollandais, de se retirer ³. Son fils Serkes et un des principaux Trarzas, 'Ali ben Hamed vinrent en conséquence, le 17 avril, saluer Bruce à Saint-Louis ⁴. Ceci servit les projets de la Compagnie qui, en 1724, envoya à Arguin une nouvelle escadre commandée par Pierre de Salverte. Après avoir battu les Maures qui ne paraissent pas avoir tenu grand compte des ordres de 'Ali Chandhourâ, il obligea les Hollandais à capituler ⁵.

La cause de ces bonnes dispositions doit être cherchée sans doute dans la guerre que le roi des Trarzas soutenait contre Bakkar, roi des Braknas ⁶. Ceux-ci faisaient la

1. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xix, p. 246-249.

2. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xiv, p. 158-164; Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 18-19, où il appelle Abou 'Ali « Boraly »; Golberry, *Fragmens d'un voyage*, t. I, p. 137-139; Walckenaer, *Collection de Relations*, t. II, p. 260-287; Barthelemy, *Notice sur les établissements français*, p. 41; Berlioux, *André Brue*, p. 283-296; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 180-182.

3. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xvii, p. 184-185; Berlioux, *André Brue*, p. 311-314.

4. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xvii, p. 194-195; Berlioux, *André Brue*, p. 314-322.

5. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, p. 223-224; Berlioux, *André Brue*, p. 326-328; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 182-183.

6. Peut-être le Bakkâr, fils de 'Ali, roi des Braknas, qui éprouvait une vive amitié pour le ouâli Moïammed Ahmed ed Daïmâni duquel on raconte plu-

récolte de la gomme au bois d'Alfatack et la vendaient à une escale du Sénégal, appelée le Terrier Rouge, à 50 lieues de la principale résidence de Bakkar, sur les terres du Seratik. A la tête de 1.000 fantassins et de 1.000 cavaliers, 'Ali Chandhourâ mit en fuite les Braknas et les poursuivit du côté du lac Cayor¹.

Non seulement les Trarzas, mais aussi les Darmankour s'empressèrent de se faire un ami de Brue. A son voyage en 1723, le chef de cette tribu, Chems, l'envoya saluer par deux marabouts, El Fâzol (الفاصل) et Ahmadena qui lui offrirent des ornements en or².

En 1727, le fort de Portendick fut détruit ainsi que

sieurs miracles. Cf. le récit donné par Moḥammed ben Khalnâ Oualid ed Daïmâni : *Karâmât Aoulia Tochomcha*, et résumé par Ism. Hamet, *La civilisation arabe en Afrique centrale*, p. 23-26. Il ne doit pas être confondu avec Bakkâr ben Ali qui mourut à Izdilaf en 1092 de l'hégire (Ibn Khalnâ, *Qasidah*, v. 4) : cette année ayant commencée le 21 janvier 1681, c'est par erreur que M. Ism. Hamet (*La civilisation arabe*, p. 7) donne pour correspondance 1680-1681, au lieu de 1681-1682. Le même auteur cite le passage d'Es Selaoui, *Kitâb el Istiḡṣa*, d'après lequel, en 1689, le chérif du Maroc, Mouley Isma'îl fit dans le Sahara une expédition qui le conduisit jusqu'à Agha (أقا), Ṭaṭa (طاطا), Tichit (تيشيت) et Chinguit, et où il reçut des députations des Berâbich, des Maghâfira, des Delim, des Djurâr et des Moṭâ' et des tribus des Ma'âqil qui lui promirent obéissance. Dans cette ambassade se trouvait le cheikh Bakkâr el Maghfiri, père de Khenatha, qu'épousa Mouley Isma'îl, à qui elle donna un fils, Mouley 'Abdallah. Elle était douée de beauté et instruite. Ce passage du *Kitâb el Istiḡṣa* se trouve au t. IV, p. 27 du texte arabe : il est la reproduction à peu près textuelle de quelques lignes du *Tordjemân el Mo'arib* d'Ahmed ez Ziâni (cf. Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1812*, p. 17 du texte arabe, 31-32 de la traduction française). Il ne paraît pas vraisemblable, comme le croit M. Houdas (*ibid.*, p. 32, note) que ce Bakkar soit le même que le marabout « Mahomet ben Buker » qui vivait dans la Chaouïa, à l'est de Temesna, et qui accueillit Mouley Rachid, prédécesseur de Mouley Isma'îl, lorsqu'il n'était que prétendant au trône (De Chénier, *Recherches historiques sur les Maures*, t. III, p. 344). Cf. aussi Cour, *L'établissement des dynasties des Chérifs au Maroc*, p. 190-191). La notice que l'abbé Godard a consacré à cet événement (*Description et histoire du Maroc*, II^e partie, p. 516) qu'il place en 1690, est inexacte et confuse.

1. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xix, p. 244-245.

2. Le P. Labat, *Relation de l'Afrique*, t. I, ch. xvii, p. 196-197; ch. xviii, p. 244.

celui d'Arguin et la traite attirée à l'escale du Désert¹.

Le jour de la rupture du jeûne de l'an 1139 (22 mai 1727), mourut 'Ali Chandhourâ. Son tombeau est au-dessus de Dabangou².

Il eut pour successeur son frère 'Amar, surnommé Agoudjil, dont Ibn Khalnâ fait le plus grand éloge pour avoir protégé les marabouts. Il mourut dans la nuit de djomada II 1170 (26 février 1757)³ et fut enterré à Agdernit (أَكْدَرْنِيْت)⁴.

Le 4 de rabi 'l aoual 1165 (21 janvier 1752) eut lieu la journée d'El Batha dans laquelle les Oulâd Ghailân furent vaincus⁵.

En 1166 de l'hégire (1752-1753) mourut le ouali Sidi Moḥammed ben El Mokhtâr ben Sa'id ben El Mokhtâr ben

1. Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 48; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 197.

2. Ibn Khalnâ, *Qaṣidah*, v. 15; Ism. Hamet, *La civilisation arabe*, p. 8. C'est par erreur que celui-ci donne pour date correspondante 1726 : il n'y a donc pas d'erreur dans la *Qaṣidah*, d'après laquelle le chérif Isma'il mourut une année ou à peu près avant lui (بِسْنَةِ اَوْنُوْهَا).

3. Ibn Khalnâ, *Qaṣidah*, v. 28; Ism. Hamet, *La civilisation arabe*, p. 8; Ancelle, *Explorations du Sénégal*, p. xvii; Poulet, *Les Maures*, p. 27.

4. La forme primitive de ce nom est Ad'arni (أَدْرْنِي) : c'est celui d'un arbre connu chez les Berbères. C'est un puits de l'guidi méridional : auprès d'un grand cimetière où sont enterrés les chefs des O. Daïmân et des Trarzas. Outre celles de Moḥammed ben Es Sa'id ben 'Amar Agoudjil, et Aḥmed Zerrouq ben El Fâdhel el Kaouri, on cite encore les tombes de Sid Baknitta (صاحب طبل بنى ساسي), possesseur de la timbale des Beni Sâssi (بَكْنِيْتِ), un chef des O. 'Attâm, le Sid El Djerid ben Aḥmed Lamdjâd, etc. (*Kitâb el Ikkbâr*, f° 8 v°-9 r°). Le poète El 'Atin ben Moḥammed el Ya'qoubi en a parlé dans une réponse à une satire faite contre lui par un des B. Daïmân, à l'occasion de sa lutte avec Sidi ben Moḥammed ed Daïmân (mètre haṣiṭ).

اغرى معاشر اكدرنيت شاعرهم
ورشحوه لتنقيصى وتفنيدي

« Ceux qui sont à Agdernit ont excité leur poète et l'ont poussé à me déprécier et à me traiter de menteur. »

(Aḥmed ech Chinguïṭi, *Ouasiṭ*, p. 224.

5. Ibn Khalnâ, *Qaṣidah*, v. 57-58. Les Oulad Ghailân étaient des Berâbich.

Ali b. Yaḥya b. Yedadji¹. Le récit de ses miracles tiendrait, dit le biographe, en un ou trois volumes : le recueil qu'en a fait El Ghallâoui est plus restreint. Il était né en 1096 hég. (1684-1685). Je ne puis m'expliquer comment M. Massignon, dans un article qui sera cité ci-dessous fait assister El Yedali, né en 1096 et mort à l'âge de 76 ans, à la bataille de Tirtillas qui eut lieu en 1075. La légende prétend que sa mère ayant été prise avec toutes les femmes de la tribu dans la guerre de Chorbobbah, ce qui ne s'accorde pas avec ce que nous savons, El Mokhtâr ben Sa'ïd revint près d'elle et l'emporta sur son dos. Il faudrait supposer qu'il s'écoula vingt et un ans entre les deux événements, ce qui n'est pas vraisemblable.

Sidi Moḥammed se rendit par mer à Agadir Douma (اڭادير دوما), ville florissante où il fut bien accueilli par les chrétiens. Leur chef lui donna le papier qu'il demandait. Il eut un fils nommé El Mobârek et une fille appelée Meïmounat el Hîlâlyah. Outre un certain nombre de poésies, il composa les ouvrages suivants :

1^o الذهب الابريز في تفسير كتاب الله العزيز² ;

2^o حلة السیری في معرفة العرب وخیر الوری ;

3^o فوآئد الفوآئد et son commentaire ;

4^o Un livre de droit, d'après Sidi Khalil ;

5^o Un ouvrage dans lequel il réfute le cheikh Et Te-noun djou, commençant par صلاة ربي مع السلام على حسي خير
الابام ;

1. Son biographe fait remarquer que la forme Yedadji est Zénaga pour Yedali par suite du changement du ل en ج (cf. p. 3). Yedadj ou Iedal était un des cinq Tochomcha. Cf. Appendice II.

2. Cf. la description de ce commentaire dans Destaing, *Notes sur des manuscrits arabes de l'Afrique occidentale*, n^o 1 (*Revue africaine*, 1911, p. 65-67).

6° Un commentaire sur sa qaṣidah, où il loue Ahmed Haïba l'émir des Braknas¹.

Il est enterré dans le cimetière d'In Tafokt². Sa mère et son petit-fils Moḥammed ben Ḥaroud (حرود) ed Daïmâni sont enterrés dans le cimetière d'Aghnadjbort³. Un chef trarza, Moḥammed el Mokhtâr ben 'Amar, fut sauvé grâce à un avis miraculeux donné par ce Moḥammed ben Ḥaroud. Lui-même apparut une nuit au commandeur des croyants (أمير المؤمنين) Sidi 'Abd el Qâder, surnommé Almami El Kouri El Foutâoui (المعروف بالمام الكوري الفوتاوي), sans doute un chef des Toucouleurs du Fouta-Toro) quand il fut pris par les infidèles dans l'expédition d'Ibrimmil (أبريميل var. أدميل Abdmilla).

Après 'Amar, régnèrent, mais rapidement, ses frères : Mokhtâr, Moḥammed Babanet et Addi⁴.

Le successeur de ce dernier fut El Mokhtâr ben 'Amar. Il semble que des troubles éclatèrent dès le début de son règne, car la qaṣidah parla d'une journée de Djafdjafou (جَفَجَفُ) en ramadhân 1170 (20 mai-18 juin 1757). Peut-être se rattacherait-elle à la conquête de l'Iguidi où habitaient primitivement les O. Bouzikri qui en furent chassés

1. Cf. le récit de ses miracles et de ses exploits dans le *Kitâb el Ikhbâr*, f°s 4-5; Massignon, *Un poète saharien (Revue du monde musulman, juin 1909, p. 199-206)*; Ism. Hamet, *La civilisation arabe dans l'Afrique centrale*, avril 1914, p. 10-20. Ahmed ech Chinguiji, *Ouasi*, p. 226-239.

2. In Tafokt (إِن تَأْفُكْت) est un cimetière du côté nord de l'Iguidi. En berbère, Tafokt signifie soleil, c'est-à-dire « le puits du soleil » (*Kitâb el Ikhbâr*, loc. laud.). Cf. sur ce mot mes *Etudes sur les dialectes berbères*, p. 60-63.

3. Aghnadjbort (أَغْنَادْجِبُورْت), diminutif d'Anadjbort (أَنْدَجِبُورْت) signifie « premier », car ce fut le premier cimetière creusé dans l'Iguidi (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 9).

4. Ancelle, *Les explorations du Sénégal*, p. 17.

par Mokhtâr. Ils furent remplacés par les O. Daïmân¹. On raconte qu'il visita le Maroc et reçut de Moḥammed ben 'Abdallah ben Ismaïl² une timbale d'airain qui fut brisée dans les circonstances suivantes. Les O. Aḥmed ben Dâmân avaient chassé les O. 'Attâm de leur pays et les avaient repoussés jusque chez les Ida Ou 'Aïch et les O. Embârek. Pendant quelque temps, la distance qui les séparait maintint la paix. Mais les O. Attâm firent une expédition, se cachant le jour, marchant la nuit, jusqu'à ce qu'ils tombèrent à l'aube sur leurs ennemis, du côté de l'In Banba (إِن بَنْب)³, à l'endroit appelé Laoubba (لَوْب) près duquel il y a aujourd'hui une construction française. La surprise fut complète, mais il ne périt que deux hommes : un individu assez obscur, des Al el Khâlil (آل الخليل) et un certain Aḥmed Bougâr (بُوْكَار) ben Ibraïk (أَبْرِيْكَت) allié aux

1. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 4.

2. Poulet, *Les Maures*, p. 27, Moḥammed ben 'Abdallah ben Ismaïl, gouverna d'abord, au nom de son père, le royaume de Marrakoch de 1169 hég. (1755-1756) jusqu'en safar 1171 (15 octobre-13 novembre 1757) époque à laquelle il succéda au Chérif 'Abdallah : il régna jusqu'en redjeb 1204 (17 mars-16 avril 1790), cf. Ez Ziadi ap. Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1632*, p. 67-86 du texte; Es Selâoui, *Kitâb el Istiḡṣa*, t. IV, p. 84-119; Dombay, *Geschichte der Scherifen*, p. 147-219; Chénier, *Recherches sur les Maures*, t. III, p. 465-533; Godard, *Description et histoire du Maroc*, 2^e part. p. 548-567. Ces historiens ne parlent pas de la visite du prince tarzâ.

3. Un des puits de l'Iguidi. On raconte que ce mot vient de l'In Banban (إِن بَنْبِن) et que Banban signifie « les cuisses » (الافخاذ). On dit aussi que cet endroit fut ainsi appelé d'un tata (قصر) dans le Fouta (فُوت) qu'on nommait Banba, ce qui supposerait que primitivement des noirs y étaient établis. Là est enterré le cheikh Aḥmed ben Moḥammed el 'Aqil, mort en 1244 (1828-1829) qui fut célébré dans les vers de ses contemporains. Il étudia d'abord auprès de sa sœur Khadidja bent Moḥammed el 'Aqil, auteur elle-même d'un commentaire sur la 'Aqidah d'Es Senousi, intitulée أم البراهين. La science mystique lui fut enseignée par le cheikh Alfa Ibrahim du Fouta Djalu (من اهل فوت چل) ? Il revint dans son pays au bout de six ou sept ans et y remplit les fonctions de qâdhi jusqu'à sa mort (*Kitâb el Ikhbâr*, 1^o 5, v°-8 r°; Ahmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 453 qui l'écrit انبنة).

Al 'Amar ben 'Ali. Les tentes ne furent pas pillées, mais les O. 'Attâm emmenèrent les chameaux et brisèrent la timbale donnée à El Mokhtâr par Mouley Moïammed ben 'Abdallah¹. Le fils d'El Mokhtâr, 'Aleit (عَالِيَت), fut enterré à Tirtillas².

Le règne de ce prince paraît avoir été assez court, car c'est le nom de son successeur, 'Ali Kouri, qui paraît dans le traité avec les Anglais. Ceux-ci, en effet, s'étaient emparés en 1760 du Sénégal dont la possession leur fut confirmée par le traité de 1763. Il réservait aux Français le droit de commerce sur la côte comprise entre le cap Blanc de Barbarie et la barre du Sénégal et de fréquenter les mouillages situés entre les deux points. Mais l'Angleterre profita d'une obscurité dans la rédaction de l'article pour l'annuler. De plus, pour empêcher tout commerce de la gomme par mer, elle détruisit tous les établissements d'Arguin et de Portendik, défendit à ses propres marchands de fréquenter ces mouillages et un navire fut entrete nu armé dans le but de maintenir cette police. Les Trarzas furent donc contraints de porter leur gomme à l'escale du fleuve³.

En même temps, et pour compenser peut-être le dommage causé aux Trarzas par la suppression des escales maritimes, les Anglais avaient institué les coutumes suivantes à payer au roi « Hilly Kouri » ('Ali Kouri) et à ses interprètes⁴. Le détail qui est curieux en a été conservé

1. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 7 v°-8 v°.

2. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 15 r°. Ancelle (*Explorations du Sénégal*, p. xvii) le donne comme ayant régné après 'Ali Kouri et avant 'Amar Coumba ses frères. Carrère et P. Holl le nomment Aleiete et le font succéder à Mokhtâr 'Amar (*De la Sénégambie*, p. 260); il y a évidemment une confusion. Ils ajoutent qu'il laissa un fils nommé Mokhtâr Aleite.

3. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 201, 215-217, 258.

4. Déjà cependant, comme on l'a vu plus haut, l'ancienne Compagnie française des Indes avait fondé l'usage des coutumes « ainsi nommées parce

par Golberry, d'après le livre officiel anglais¹. Les coutumes ne devaient être payées qu'à la fin de la saison de la traite de la gomme, après le retour des traitants et même de la flotte qui allait trafiquer en Galam, Elles comprenaient :

Pour le roi :

- 33 pièces de guinée,
- 21 fusils de traite,
- 600 pierres à fusil,
- 600 balles de plomb,
- 2 aunes de drap écarlate,
- 3 pièces de toile de Silésie,
- 2 onces de clous de girofle,
- 12 livres de sucre terré,
- 15 ancrs de poudre,

En recevant ces coutumes, 'Ali Kouri devait offrir :

- 7 peaux de bœuf au gouverneur,

Pour Hamet Brahim, premier interprète du roi :

- 2 fusils de traite,
- 1 pièce de guinée,
- 1 ancre de poudre,

qu'elles étaient des présents qui se renouvelaient annuellement, payées aux chefs des Maures, aux principaux d'entre eux, aux interprètes de leurs rois et à leurs femmes pour les engager à porter aux comptoirs français la totalité de la gomme récoltée » (Golberry, *Fragmens*, p. 166).

1. « Les Anglais avaient une sorte de registre manuscrit qui contenait, dans le plus grand détail, les motifs, l'énumération et l'ordre des coutumes qu'on devait payer annuellement aux chefs des nations africaines, les époques où ces coutumes devaient être délivrées, des notes relatives à l'importance de ces chefs et de ces nations, des instructions sur les règles qu'il fallait suivre en délivrant ces coutumes et des observations politiques dans le commerce de cette partie de l'Afrique. Ce registre ou ce livret était envoyé par le ministère anglais au gouverneur du Sénégal avec ordre de s'y conformer... Le hasard a mis entre mes mains un de ces registres ou livrets, écrit en anglais et terminé par des remarques intéressantes, par une lettre du secrétaire de la trésorerie au commandant anglais du Sénégal. » (Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 266-268.)

Pour les six autres interprètes du roi :

- 6 fusils de traite,
- 6 pièces de guinée
- 6 ancrs de poudre

Pour Sidi Mokhtar (Mokhtâr) un des principaux chefs trarzas¹ :

- 24 pièces de guinée,
- 10 ancrs de poudre
- 11 fusils de traite,
- 500 balles de plomb,
- 2 pièces de toile de Silésie
- 1 aune de drap écarlate,
- 6 livres de sucre terré,
- 1 once de clous de girofle.

Pour le valet de Sidi Mokhtâr :

- 1 pièce de Guinée,
- 1 fusil de traite,
- 1 ancre de poudre.

Sidi Mokhtâr, en recevant les coutumes, devait offrir au gouverneur un présent de cinq bœufs.

Pour Babukar (Abou Bekr) Syrhé, un des chefs des Trarzas :

- 25 pièces de guinée,
- 10 ancrs de poudre,
- 11 fusils de traite,
- 500 pierres à fusil,
- 500 balles,
- 2 pièces de toile de Silésie,

1. Sidi Mokhtâr avait fait deux fois le pèlerinage de La Mekke et avait le titre de hâdji, ce qui lui attirait de la considération. Comme il se prétendait issu de Moïammed, il portait un turban vert. On louait sa belle figure, son esprit et ses manières décentes (Golberry, *Fragments d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 32.)

1 aune de drap écarlate,
6 livres de sucre terré,
1 once de clous de girofles.

Le valet d'Abou Bekr recevait la même quantité que celui de Sidi Mokhtâr ¹.

En plus de ces coutumes, les Anglais essayèrent de s'attacher le roi des Trarzas et les principaux chefs par des honneurs et des présents particuliers quand ils venaient à Saint-Louis. Pour 'Ali Kouri, il était salué à son arrivée par sept coups de canon de la batterie de la Savane; Sidi Mokhtâr et Abou Bekr Siré, de trois coups. En outre, ils recevaient chaque jour pour leur nourriture :

'Ali Kouri :

1 bœuf moyen,
6 mesures de blé égales à 42 mules,
2 galons de mélasse,
2 galons de vin rouge ou blanc ²,
5 livres de sucre terré,
8 pains.

À Sidi Mokhtâr et à Abou Bekr Siré, chacun :

2 galons de vin,
2 galons de mélasse,
3 mesures de blé égales à 21 mules,
12 livres de viande fraîche de bœufs,
3 pains.

Si les fils de ces trois personnages venaient recevoir les coutumes à la place de leurs pères, ils avaient droit à la moitié des vivres.

On avait prévu le cas où, mendiants de leur naturel, les chefs ou leurs enfants tenteraient de prolonger leur séjour

1. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 269-271.

2. On remarquera ce présent officiel offert à un prince musulman.

à Saint-Louis. Il était entendu qu'ils n'y resteraient que le temps nécessaire à arranger quelque affaire avec le gouverneur¹.

Néanmoins, en dépit de ces avantages, les Trarzas avaient continué, malgré la surveillance du vaisseau anglais à faire le commerce de la gomme avec des interlopes qui risquaient d'être coulés bas. Aussi la politique anglaise employait-elle un autre moyen pour retenir les Trarzas dans la soumission. Elle favorisait la rivalité entre eux et les autres Maures, surtout les Braknas : le relèvement de l'escale de Podor, où ceux-ci portaient leur gomme, avait accru leur puissance et leur considération².

Aussi, tant que le fort et l'établissement de Podor devaient subsister, les Anglais payèrent à Hâmed Mokhtâr qui avait succédé en 1766 à son père, roi des Braknas, les coutumes suivantes :

- 54 pièces de guinée,
- 8 pièces de toile de Silésie,
- 15 ancras de poudre,
- 6 fusils de traite,
- 200 pierres à fusil,
- 200 balles,
- 11 longues barres de fer,
- 12 filières de rassades,
- 30 piastres,
- 1 livre de clous de girofle,
- 1 coffre de bois avec un cadenas.

Quand il venait à Saint-Louis, il devait être salué à son arrivée et à son départ par cinq coups de canon³.

1. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 276-277.

2. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 258-260.

3. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 275-276.

Hâmed Mokhtâr se trouvait à la tête, non seulement des Braknas, mais des Darmankours qui lui étaient inféodés. « Ils ont, dit Golberry, un attachement et une déférence qui ne se sont jamais démentis : leur chef témoignait le plus grand respect pour Hamet-Moktar (Hâmed Mokhtâr) chef des Brachknaz (Braknas), qu'il reconnaissait comme roi, comme général de la nation, comme le père de la famille des Agrichys : dans toutes les circonstances, les intérêts de ces deux tribus sont toujours réunis, toujours compris dans les mêmes traités, et le roi des Brachknaz (Braknas), discute, agit, conclut tout seul pour ces tribus germanes, sans que jamais il y ait eu aucune réclamation, aucune opposition de la part des Maures Darmankours ¹. »

En redjeb 1175 (26 janvier-27 février 1762) mourut un émir des Braknas nommé Aḥmed ben Haïba. Il avait été en relations avec le ouali Sidi Moḥammed ben Saïd el-Yedâli qui l'avait loué dans une qaṣidah. En récompense, l'émir s'était engagé, lui et ses successeurs à lui payer, ainsi qu'à ses descendants, une redevance jusqu'au jugement dernier ².

La qaṣidah mentionne, sans autres détails, la déroute d'Antar le 25 de chaoual 1180 (24 mars 1764) ³.

Sur ces entrefaites, le Sénégal fut, en 1779 reconquis par la France qui en garda la possession par le traité de 1783. Il eût été de bonne politique de s'attacher 'Ali Kouri qui regrettait les Anglais et de maintenir comme eux l'interdiction de trafiquer de la gomme à Arguin et Portendik pour concentrer ce commerce à l'escale du Désert où les Maures portaient ce qu'ils récoltaient dans la

1. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. 1, p. 272-273.

2. Ibn Khalnâ, *Qaṣidah*, v. 55; *Kitâb el Ikhbâr*, f° 4 v°-5 r°.

3. Ibn Khalnâ, *Qaṣidah*, v° 60-61.

forêt du Sahel¹. Mais cette sage politique ne fut pas suivie et en 1781 et 1782, des vaisseaux français venaient traiter de la gomme à Portendik, non pas en interlopes, mais en vertu de lettres de marques délivrées dans les bureaux de la marine et d'une autorisation spéciale du ministère².

Le traité de Versailles, en 1783, aggrava cette faute en reconnaissant aux Anglais le droit de trafiquer à Arguin et à Portendik. Le résultat fut qu'en raison de la concurrence des acheteurs, le prix de la gomme devint douze à quinze fois supérieur à ce qu'il était avant la conquête anglaise³. Lorsque la vente de la gomme était favorable à Portendik, les Trarzas s'y rendaient de préférence et la vente faiblissait à l'escale du Désert. Heureusement, elle se soutenait à Podor, à l'escale du Coq et au Terrier Rouge, où les Braknas, ne pouvant se rendre à Arguin ni à Portendik, apportaient la gomme qu'ils récoltaient dans les forêts d'El Biar et de Podor⁴.

En 1784, grâce à une intrigue, une Compagnie de Paris obtint le monopole du trafic de la gomme au Sénégal, ce qui ruina les maisons de Bordeaux, de Nantes, de la Rochelle et du Havre⁵. Malgré l'incapacité de cette Compagnie, on étendit le privilège à tout le commerce, esclaves, or, bois, etc., en dépit des protestations du chevalier de Boufflers, gouverneur du Sénégal⁶. En 1785 le 20 juillet,

1. La forêt du Sahel était possédée exclusivement par les Trarzas; elle était entièrement composée de gommiers blancs, c'est-à-dire produisant de la gomme blanche, la plus estimée par sa pureté et sa blancheur. Elle était à vingt lieues à l'est de Portendik et à 25 lieues au nord de l'escale du Désert (Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 201.)

2. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 219.

3. Pruneau de Pommegorge, *Description de la Nigritie*, p. 13-14; Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 18-19; Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 140, 217-218.

4. Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 36-37.

5. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 279.

6. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 281.

le Directeur de la Compagnie conclut avec 'Ali Kouri un traité pour l'établissement de comptoirs dans son pays. Les coutumes annuelles qu'il s'engageait à payer étaient les suivantes :

- 200 pièces de guinée,
- 2 fusils à 2 coups,
- 30 coudées d'écarlate,
- 1 pièce de mousseline
- 10 miroirs,
- 10 peignes,
- 10 paires de ciseaux,
- 10 cadenas,
- 10 jambettes,
- 10 pièces de platelle,
- 10 barres de verroterie,
- 1 filière d'ambre.
- 1 filière de beau corail,
- 100 livres de poudre à tirer,
- 1000 balles,
- 1000 pierres à fusil,
- 1 bassin,
- 80 bouteilles de mélasse,
- 2 pains de sucre,
- 2 bâtons pour les tentes.

Les femmes et les ministres de 'Ali reçurent également des coutumes¹.

Le 2 mai 1785, un traité fut signé avec les Darman-kour² et le 10 mai, ou plus probablement le 26 de la même année, avec Hâmed Mokhtâr³.

1. Labarthe, *Voyage au Sénégal*, p. 231-232.

2. Durand, *Voyage au Sénégal*, Atlas, 3.

3. Durand, *Voyage au Sénégal*, Atlas, 33.

Le traité avec 'Ali Kouri fut suivi d'un autre (27 juillet 1785) entre de Repentigny, gouverneur du Sénégal et le roi des Trarzas, pour la restitution des esclaves fugitifs et d'autres questions relatives à la traite. Cependant la même année (août 1785), il prétendait s'appropriier la totalité ou au moins la moitié des objets se trouvant sur les bateaux qui faisaient naufrage sur le Sénégal. Il dut se désister de ces prétentions devant l'attitude énergique de Saugnier, qui fit arrêter son frère, et du commandant français du fort de Podor, Duclauzel¹.

En même temps, 'Ali Kouri essayait d'étendre son pouvoir sur la rive gauche du Sénégal. Le roi du Oualo avait été ministre de son prédécesseur et l'avait fait assassiner par des Trarzas de 'Ali Kouri, mais, ayant eu lui-même quelques difficultés avec ce prince, il fut étranglé vers la fin de 1785².

La haine contre les Trarzas ne cessait d'agiter Hamed Mokhtâr, roi des Braknas qui est représenté comme lâche, orgueilleux et insolent. En 1787, le chevalier de Boufflers qui le vit à Podor en fait un portrait peu flatté. « C'est un homme fort puissant, mais fort doux et en même temps fort dévot. Il n'aime que les femmes et les prêtres et passe sa vie le plus qu'il peut à Podor pour être loin de son camp, loin de ses ennemis. Il habite une mauvaise chambre du fort avec une femme en titre et trois ou quatre dames d'honneur qui en manquent de temps en temps, livré aux conseils de ses marabouts qui lui laissent faire toutes ses sottises et toutes ses fredaines pourvu qu'il

1. Saugnier, *Relations de plusieurs voyages*, p. 128, 130, 133.

2. Saugnier, *Relations de plusieurs voyages à la côte d'Afrique*, p. 130. D'ailleurs Saugnier confond les Braknas et les Trarzas. De même que plus haut (p. 3), il dit que les Blacknars (Braknas) avaient pour chef Halicon ('Ali-kouri) et les Trasars (Trarzas) Admet Moctar (Ahmed Mokhtâr).

porte une centaine de leurs petits scapulaires qu'ils appellent gris-gris et qu'il fasse par jour environ huit à dix prières ridicules sur une peau de mouton qu'on étend à ses pieds. Le reste du temps, il converse — cela s'appelle palabrer — sur les intérêts de sa prétendue couronne et le résultat de tous ses palabres est de demander des présents et des secours qu'on ne lui donne que le moins qu'on peut, d'emprunter au tiers et au quart des étoffes, des fusils et d'autres marchandises, sous prétexte d'une guerre à soutenir, mais qu'il donne par le fait à tout ce qui l'entoure... Sa figure est assez belle; il ressemble à une sainte face dont la couleur aurait beaucoup poussé au noir. Il est plutôt drapé qu'habillé d'une manière très pittoresque, presque toujours en blanc. Du reste, il a absolument la dégaine d'un roi fainéant et, qui plus est, d'un roi mendiant¹ ». Boufflers reçut de lui comme cadeau un cheval arabe².

Mais n'osant attaquer les Trarzas avec ses deux seules tribus, il s'allia avec 'Abd el Qâder, almamy ou seratik des Pouls du Fouta-Toro qui, comme lui, fréquentait l'escale de Podor. Fort de cette alliance, il enleva en 1785 la favorite de 'Ali Kouri à qui elle fit déclarer qu'elle se séparait à jamais de lui. 'Ali Kouri et les Trarzas ressentirent vivement cet affront; ils préparèrent la guerre et sollicitèrent en vain les secours de la France : ils obtinrent des marchands anglais des armes et quelques provisions³.

Le gouvernement français laissa écraser 'Ali Kouri. Celui-ci était à Saint-Louis lorsqu'il apprit l'invasion de Hamed Mokhtâr et de 'Abd el Qâder. Il se hâta de partir et

1. L. de Magnien et Henri Prat, *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers*, p. 457-458; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 233.

2. L. de Magnien et Henri Prat, *Correspondance inédite*, p. 462.

3. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 260-261.

dans le courant d'octobre 1786, il rencontra l'ennemi à vingt lieues de la capitale du Sénégal. L'armée des Braknas à laquelle s'était joint un contingent de 400 nègres était plus forte que celle des Trarzas. Ceux-ci eurent d'abord l'avantage, mais ils cédèrent bientôt et prirent la fuite. Golberry en vit passer 200, fuyant au galop de leurs dromadaires sur lesquels ils étaient montés par couples : en vingt heures, ils étaient arrivés à Saint-Louis, passèrent le Sénégal à la nage et, après avoir perdu quelques-uns des leurs, abordèrent sur les terres du damel du Cayor, allié de leur maître. Quant à celui-ci, il refusa de fuir malgré les prières et les supplications des siens. Démonté et blessé de plusieurs balles, il défit le pagne dont il était habillé, l'étendit à terre, se fit placer dessus et, avec trois hommes déterminés, attendit l'ennemi, le visage tourné vers lui. Quand Hamed Mokhtâr s'approcha à la tête de sa cavalerie, 'Ali Kouri lui adressa les plus sanglants reproches et les plus mortelles injures. Le chef Brakna, plein de fureur, fit faire une décharge générale sur le roi trarza qui périt frappé de plus de 50 balles¹.

Cette victoire faillit être aussi funeste à Hamed Mokhtâr qu'à son ennemi. Le siratik 'Abd el Qâder, en effet, en attribua l'honneur à son contingent poul et prétendit faire la loi, non seulement aux Trarzas, mais encore aux Braknas, aux Darbankours, aux rois nègres des environs et même aux Français du Sénégal. Mais, ayant commis l'imprudence d'attaquer le damel du Cayor, il fut vaincu et fait prisonnier. Les Maures purent respirer².

1. Durand, *Voyage au Sénégal*, ch. XIX, p. 240; Golberry, *Fragmens*, t. I, p. 263-264; 355-356. Cf. un trait analogue du chef nègre d'Aougham dans une guerre contre Tarin, roi des Masin de Tichit, et Tin Yeroutân, roi d'Aoudaghost entre 350 et 360 de l'hégire, 961-971 (El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 159).

2. Durand, *Voyage au Sénégal*, ch. XIX, p. 240; Golberry, *Fragmens*, t. I, p. 265.

Sous le règne de 'Ali Kouri, la guerre recommença entre les O. 'Attâm et les O. Aḥmed ben Dâmân, les premiers avaient enlevé des bœufs aux O. Aḥmed Isghaiir (إِسْغَيْر). Ceux-ci les poursuivirent jusqu'à Tin Idder où ils les rejoignirent et les O. 'Attâm furent défaits par Moḥammed ben 'Ali Maouta, surnommé Bâcha Ḥangâr (بَاشَ حَنْكَار) allié des O. Dâmân, qui blessa grièvement à la tête Aḥmed ben Moḥammed Adjmâr (اِجَار). Après le combat, une partie du O. Dâmân avec leurs cousins, les O. 'Abballa, les B. Sâsi, les O. Zennoun et les Ahl Ag Mottâr partirent cherchant de l'eau et des pâturages jusqu'à Iṭouaila (اِطْوَيْل) et les autres jusque In Tefâchit (اِنْتَفَاشِيْت)¹. Là, les blessures d'Aḥmed causèrent sa mort. Le chef des O. 'Attâm les excita à la vengeance; ils se jetèrent de nuit sur le campement des O. Dâmân dont ils tuèrent le chef, 'Ali ben Sidi El Mokhtâr ben Haddi, son fils, El Mokhtâr ben Djaimoun, 'Ali ben 'Amr b. El Mokhtâr b. 'Ali Chandoura², en tout sept personnes, puis ils revinrent dire à leurs familles : « Nous en avons tué, comme jamais l'ange de la mort n'en a tué un jour. » L'émir des Trarzas, 'Ali Kouri ben 'Amar ben 'Ali était à ce moment dans le Sud, avec une troupe des O. Isghaiir. Quand son interprète (تَرْجَانِه) 'Abd el Ouahhâb lui apprit l'attaque des O. 'Attâm, il alla trouver le cheikh des Ander Isghaiir (أَنْدَرِ اسْغَيْر) qui connaissait la magie. Celui-ci lui donna

1. Intifâchiti est un endroit abondant en eau : il vient du herbère ان تَفَشِيْت ce mot signifie « une colline de sable blanc ». Dans le cimetière considérable qui est auprès, est enterré, outre Aḥmed ben Moḥammed Adjmar, le savant Aḥmed Fâl ben Moḥammed Tâl et Ya'qoubi (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 26 v°).

2. C'est peut-être le même qui est appelé plus haut Moḥammed ben Mokhtâr ben 'Amar b. 'Ali Chandhourâ et qui est enterré à Ikkhaṭfi.

un secret pour arrêter les ennemis partout où ils se trouveraient et les empêcher de fuir. « Quand ce charme les aura atteints, dit-il, ils ne bougeront pas jusqu'à ce que tu les aies rejoints. » Les O. 'Attâm prirent la fuite, mais lorsqu'ils furent arrivés à Dâmân¹ le charme opéra : ils cheminaient depuis le matin jusqu'au soir et toujours ils se retrouvaient à Dâmân « comme l'âne du moulin ». A ce moment arriva l'émir qui les avait poursuivis à marches forcées. Quand les O. 'Attâm virent qu'ils ne pouvaient lui échapper, ils creusèrent un fossé garni d'un retranchement, placèrent au milieu leurs familles et leurs richesses, jurèrent par Dieu de ne pas abandonner leur poste et se recommandèrent mutuellement de ne pas fuir et de soutenir le combat. L'attaque commença dans la matinée. Sid Aḥmed ben Moḥammed Bâbâna (بابان) se mit à haranguer ses compagnons dont il était le héros. « O. Aḥmed ben Dâmân, dit-il, vous et tous ceux qui sont avec vous, il n'y a pas de cheval plus blanc que le mien, pas d'homme plus magnanime que moi et dont le vêtement soit plus long. Faites ce que je ferai : vous guérirez vos maux, vous mettrez en fuite vos ennemis. » Tous lui répondirent : « Nous ne resterons pas en arrière de toi : tu ne feras rien que nous ne le fassions ». Il lança son cheval de l'autre côté du fossé, mais n'y arriva pas, atteint, lui et sa monture, de nombreux coups de fusils. Les O. Dâmân

1. Dâmân (دaman) est un puits d'eau douce dans l'Inchiri : l'eau est proche de l'ouverture; il pousse aux environs des fleurs odoriférantes. C'était la résidence du chef de la tribu trarza de ce nom. Ce point a été mentionné dans un vers du poète Amḥammed ben Eḥ Ṭalab el Ya'qoubi. (basit).

امست اميم لذي دامن منزلها سقاه كل ملت يحمل الودفا
« Omaim s'est trouvée au soir à Dâmân, puisse le nuage chargé d'eau qui apporte l'ondée arroser son campement. »

(Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 254; *Kitab el Ikhbâr*, fo 48; Aḥmed ech Chinguiḥi, *Quasit*, p. 188.)

s'élançèrent à sa suite; beaucoup furent tués, mais l'enceinte fut forcée. Un petit nombre des O. 'Attâm s'échappa avec leurs familles et leurs biens. Ils s'arrêtèrent à Limdanna (لِمَدَنَّ) où il y avait de l'eau, puis continuèrent leur marche et se réfugièrent dans le Tagant. Les O. Aḥmed ben Dâmân passèrent la nuit sur le champ de bataille à enterrer leurs morts et à soigner leurs blessures. Quand ils voulurent reprendre la poursuite, il était trop tard¹.

Si l'on en croit Labarthe², les tribus maures regardaient le sultan du Maroc comme leur chérif, mais celui-ci n'avait pas la moindre autorité sur ces populations nomades³.

En 1787 des bandits appartenant aux Braknas, aux Trarzas et aux Darmankours, infestaient les côtes de l'Océan entre Inguinghir, près du marigot des Maringouins, et le cap Boïador. Ils vendaient les naufragés qu'ils conduisaient au Maroc. Quelquefois même, comme on le voit par l'exemple de Brisson, en 1785, il les amenaient eux-mêmes à Mogador pour être rachetés. Ils les vendaient aussi à un fils du sultan du Maroc qui, s'étant révolté contre son père, avait été contraint de fuir dans l'oasis de Oualata (Ioualaten)⁴.

Pendant ce temps, la Compagnie ne faisait que périliter par sa propre faute et par celle du gouvernement français. On lui avait donné le privilège exclusif de la traite de la gomme, mais on accorda bientôt des permissions particu-

1. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 18-23.

2. *Voyage au Sénégal*, p. 35.

3. Caillié rapporte que, suivant les Maures, il aurait existé dans le Sahara un gros village de leur caste, près des puits remplis d'une eau salée et détestable, qu'on appelle les puits des Trarzas : les habitants exploitaient le sel et en faisaient un commerce considérable avec le Soudan. Mais les gens du Tafilalet au Maroc auraient détruit ce village (*Journal d'un voyage à Tombouctou*, t. II, p. 417, 418).

4. *Histoire du naufrage et de la captivité de M. Brisson*, p. 102-103; Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 206-207.

lières à des marchands étrangers à la Compagnie. Celle-ci d'ailleurs, prit de fausses mesures, si bien qu'en 1790 aucune nation riveraine ne voulait traiter avec elle¹.

Vers 1800, les Ida Ou 'Aïch qui avaient vécu jusque-là tributaires pressurés par les O. Embarek², les O. Nâsir et les O. Betta, cherchèrent à recouvrer leur indépendance. Moḥammed ben Khouma, leur chef, refusa le tribut. Ses successeurs, 'Amar et Bakarould 'Amar, continuèrent la lutte, mais ce ne fut que sous le fils de ce dernier, Moḥammed Cheïn (شین), que l'action décisive eut lieu. Réunis à Lachneïkat, près de Tijikja³, ils restèrent bloqués pendant quatre mois par les Ḥassania. Pendant ce temps, leur chef s'assura l'appui des O. 'Abdallah et réussit, après avoir séparé les confédérés, à vaincre les O. Embarek et d'autres tribus ḥassania et à devenir indépendant. Il eut pour successeur son fils Moḥammedould Moḥammed Cheïn, sous le règne duquel fut fondé en 1819 le poste de Bakel. Il mourut en 1820, laissant six fils. L'aîné, Soueid Aḥmed revendiqua le pouvoir qui, en raison des règles de

1. Golberry, *Fragmens d'un voyage en Afrique*, t. I, p. 219-220, 282.

2. Cf. sur les O. Embarek (Mobârek) Aḥmed ech Chinguiṭi (*Ouasi*, p. 464-465) qui fait leur éloge. Delafosse, *Haut Sénégal-Niger*, t. II, p. 377-379.

3. Aujourd'hui Fort Coppolani, du nom du résident qui y fut assassiné. Cette ville fut fondée il y a un peu plus de 230 ans. Des Maures émigrés à la suite de guerres entre Zouaya emmenaient avec eux un marabout aveugle. Ils s'arrêtèrent dans le Ouâdi Rechid, alors désert, et songèrent à s'y établir. Leur compagnon se fit apporter une poignée de terre, la flaira et dit : Quittez ce ouadi; il est bon pour la culture des palmiers, mais funeste pour ses habitants. Ils reprirent leur route et allèrent dans la vallée d'Entomtâkit (انتمتاكيت) où il fit le même essai. Enfin, ils descendirent à Tijikja où, ayant flairé la terre, le marabout leur dit : C'est un pays béni; établissez-vous y avec la bénédiction de Dieu (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasi*, p. 429-430; Gouraud, *Pacification de la Mauritanie*, p. 121, 164, 224, 228, 245, 257). La même légende existe pour la fondation de Tichit (cf. Delafosse, *Haut Sénégal-Niger*, p. 220). Cf. un récit analogue sur l'habileté d'un Berbère à reconnaître un terrain en flairant le sol, chez El Edrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 10-11 du texte.

succession, devait appartenir au frère du défunt, El Mokhtâr. Celui-ci fut battu à Bou Hanz, dans l'Aftout Chergui, mais il prit sa revanche l'année suivante à Dakna dans l'Erguibat, à l'Est du Tagant. Les partisans de Soueïdi durent fuir dans le désert où ils se nourrirent de gomme, d'où leur surnom d'Abakak. La séparation était complète. Soueïdi Aḥmed régna sur les Abakak et eut cinq fils. Son frère Solaïmân Aḥmed lui succéda : puis son fils Moḥammed Soueïdi Aḥmed qui assassina son oncle pour le remplacer. Vers 1830, il eut pour successeur son frère Bakar Ould Soueïdi Aḥmed qui mourut centenaire¹. De leur côté, l'autre fraction, les Cheratit, plus nombreux furent gouvernés par El Mokhtâr, puis par son frère Ely. La guerre éclata entre l'oncle et les neveux; Aḥmed ould Mokhtâr et Bakar Ould Mokhtâr; le premier demanda des secours aux Kounta, les seconds aux Ahl Sidi Maḥmoud, Ely fut remplacé par eux. A la mort de Bakar, Mokhtâr Ould Aḥmed son neveu, étant trop jeune pour lui succéder, l'autorité fut confiée à son cousin Rasoul Ould Ely. Celui-ci prétendit garder le pouvoir lorsque Mokhtâr le revendiqua. Une guerre civile s'ensuivit chez les Cheratit, mais Rasoul, battu à Bedezouk, dans l'Affola, au nord-est de Tijikja, puis à El Khaba n'eut d'autre ressource que de faire sa soumission à son cousin. Sous son règne, les Mechdouf², tribu zénaga commandée par Aḥmed Mahmoud Ould Mokhtâr, se rendit indépendante par la victoire d'El Kharjough entre l'Affola et le Ḥaoudh, grâce

1. Ancelle (*Les explorations au Sénégal*, p. 171) dit en février 1887 qu'il fut assassiné par un Abakak, or il vivait encore en 1904. C'est ce Bakar Ould Soueïdi qui fut vaincu par 'Ammar ould Osmân, chef des O. Embarek, entre 1840 et 1850 (Delafosse, *Haut Sénégal-Niger*, t. II, p. 378-379).

2. Sur les Mechdouf ou Mejdouf cf. Barth (*Reisen und Entdeckungen*, t. V, p. 548) qui les assimile aux Masoufa des géographes arabes.

à la défection des Ahl Sidi Maḥmoud¹. Des vers en hassania ont conservé le souvenir des luttes des Mechdouf contre les O. Embârek :

أَسْلِكُ عَنْ تَصْرِيفِ الْقِيَوْمِ
وَأَسْكُ يِذَاكَ التَّصَرُّوفِ
مَشْطُوفِ أَكْبَلُ مَلِكِ وَالْيَوْمِ
عَدْتُ أَنْ مَالِكُنْ مَشْطُوفِ

O changement de l'immuable !

O vicissitudes !

Les Mechdouf avaient autrefois la royauté,

Et aujourd'hui leur royauté se trouve renversée².

Après la mort de 'Ali Kouri, son frère Aḥmed Mokhtâr³ avait été nommé tuteur de son neveu Sidi 'Ali⁴, roi des Trarzas. Les victoires qu'il avait remportées, l'habileté avec laquelle il avait administré le pays, la générosité avec laquelle il distribuait les présents qu'il recevait des Français, lui avaient concilié la faveur des grands et du peuple et il n'eut pas de peine à se faire reconnaître comme roi au détriment de son neveu⁵. En 1817, il avait 65 ans. Mollien, qui le vit à l'escale, nous trace de lui un portrait avantageux : « Sa figure inspire le respect; sa chevelure et sa barbe blanche lui donne l'air imposant d'un patriarche; il

1. Cf. *Annuaire du Sénégal*, 1864, p. 164, note; Poulet, *Les Maures*, p. 85-87; Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 464, 467, 470-471; Ancelle, *Les explorations au Sénégal*, p. xxiv-xxvii; Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 214-216.

2. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiṭ*, p. 465.

3. Il est appelé 'Amar ould Mokhtâr par Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 260, et par Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xvii.

4. Celui-ci est nommé Mohamet Eli Kabari par Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 260.

5. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. I, p. 73; Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 261; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 315.

est vêtu d'une longue pièce d'étoffe blanche qui enveloppe son corps et laisse passer ses bras et ses jambes dont la force musculaire le dispute à celle des jeunes gens qui le suivent. La blancheur de ses vêtements est la seule marque qui le distingue de ses sujets : on le voit fumer dans la même pipe que ceux qui l'entourent »¹.

Toutefois, Sidi 'Ali ne se laissa pas dépouiller sans résistance. Il monta jusqu'en Galam pour chercher du secours et s'allia les zénagas des Douaïch en épousant une de leurs princesses nommée Lalia. Avec une poignée d'hommes et les Douaïch attachés à sa fortune, 300 environ, il remporta quelques légers avantages et se dirigea vers le bord de la mer, peut-être pour rester en communication avec les vaisseaux européens. Poursuivi par Aḥmed Mokhtâr, il fit prendre à ses gens un poste avantageux et ils se retranchèrent derrière leurs chameaux comme dans une forteresse². Les ennemis se contentèrent d'en faire le blocus qui fut signalé par un trait d'audace. Quatre des assiégeants réussirent à pénétrer dans le camp de Sidi 'Ali espérant le tuer par surprise. Ils ne réussirent qu'à trancher la tête de six de ses principaux partisans et rentrèrent sains et saufs dans leur camp avec ces trophées³.

Quoique l'armée d'Aḥmed fût quatre fois plus forte que celle de son neveu, il crut devoir demander du secours au roi des Braknas qui lui envoya deux mille fantassins. Sidi 'Ali, informé de leur départ, résolut de prévenir leur jonction avec Aḥmed Mokhtâr; il marcha contre eux, les surprit par son audace et les battit : 80 d'entre eux furent

1. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. I, p. 67.

2. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. I, p. 73-74; Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 261-262.

3. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. I, p. 75-76.

tués; le reste prit la fuite. Le prince se tourna alors contre son oncle. La bataille fut acharnée, mais Sidi 'Ali fut vaincu; il fut obligé de fuir dans le désert, pendant que son camp était forcé; les femmes et les enfants furent massacrés : celle de Sidi 'Ali fut arrachée par Aḥmed lui-même aux bourreaux qui, après lui avoir brisé les dents, l'avaient livrée à la brutalité des guerriers : cent esclaves furent pris ainsi qu'un grand nombre de bœufs ¹.

En 1817, régnait chez les Braknas Aḥmadou Ould Sidi 'Ali². Caillié, qui le visita, donne une description pittoresque de son camp : « Le camp d'Hamet-Dou (Aḥmadou) pouvait contenir, lors de mon séjour, à peu près cent tentes, et de quatre à cinq cents habitants. Lorsque le roi reçoit les droits accoutumés, son camp est rempli d'étrangers qui viennent lui demander des cadeaux. J'en ai vu qui y étaient depuis trois mois, dans l'espoir d'obtenir dix coudées de guinée, ce qui représente une valeur de dix francs. Ces parasites vont se loger dans la première tente où on veut bien les recevoir, et deux fois par jour, le matin et le soir, un chapelet d'une main, une *satala* (سطلة) de l'autre, vont de porte en porte mendier un peu de lait. Pendant la journée, ils se promènent deux à deux dans le camp, se réunissent sous les tentes pour faire la conversation, et s'endorment le plus souvent en se débarrassant mutuellement de la vermine qui les ronge... La tente du roi n'a rien qui la distingue de celle de ses sujets; elle est faite, comme toutes les autres, en tissus de poil de mouton; elle est garnie, à chaque bout, de huit cordes de cuir,

1. Mollien, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, t. I, p. 76-79.

2. C'est celui qui est appelé Hamet-Dou par Caillié et qui en 1824 avait un ministre du nom de Moctar (Mokhtâr) Boubou, chef du village de Podor chez qui se rendit le voyageur français (Caillié, *Journal d'un voyage à Temboctou*, t. I, p. 46). Son frère, Sidi Aybi, gouvernait une fraction des Brakuas (Caillié, *ibid.*, p. 70).

avec autant de piquets, qui servent à la tendre. Deux montants de dix à douze pieds de long, croisés par le bout et s'ajustant dans une petite traverse d'un pied de long sur six pouces de large, se placent au milieu, et servent à l'élever; cette traverse surmonte les montants et empêche que leurs bouts ne crèvent la tente. Un tapis fait dans le pays, en poil de mouton, entoure la tente intérieurement; quatre piquets sont plantés à l'un des bouts et soutiennent deux traverses où l'on passe une corde ou une courroie en manière de filet, sur laquelle on place le bagage. Les effets sont contenus dans des sacs de cuir carrés en forme de malle, dont l'ouverture est placée à l'un des bouts; ces sacs ont un couvercle fermant à cadenas.

« Les harnais des chevaux et des chameaux entourent la tente. Le lit du roi est fait comme celui des nègres; c'est une claie garnie de nattes, supportée sur des piquets et des traverses, à environ un pied de terre. Une natte étendue par terre remplit le vide de la tente, et sert de lit à la suite du roi. Le commun du peuple couche par terre sur des nattes sous lesquelles ils étendent quelquefois un peu de paille. Pour préserver les effets d'être volés, on dresse une natte autour, vers le bout de la tente. La provision d'eau est gardée dans des outres placées sur des piquets dans l'intérieur...

« La vaisselle du roi consiste en six ou huit plats creux et ronds en bois; ils contiennent environ six litres chaque et servent à mettre le lait et les autres aliments; trois chaudières en fonte, et deux pots en terre qu'ils tirent du Fouta, forment la batterie de cuisine et complètent l'ameublement. Cette description de la tente du roi convient également à toutes; seulement chez les pauvres, les tapis sont remplacés par des nattes.

« Hamet-Dou (Ahmadou) est presque toujours entouré

de guéhués¹ ou chanteurs ambulants. Il y en a un grand nombre parmi les Maures; ils marchent toujours à la suite des princes, dont ils obtiennent tout ce qu'ils veulent, en employant tantôt les plus basses adulations, tantôt les menaces. Chaque prince en a un attaché à sa suite; celui de Hamet-Dou (Ahmadou) le suit partout où il va. Souvent, assis dans la tente, il chante ses louanges et lui débite les flatteries les plus outrées... Sa femme et ses enfants l'accompagnent ordinairement et répètent en chœur les sottises qu'il vient de chanter...

« Les guéhués ont deux sortes d'instruments dont ils s'accompagnent en chantant. L'un, fait en forme de guitare, n'est autre chose qu'une petitealebasse ovale, recouverte d'une peau de mouton très bien apprêtée; un bâton d'un pied de long la traverse horizontalement près de ses bords, et sert à monter les cordes de l'instrument, qui sont au nombre de cinq, faites de plusieurs brins de crins tordus ensemble : cet instrument se touche et rend des sons très agréables. Le second est une sorte de harpe à quatorze cordes de boyaux de mouton, montées sur un bâton de deux pieds de long, placé obliquement dans unealebasse ronde, beaucoup plus grande que la première. Une corde en cuir, tendue horizontalement sur la peau qui recouvre laalebasse, sert à fixer les cordes par le bas; quelquefois c'est à un morceau de bois placé en travers qu'elles sont attachées. A l'extrémité de laalebasse et sous la dernière corde se trouve un morceau de fer très plat et ovale, de cinq pouces de long, garni de petits anneaux également en fer; et lorsqu'on touche la harpe, ils font un cliquetis qui accompagne agréablement le son de cet instrument déjà assez harmonieux². »

1. Du wolof *géwél bā*.

2. Caillié, *Journal d'un voyage à Tombouctou*, t. 1, p. 87 et suiv.

En général, Aḥmadou vécut en bonne intelligence avec les Français, excepté dans la circonstance suivante. En 1819, les Trarzas, prétendant avoir des droits sur le Oualo que la France avait l'intention d'occuper, se liguèrent avec les Braknas et les Pouls et passèrent le fleuve, mais furent battus avec leurs alliés par une expédition de la garnison de Saint-Louis. Ils durent, par le traité du 7 juin 1821, céder ce qu'ils prétendaient avoir de droits sur le Oualo. Ce traité fut complété par un autre conclu avec les Braknas (21 juin 1821) et par un avec les Ida Ou 'Aïch qui devaient venir à l'escale de Bakel¹. Sidi 'Ali, fils de 'Ali Kouri, était venu se joindre aux ennemis de 'Amar Ould Mokhtâr. Celui-ci voulant se soustraire à l'hégémonie française, chercha à rouvrir aux Anglais le marché de Portendik, mais les négociants de Saint-Louis s'entendirent avec Hamet Fall, un des personnages les plus importants des Cherqi Ould Heddi parmi les Trarzas. Ils le décidèrent, par des présents, à empêcher l'ouverture de ce marché qui aurait fait une redoutable concurrence aux escales du fleuve. En 1822, 'Amar Ould Mokhtâr excita la fureur d'un de ses fils, Brahim Ouali, qui se rendit à Portendik et assassina Hamet Fall. Le père de ce dernier, 'Omar, souleva le Oualo avec l'aide de Sidi 'Ali et une bataille fut livrée à Tewourwour. 'Amar Ould Mokhtâr y fut vaincu, et deux de ses fils, Elikran Nach et Brahim Ouali, l'assassin de Hamet Fall, y furent tués, le dernier par Brahim Khalil, frère de sa victime. Sidi 'Ali redevint maître de l'escale, et percevait les coutumes, lorsqu'en 1827 il fut assassiné par trahison dans un combat contre les O. Dakchar : 'Amar ould

1. Barthélemy, *Notice historique sur les établissements français*, p. 14-15; Raffanel, *Nouveau voyage au pays des Nègres*, t. II, p. 56-57; Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xxi; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 303-304.

Mokhtâr demeura seul maître du pays¹. Mokhtâr fils de Sidi 'Ali ne continua pas longtemps la lutte. En 1828, il fit sa soumission à Moḥammed el Ḥabib² qui venait de succéder à son père comme roi des Trarzas³. Tout semblait oublié lorsqu'en 1830 un des hommes de sa suite assassina un noir sénégalais. Mokhtâr en fut rendu responsable par le roi des Trarzas auprès du gouvernement du Sénégal et lorsque, en 1832, il se rendit à Saint-Louis avec toutes les garanties de sûreté fournies par Moḥammed el Ḥabib, il fut arrêté sur la dénonciation de celui-ci, jugé et exécuté le 19 décembre⁴.

En 1824 Ahmadou, roi des Braknas eut à lutter contre ses cousins Mh'ammed Sidi, Mbaoua, Aḥmed Sidi et Mokhtâr qui lui reprochaient de ne pas partager avec eux les coutumes qu'il touchait des blancs. Ils s'emparèrent de 200 bœufs qu'ils emmenèrent chez les Nor'mas. Ceux-ci s'unirent pour défendre les révoltés avec les O. Aḥmed⁵, aux O. 'Aïd et aux O. Bakkar; une partie des Ida Ou 'Aïch, les Abakak, commandés par Moḥammed Ould Soueïd Aḥmed, se joignirent à eux. La bataille se livra à Youga, vaste plaine de dix lieues de tour; elle dura trois jours. A la fin, Aḥmadou remporta la victoire; Aḥmed Sidi fut tué ainsi que 73 Braknas et 25 Ida Ou 'Aïch. De son côté, Aḥmadou perdit 54 hommes :

1. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie française*, p. 263-276.

2. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie française*, p. 276-277; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 315.

3. En 1833, d'après Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xvii; cette date est trop rapprochée. Celle de 1822 donnée par Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 28 est également inexacte.

4. Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xvii; Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie française*, p. 277; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 37.

5. Les O. Aḥmed avaient assassiné plusieurs harratin d'Aḥmadou après avoir obtenu leur pardon pour des ravages commis dans ses champs de mil. (Caillié, *Journal d'un voyage*, t. I, p. 70.)

les révoltés se réfugièrent dans le Tagant. Les morts furent enterrés sur le champ de bataille¹. Leurs tombeaux consistant en carrés de cailloux surmontés d'une pierre tumulaire furent visités par Caillié. « Nous passâmes, dit-il, près de huit à dix tombeaux : du plus loin que mes compagnons les aperçurent, ils s'écrièrent : *Salam alai-koum, la ilah ilallahou*. Nous nous arrêtâmes pour prier, ce qui me donna le temps de visiter ces tombeaux. Des tertres sont élevés au-dessus des corps et, à la tête de chacun, il y a une pierre plate sur laquelle est écrit le nom du défunt. Après une courte prière, nous jetâmes chacun une petite branche d'arbre, puis mes compagnons se rendirent à celui d'un marabout très vénéré². » Aḥmadou remporta un autre succès sur le cheïkh des Ida Ou 'Aïch et l'Almamy du Fouta Toro, Biram, à Kra Ferouel, près de Youga³.

Moḥammed el Ḥabib, le nouveau roi des Trarzas, avait pour mère Imbairika (إِمْبَيْرِيكَتْ) fille de Sidi 'Omaïr, fils de Sidi'l Mokhtâr, un des chefs des O. Aḥmed b. Dâmân, enterré à El Mayah (المِيَّاح), localité de Tinchigel (تِينْشِيْكَلْ) où se trouve un cimetière, contenant les tombes de gens vertueux, de chefs et de savants des O. Dâmân⁴.

1. Bourrel, *Voyage au pays des Maures Braknas*, p. 42.

2. Caillié, *Journal d'un voyage à Tombouctou*, t. 1, p. 104.

3. Bourrel, *Voyage au pays des Maures Braknas*, p. 42.

4. Tinchigel, du berbère *Tinchag Il* (تِنْشَاكْ اِلْ), c'est-à-dire « près de la mer »; تِنْشَاكْ signifie « près de » et اِلْ, « la mer » (ou le fleuve). Les poètes des B. Daïwân l'ont arabisé en ذَاتِ الْيَمِّ dans ces vers (basit).

ان الطاق من شوق الذين لدى عدّ المكارم ذات اليم مندفة
وشوقهم ان يكن عى اللسان به فقى احشا السن بشوق مُنْطَلَقَه

« Mes yeux versent des larmes au sujet de ceux qui étaient près de la foule des gens généreux à Dzat el Immi.

Il prit le titre d'émir du Sahara et livra bataille près d'Itouaïnich (إتوينيش) en 1827 aux O. Aḥmed b. Dâmân. Peu après ils firent la paix, en 1829¹.

En 1830, Moḥammed 'Amar, disciple de l'imâm Bou Bakar, chef du Dimâr, vaincu d'abord par Yousof, Almamy du Fouta Toro, reprit le dessus, s'empara de Podor et marcha contre Dagana. Le gouverneur du Sénégal, Pron, alla à sa rencontre et le vainquit à Mbilor. Le faux prophète fut arrêté dans sa fuite par les chefs du Oualo², suspendu à un tamarinier en face de Richard Toll et fusillé par eux³.

Débarrassé de Sidi 'Ali et de son fils Mokhtâr, Moḥammed el Ḥabib songea à étendre sa puissance sur la rive droite du fleuve, et en particulier sur le Oualo où ses adversaires avaient trouvé des partisans. Pour y arriver, il épousa la reine Guimbotte à la fin de 1832 et le mariage fut célébré à Dagana. Le gouverneur du Sénégal, Kernel, comprit le danger de laisser les Maures s'installer sur la rive droite. Il commença la guerre et eut pour auxiliaire Fara Tenda, qui devint en 1855 chef du Oualo. Deux expéditions eurent lieu; Portendik fut bloqué pour empêcher le commerce de la gomme avec les Anglais et son successeur conclut le 30 août 1835, un traité de paix. Moḥammed el Ḥabib renonçait pour son fils Ely à toute prétention sur le Oualo⁴.

« Et si la langue est impuissante à exprimer le regret, dans mes entrailles j'ai des langues qui l'expriment. »

(*Kitâb el Ikhbâr*, f° 30 v°-31 r°; *Kitâb el Ansâb*, p. 63, 94).

1. *Kitâb el Ikhbâr*, f° 15 v°; Aucelle, *Explorations au Sénégal*, p. xx; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 309.

2. Cf. sur le Oualo Gaden, *Le Poular*, t. I, p. 44, note 2.

3. Raffènel, *Nouveau voyage au pays des nègres*, t. II, p. 114; Barthélemy, *Notice historique sur les établissements français*, p. 18-20; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 309.

4. Raffènel, *Nouveau voyage au pays des nègres*, t. II, p. 114-115; Barthé-

En 1841 mourut Ahmadou, roi des Braknas, empoisonné dans du lait par sa femme Lilia (Leilah), fille de Rasoul, chef des Cheratit¹, qui, ne lui ayant pas donné d'enfants, était jalouse du fils que le roi avait eu d'une harratine, Sidi Ely, à qui il destinait sa succession. En même temps que lui, mouraient du même poison les principaux chefs de son parti, son frère consanguin Moḥammed Sidi et son frère utérin Khodouch qui jouissait d'une grande autorité chez les O. Sa'id². Son fils Sidi Ely n'avait que huit ans. On choisit pour lui succéder son cousin Mokhtâr Sidi. Celui-ci s'appuya sur les Nokhmakh et les O. Maṣour, les O. Aḥmed et une fraction dissidente des O. Saïd. Ils étaient convenus de laisser à Mokhtâr Sidi la royauté des Braknas avec l'escale de Podor, tandis que Bakar, frère d'Eyba et de Mokhtar Cheïkh, serait le chef des Nokhmakh, des O. Maṣour et des El 'Amar Brahim, fraction ralliée des O. Seïd. Mais tandis que Bakar était allé recruter un allié dans la personne de l'Almamy du Fouta, Mamadou Biram, une révolte conduite par Ndiak Mokhtâr³, ancien ministre

lemy, *Notice historique sur les établissements français*, p. 19-21; Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie française*, p. 278-282; *Annales sénégalaises*, p. 19; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 309, 315, 316.

1. Cette fraction des Ida Ou 'Atch avait reçu ce surnom, qui désigne une espèce de hyène, parce que, à la suite d'une guerre en temps de famine, ils se nourrissent de vieilles peaux de bœufs. Ils habitent la partie méridionale du Tagant et comprennent trois tribus guerrières : la tribu royale des El 'Amar Ould Imohamed, celle des Al Soneïd et celle des Zénagas non tributaires; les tribus maraboutiques appartiennent aux Tadjakant (Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xxv; Poulet, *Les Maures*, p. 81-82).

2. Bourrel, *Voyage dans le pays des Maures Braknas*, p. 525; Ricard, *Le Sénégal*, p. 278; Poulet, *Les Maures*, p. 56-57. Suivant un autre récit, Lilia et Ndiak Mokhtâr avaient résolu de débarrasser Aḥmadou, à son insu, de son frère qui lui portait ombrage et ce fut par mégarde que le roi et Khodouch burent le lait empoisonné destiné à Moḥammed Sidi (Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie française*, p. 229-231; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 38).

3. Ce Ndiaye Mokhtâr, né à Podor, de Mokhtâr Bouba, ministre de Sidi 'Ali et d'Aḥmadou, avait pour frère Samba N'dar et pour sœur Bourika, plus tard femme du qâdhi de Saint-Louis. Comme frères utérins, il avait Abdou-

d'Ahmadou, remplacé par son frère Abdoulaye. Moḥammed Redjel, cousin du feu roi fut proclamé. Les troupes de Mokhtâr Sidi furent battues et Bakar, revenu avec ses auxiliaires du Fouta fut également vaincu et tué¹.

En présence de ces événements, le gouverneur du Sénégal, Bouet, voyant que, malgré les coutumes payées au roi des Braknas, le commerce était arrêté par le pillage et les exactions se déclara pour Moḥammed Redjel, maître de l'escale de la gomme. Au commencement de 1844, il fit arrêter Mokhtâr Sidi qui avait pillé des caravanes, tiré sur les bateaux et massacré des marabouts marchands de gomme et le fit déporter, ainsi qu'Abdoulaye, au Gabon où ils moururent tous deux².

Moḥammed Redjel resta donc seul roi, mais son autorité était nulle et son caractère faible. Il ne put empêcher plusieurs chefs braknas de prendre parti pour Aḥmed et Tarrouzi, surnommé Ibn el Laigât (ابن الليغات) frère de Moḥammed el Ḥabib, roi des Trarzas, venu pour chercher du secours afin de détrôner son frère. Mais il fut vaincu avec ses auxiliaires braknas et se réfugia dans l'Adrar³.

Ce pays était alors en proie à une guerre civile entre les Ida Ou 'Ali et les Ida bel Ḥasan : la raison n'en est pas

laye, Brahim et Menhamba. Il avait vécu à Saint-Louis et échappa à la haine que lui portaient Moḥammed Sidi parce qu'il passait pour connaître seul l'endroit où étaient enterrés les trésors du roi précédent. Mais Brahim ne lui pardonnait pas la déportation de son frère Abdoulaye au Gabon où il mourut et le fit assassiner en trahison près de Guédé par un de ses neveux qui portait aussi le nom d'Abdoulaye. Moḥammed Sidi fut très mécontent de cette mort, mais n'osa poursuivre les assassins (Carrère et Paul Holle, *De la Sénégambie*, p. 239-243).

1. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 230-231; Ancelle, *Les explorations au Sénégal*, p. xxi, Poulet; *Les Maures*, p. 57.

2. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 231; Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xxi, Poulet; *Les Maures*, p. 57.

3. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 231-232; Ancelle, *Explorations au Sénégal*, p. xxi; Poulet, *Les Maures*, p. 28.

connue¹. Les premiers furent défaits dans trois rencontres : à la journée de Laghibiri (لَغْيِبِيرِي) puis à celle d'Irzig (اِرْزِيْغِيْكَ), à celle de Bou Traïfiah². Dans cette dernière, Aḥmed et Tarrouzi ibn el Laigât, frère du roi des Trarzas, commandait une troupe des Ida Ou 'Ali. Mécontent de se voir refuser une femme esclave par Baba (بَابُ) ben Aḥmed Bibih (بِيْبِيْد) el 'Alaoui, il le menaça de se joindre aux Ida bel Ḥasan. Les Ida Ou 'Ali perdirent sept hommes et furent mis en fuite, mais ils réussirent à emmener la femme réclamée par Aḥmed. Moḥammed El Ḥabib essaya de rétablir la paix entre les deux tribus, mais les Ida Ou 'Ali s'y refusèrent. Une trêve eut lieu néanmoins, pendant laquelle quelques-uns de ceux-ci allèrent chercher des secours au Tagant et livrèrent la bataille d'Ibelḥanoucha (اِبْلِحَانُوْشَا). Ils la gagnèrent et tuèrent un grand nombre de leurs adversaires, entre autres Moḥammed ben 'Abdi, sans perdre un seul homme. Du Tagant ils firent une nouvelle expédition plus considérable que la première. La bataille fut livrée à Tandoudjah : elle est mentionnée dans les vers d'Ibn Maḥmoud el Belḥasani³. Les Ida bel Ḥasan furent encore vaincus et parmi les morts se trouva leur poète 'Abd Allah El Aḥoual⁴.

Moḥammed el Ḥabib rendit le roi des Braknas responsable de l'aide que son frère avait trouvée dans ces tribus. Il envahit leur pays : Moḥammed Redjel fut renversé et remplacé par Moḥammed Sidi, neveu de Mokhtâr Sidi, qui

1. Quand cette guerre éclata, l'oncle de l'auteur du *Ouasiḥ*, Mamoun, étudiait tout jeune encore auprès du cheikh El Mokhtâr b. 'Abd el Djalil (Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiḥ*, p. 308).

2. Marais à deux journées d'Inbamba (*Kitâb el Ikhbâr*, f° 8 v°, l° 12 r°, f° 12 v°).

3. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiḥ*, p. 239.

4. Aḥmed ech Chinguiṭi, *Ouasiḥ*, p. 304-311.

gagna la confiance du roi des Trarzas en promettant de n'être que son lieutenant. Moḥammed el Habib lui donna son appui et le fit proclamer en 1845¹.

Mais Sidi 'Ali, fils d'Aḥmadou, n'était plus un enfant : il commença la lutte contre Moḥammed Sidi. Les débuts furent malheureux : il fut vaincu à Moukh Lifa, à Foni, à Lifar, à Mbargou, au-dessus de Kaédi, à Diab Diola, à Djeguëti, à Mounadj et à Kindelek au nord-est du lac Cayor². Une circonstance heureuse vint lui donner un allié inattendu. En 1851, Moḥammed el Habib, mécontent de l'aide que les dissidents et son frère, qu'il avait du reste fait assassiner, avaient trouvée dans l'Adrar, auprès d'Aḥmed ben Aïdda, organisa une expédition contre ce pays. Il laissa le commandement des Trarzas à Moḥammed Sidi qu'il croyait absolument sûr et dévoué, mais qui n'empêcha pas les Cheratit de faire une fructueuse razzia dans laquelle ils s'emparèrent de la femme de Moḥammed el Habib. Son expédition dans l'Adrar, du reste, n'eut aucun résultat. Il ne put vaincre la résistance de l'émir Aḥmed b. Aïdda : retranché dans l'Adrar, il se borna à couper quelques palmiers, ce qui lui fit appliquer le vers suivant par son adversaire :

هو كئاع آل بوجعراڤ بنخبار يسْتِن الحْرِيف

« Il ne réussit qu'à être un Abou Dji'rân³; pour son affaire, il attend l'automne. »

A son retour, il adressa de violents reproches à Moḥammed Sidi qui, fort de la protection du marabout Cheïkh

1. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 232-233; Poulet, *Les Maures*, p. 57-58; Aucelle, *Explorations au Sénégal*, p. XXI.

2. Poulet, *Les Maures*, p. 58.

3. Petit animal répugnant qui n'apparaît qu'en automne, à l'époque de la maturité des fruits.

Sidia, ne lui fit que des réponses ironiques avec des allusions à sa campagne malheureuse. Moḥammed el Ḥabib se rapprocha de Sidi 'Ali (1852) et chercha à le lancer comme prétendant. Mais les O. Dahmân, une des tribus sur lesquelles il comptait le plus, s'y opposèrent et le roi des Trarzas dut renoncer à son dessein, d'autant plus qu'il avait provoqué des ennemis plus redoutables¹.

Espérant profiter du désordre causé en 1848 par la suppression de l'esclavage, il avait revendiqué le Oualo au nom de son fils. En 1850, une députation de négociants et d'habitants de Saint-Louis était venue lui demander de maintenir la paix. Dès lors, il déclarait qu'à la première rupture, il viendrait faire son salam dans l'église de Saint-Louis : le chef des Azouna, Moḥammed 'Ali se vantait de prendre la ville avec les seuls guerriers de sa tribu². Cependant, malgré ces bravades, il se rendait compte de la gravité qu'aurait pour lui une guerre avec les Français au moment où il avait à lutter contre les dissidents de sa famille réfugiés dans l'Adrar. Aussi disait-il à ses confidents : « Pas de guerre avec les blancs ; ils tueraient mon fils aîné Ely que je ne leur ferais pas la guerre »³. Le gouverneur Protet fut néanmoins contraint par des attaques réitérées à commencer les hostilités ; les ennemis subirent une sanglante défaite à Dialmateh⁴.

A son arrivée, Faïdherbe successeur de Protet, trouva la situation difficile⁵. Moḥammed el Ḥabib avait épousé, comme nous l'avons vu Ndété-Yallo, appelée par les Fran-

1. Carrère et Paul Holle, *De la Sénégambie française*, p. 233-236; Ahmed ech Chinguitt, *Ouasi*, p. 423.

2. Ricard, *Le Sénégal*, p. 282; *Annales sénégalaises*, p. 4-5; Faïdherbe, *Le Sénégal*, p. 121-122; 357-358; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 316, 327-328.

3. *Annales sénégalaises*, p. 23; Faïdherbe, *Le Sénégal*, p. 137; Poulet, *Les Maures*, p. 29.

4. Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 317, 318.

5. Ricard, *Le Sénégal*, p. 283.

çais Djimbot ou Guimbotte, reine du Oualo : il en avait un fils, Ely qui se regardait comme le maître du pays. C'était la rive gauche du Sénégal livrée aux Trarzas. Déjà des tribus guerrières harratines, portant les armes et commandées par un prince, les Takharedjent, les Dagbadjis, les O. Achkeur, les O. Beniouk ou Azouna, les O. Bou 'Ali, s'y étaient installées et commençaient leurs ravages continuels. Faïdherbe songea à les surprendre, mais il fut trahi par le chef des Ida Ou'l Hadj (Darmankour) qui portait le nom traditionnel de Chems¹. Venu à Saint-Louis, il eut connaissance de l'expédition projetée et s'empressa de prévenir les Trarzas qui se hâtèrent de fuir sur la rive gauche à l'exception des Azouna, campés entre Diekten et Tiaggar. Ils furent vaincus et chassés de leur camp². Cet échec ne changea pas les sentiments de la reine du Oualo qui continua ses relations avec les Maures. Aussi le 25 février, un corps expéditionnaire, commandé par Faïdherbe, battit à Dioulbou les gens du Oualo et leurs auxiliaires, les O. Khalifa, tribu harratine guerrière. Des O. Dahmân furent pris entre Nder et Dickten³.

Ces événements décidèrent Moḥammed el Ḥabib à entrer ouvertement en campagne. Faïdherbe lui envoya cet ultimatum : suppression des escales, suppression des coutumes, renonciation au Oualo, cessation des pillages sur la rive du fleuve. A son tour, Moḥammed el Ḥabib réclama l'augmentation des coutumes des Braknas et des Trarzas, abandon du Oualo, destruction des forts bâtis par les Français, défense à tout bâtiment de guerre d'entrer dans le fleuve, établissement de coutumes pour

1. Du temps de Caillé, le chef des Darmankour était déjà désigné sous ce nom.

2. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 288; *Annales sénégalaises*, p. 6-7; Faïdherbe, *Le Sénégal*, p. 123-125.

3. *Annales sénégalaises*, p. 10-22; Faïdherbe, *Le Sénégal*, p. 128-130.

prendre du bois à Guet Ndar et Bop Nkior et, avant tout, le renvoi du gouverneur Faidherbe. La guerre commença en mars 1855; après une série d'escarmouches, Moḥammed el Ḥabib passa le Sénégal et envahit le Oualo pendant qu'une colonne française débarquait sur la rive droite, battait les O. Aïd et les Lekhibat, ce qui amena la défection de la première de ces tribus qui abandonna Moḥammed el Ḥabib. Celui-ci essaya de menacer Saint-Louis pour rappeler la colonne, mais elle continua sa marche dans le pays trarza, surprit le 22 avril le campement des Dagbadjis et des Koumleïlen, tandis que Moḥammed el Ḥabib échouait à l'attaque de la tour commandant le pont de Leybar. En apprenant l'envahissement de son territoire, il prétexta l'attaque possible de ses campements du Nord par Ould Aïda, le chef de l'Adrar, dont en 1854 il avait tué le prédécesseur, et évacua le Oualo où il laissa cependant son fils Ely. En même temps des razzias continuelles appauvrissaient les Trarzas¹.

Moḥammed el Ḥabib renouvela alors son alliance avec Moḥammed Sidi, chef des Braknas, et les hostilités continuèrent après une courte interruption en septembre et octobre. Elles furent défavorables aux Maures. Les Trarzas que la nécessité avait obligés de se rapprocher du Sénégal se voyaient enlever leurs troupeaux par des partis de volontaires noirs ou mulâtres. La reine Ndété Yalla s'enfuit dans le Cayor : en décembre 1855, le Oualo fut annexé au Sénégal et le Bour ba Yolof offrit de payer aux Français le tribut qu'il versait auparavant aux Trarzas².

Contre les Braknas, on put utiliser les Toucouleurs du

1. Carrère et Paul Holl, *De la Sénégambie*, p. 255-257; *Annales sénégalaises*, p. 28-45; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 137, 141-143; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 323-326; 328, 329.

2. *Annales sénégalaises*, p. 19, 22, 41; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 143-145; Cultru, *Histoire du Sénégal*, p. 329.

Fouta Toro que Moḥammed Sidi n'avait pu entraîner dans une ligue contre les Français et qui, voyant l'affaiblissement des Maures, se hâtèrent de passer le fleuve et de faire des incursions sur leur territoire. Faidherbe eut aussi recours à l'ancien prétendant Sidi 'Ali qui avait été faiblement secouru en 1850. Il le fit venir à Podor, malgré ses hésitations, en mars 1856 et lui donna quelques troupes avec lesquelles il fit d'heureuses escarmouches contre les partisans de Moḥammed Sidi. Celui-ci grâce à l'entremise du Cheïkh Sidia, le principal marabout des Braknas s'était réconcilié avec Ould Aïda, le chef de l'Adrar¹. Un nouveau succès termina la campagne de 1856; au mois de décembre, le goum du Oualo enlevait le campement de Mradin et ramenait 800 prisonniers. La tribu des guerriers harratins des O. Bou 'Ali fit sa soumission, s'établit à Maka et amena son contingent aux troupes françaises².

En janvier 1857, la suspension du commerce causa un grave préjudice à diverses tribus de marabouts qui conclurent pour elles-mêmes une sorte de trêve³. Cependant

1. C'est cet Ould Aïda Ould 'Othmân, Ould Lefdeb Ould Chenân Ould Ammouni qui reçut en 1860 la mission conduite par le capitaine Vincent (*Résumé des voyages d'exploration, [Voyage du capitaine Vincent, Annuaire du Sénégal, 1864, p. 130-131].* Ancelle, *Explorations au Sénégal, p. 133-134*) et mourut peu de temps après. On attribua cette mort aux maléfices des blancs et Bou 'l Moghdad qui avait servi d'interprète à la mission, faillit, l'année suivante, être victime de cette superstition (Bou 'l Moghdad, *Voyage, p. 487, 488*). Il laissait deux fils de chacune de ses deux femmes. Les plus jeunes, fils de la seconde, massacrèrent l'aîné de leurs frères consanguins, Moḥammed; le second, Soueïdi Aḥmed seréfugia chez Bakar, chef des Ida ou 'Aïch, dont la fille était sa belle-sœur. Grâce à son appui, il fut rappelé dans l'Adrar (Bou 'l Moghdad, *Voyage, p. 484-485*). Il eut pour successeur son fils Mokhtâr, puis son petit-fils Aḥmed (*Voyage d'Alioua Sal, Annuaire du Sénégal, 1864, p. 172; Poulet, Les Maures, p. 131*).

2. *Annales sénégalaises, p. 41-73, 59-60; Faidherbe, Le Sénégal, p. 145-148; Poulet, Les Maures, p. 58.*

3. *Annales sénégalaises, p. 72-73; Faidherbe, Le Sénégal, p. 148-149.*

les Trarzas et les Braknas n'abandonnaient pas la lutte. Ils passèrent de nouveau le fleuve et recommencèrent leurs ravages. Mais une colonne franchit le Sénégal, à Dagana, vainquit Sidi Ely, fils du roi des Trarzas, dans un combat qui coûta la vie au beau-frère de ce dernier et à trois chefs de la tribu princière près du lac Cayar. Les escarmouches reprirent, presque toujours funestes aux Maures. Ceux-ci se divisèrent. Les O. Dahmân et leurs tributaires chez les Trarzas, les O. Aḥmed chez les Braknas parlèrent de soumission. Moḥammed el Ḥabib et Moḥammed Sidi marchèrent contre eux. Les O. Dahmân feignirent de se soumettre, mais les O. Aḥmed attaquèrent de nuit les deux rois et, ayant fait prisonnier Mokhtâr Ould 'Amar, parent de Moḥammed Sidi, il lui arrachèrent toutes les dents et le renvoyèrent¹.

La paix s'imposait aux Maures. Aussi, le 15 mai 1858, le ministre du roi des Trarzas, Mokhtâr Sidi, se présentait à Saint-Louis et le 25 du même mois, le traité signé par Moḥammed el Ḥabib était rapporté par Khayaroum. Les Trarzas renonçaient à toute prétention sur les territoires de la banlieue de Saint-Louis ; Thionq, Dialakhar, Gandiole, et sur le Oualo. Ils reconnaissaient la suzeraineté de la France sur le Cayor, le Dyolof, le Dimar et le Ndiambour. L'escale pour la gomme était fixée à Dagana ; un droit de 3 0/0 remplaçait les coutumes et était perçu par le gouvernement français pour le compte du roi des Trarzas et de Chems, chef des O. El Ḥadj (Darmankour) ; le commerce devait être libre et aucun Maure armé ne pouvait se présenter sur la rive gauche sans la permission du gouverneur².

1. *Annales sénégalaises*, p. 73-97 ; Faidherbe, *Le Sénégal*, p. 149-156 ; Poulet, *Les Maures*, p. 29.

2. *Annales sénégalaises*, p. 98, et traduction du traité, p. 397-399 ; Ricard, *Le*